






243
1 of 2



BLAISE
LE SAVETIER,
OPERA COMIQUE,
MÊLÉ D'ARIETTES,

Par Monſieur S....

La Muſique de M. PHILIDOR.

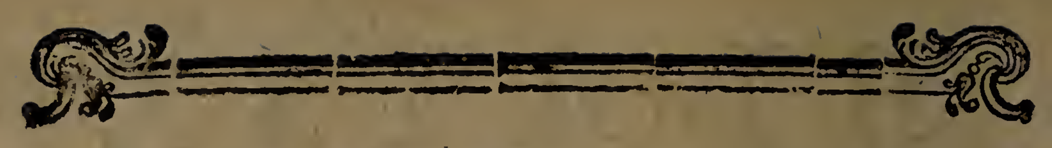
Le prix eſt de 24 ſols avec la Muſique.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontainè Saint Benoît, au Temple du Goût.



M. DCC. LXXI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



ACTEURS.

BLAISE.

BLAISINE.

Monſieur PINCE.

Madame PINCE.

PREMIER RECORD.

SECOND RECORD.

UN HUISSIER.

UN GARÇON DE CABARET.

Le Théatre repréſente une Boutique de Savetier.



BLAISE LE SAVETIER, OPERA COMIQUE.

SCENE PREMIERE.

BLAISE, BLAISINE.

BLAISINE.

QUe cherches-tu?

BLAISE.

Rien.

BLAISINE.

Mais encor.

BLAISE.

Mon chapeau.

BLAISINE.

Ton chapeau? Tu veux fortir?

BLAISE.

Non, ma femme, non.

BLAISINE.

Comment, non!

BLAISE.

Non, je vais feulement...

BLAISINE.

Hé! tu ne fors pas!

BLAISE.

Air : *C'eſt la façon de le faire.*

Non, te dis-je, j'ai trop affaire;
Je ne ſors pas, mais Mathurin,
Mathurin avec ſon compere
M'attend au cabaret voiſin.
Hier ils m'ont payé bouteille
De bon vin,
Je veux leur rendre la pareille
Ce matin.

BLAISINE.

Ce matin!

BLAISE.

Oui, ce matin.

BLAISINE.

Tu iras ce ſoir.

BLAISE.

Je ne peux pas.

BLAISINE.

Pourquoi?

BLAISE.

Ah! pourquoi, pourquoi? C'eſt aujourd'hui le lendemain de la noce de notre couſin Nicaiſe.

BLAISINE.

Hé! qu'eſt-ce que ça te fait? Tu ſçais que je n'ai pas voulu y aller hier, parce que nous ſommes dans la peine, & qu'il auroit fallu payer le lendemain.

BLAISE.

Ce n'eſt que pour compter, ma petite femme; il y a des reſtes, je veux leur aider à faire le compte.

BLAISINE.

Ils ont bien beſoin de toi!

BLAISE

La noce doit y venir dejeûner.

ARIETTE en Duo.

BLAISINE.

Hélas! que je suis malheureuse!
En quoi? en quoi?
Ta conduite fâcheuse
Nous réduit aux extrêmités.
Nous devons de tous les côtés.
La boulangere,
Et la bouchere,
Le corroyeur,
Son Procureur,
Notre hôte,
Sans faute,
Doit en ce jour nous faire exécuter,
Et peut-être t'arrêter.
Hélas! que je suis malheureuse!
En quoi, en quoi,
Ta conduite fâcheuse
Nous réduit aux extrêmités.
Nous devons de tous les côtés.

BLAISE.

Toi! en quoi! en quoi!
Ma conduite fâcheuse.
Quelles sont ces extrêmités?
On nous doit de tous les côtés;

Je ne dois rien au cabaret,
Et c'est un fait.

Toi! en quoi? en quoi?
Ma conduite fâcheuse!
Quelles sont ces extrêmités?
On nous doit de tous les côtés;

(Blaisine reste rêveuse; Blaise tourne encore dans la chambre, trouve son chapeau sur l'armoire, sa femme le regarde aller & dit :)

Mais aujourd'hui, malheureux que tu es! on vient nous enlever nos meubles.

BLAISE.

ARIETTE.

Tiens, ma femme, je t'en prie,
Ne me donne point de chagrin.
Jouissons aujourd'hui de la vie,
On peut mourir demain.

BLAISINE.

De faim, de faim.

SCENE II.

BLAISE, BLAISINE, UN HUISSIER ET DEUX RECORDS.

UN RECORD, *parlant du nez.*

NOus venons, Monſieur, pour vous exécuter de la part de M. Pince votre hôte.

BLAISINE.

Quoi !

BLAISE, *contrefaiſant le Record.*

Paix : nous venons, Monſieur, pour vous préſenter....

LE RECORD, *plus haut.*

Nous venons, Monſieur, pour vous exécuter de la part de M. Pince votre hôte, Huiſſier à verge au Châtelet de Paris, & propriétaire de cette maiſon.

BLAISINE.

Hé ! bien, je te l'avois bien dit ; que je ſuis malheureuſe !

BLAISE.

Morbleu !

BLAISINE.

QUATUOR.

Hé ! bien, hé ! bien, es-tu content ?

BLAISE.

Non, morbleu, Mathurin m'attend.

LE RECORD, *chantant du nez.*

Ecrivez, écrivez.

BLAISINE.

Es-tu preſſé de boire ?

LE RECORD.

Ecrivez une armoire....

BLAISINE.

Peux-tu payer, peux-tu payer ?

LE RECORD.
De bois de noyer.
LE SECOND RECORD.
De bois de noyer.
BLAISINE.
Hé! bien, es-tu pressé de boire?
BLAISE.
Je ne suis plus pressé de boire.
BLAISINE.
Peux-tu payer, peux-tu payer?

BLAISE.
Mais que diantre peuvent-ils tant écrire?
BLAISINE.
Hé! tes meubles.
BLAISE.
Ils ne t'écriront pas peut-être.
BLAISINE.
Comment! tu peux rire encore!
BLAISE
Je ris de colere, car je crois que je les assommerois.

SCENE III.

Les Acteurs précédents, Mde PINCE.

Mde PINCE.

AH! vous ne voulez pas payer
Votre loyer,
Canailles que vous êtes!
Vous faites
Des dettes,
Sans travailler:
Sur votre porte à babiller
Vous passez tout le jour comme un Prince.
UN RECORD, *continuant à dicter.*
De bois de Noyer.

BLAISINE.
Madame Pince.
BLAISE.
Madame Pince.
Mde PINCE.
Tout le jour comme un Prince.
BLAISINE.
Madame Pince.
BLAISE.
Madame Pince.
LE RECORD.
L'eſcabeau,
La lampe & le tréteau.
Mde PINCE.
Oui, tout ira ſur le carreau.
LE RECORD.
Une moitié de rideau.
Mde PINCE.
Comme un Prince, comme un Prince.
BLAISINE.
Madame Pince.
BLAISE.
Madame Pince.
BLAISINE.
Donnez-nous du temps.
BLAISE.
Dans quelques inſtants.
Mde PINCE.
Non, non, de l'argent,
Et comptant, & comptant.
Cent écus, c'eſt la ſomme
Du billet, & le courant,
C'eſt ce qu'il faut à notre homme.
Le voici qu'il va venir;
Vous n'avez qu'à vous bien tenir.

SCENE IV.

BLAISE, BLAISINE.

BLAISINE.

AH! Blaiſe.

BLAISE.

Ah! Blaiſine, ah! j'enrage.

BLAISINE.

Au bout de ſix mois de ménage,
Voir vendre ſur le carreau
Et mes meubles & mon trouſſeau!

BLAISE.

Ah! j'enrage.

BLAISINE.

ARIETTE.

Lorſque tu me faiſois l'amour,
Qu'as-tu promis à ma mere?
Ma pauvre mere!
Tu lui diſois : oui, ma commere,
Oui, ma commere,
Je vous jure que tout le jour
Je reſterai dans la boutique
A travailler,
Et votre fille ira chez la pratique
Se faire payer.
C'eſt au rebours;
Tu cours, tu cours:
Hélas! cela me déſeſpere.
Pendant le cours
De nos amours,
Qu'as-tu promis à ma mere?

BLAISE.

C'eſt vrai, j'ai tort.

BLAISINE.

Eſt-ce au mari à l'avoir?

BLAISE.

Allons, je ne ſortirai pas, je vais me mettre à travailler.

BLAISINE.

Il eſt bien temps.

BLAISE.

Mais Mathurin.

BLAISINE.

Hé bien?

BLAISE.

Dis-lui que je n'irai pas.

BLAISINE.

Allons, j'y cours.

BLAISE.

Ecoute, écoute, ſi j'y allois, moi.

BLAISINE.

Pour lui dire que tu n'iras pas?

BLAISE.

Tu as raiſon; mais il nous prêteroit peut-être de l'argent.

BLAISINE.

Bon! les amis de bouteille!

BLAISE.

Pourquoi non?

BLAISINE.

AIR: *J'ai vu de notre Roi.*

Tiens, tu me fais pitié,
Par ton peu de courage.
Du moins, par amitié,
Prens vîte ton ouvrage:
Allons
Remets vîte des bouts à ces talons,
Et d'aujourd'hui ſois ſage.

BLAISE.

Ma petite femme, ne te mets pas en colere, me pardonnes-tu?

BLAISINE.

Il m'eſt bien force.

BLAISE.

Mais que faire ?

BLAISINE.

Que devenir ?

BLAISE.

Je ſçais bien d'où cela vient.

BLAISINE.

Et moi auſſi.

BLAISE.

C'eſt un tour de Madame Pince.

BLAISINE.

C'eſt un tour de Monſieur Pince.

BLAISE.

De Madame.

BLAISINE.

De Monſieur.

BLAISE.

De la femme, je te dis.

BLAISINE.

Non, du mari ; tu ne ſçais pas que Monſieur Pince m'a aimée & m'aime encore.

BLAISE.

Mais tu ne ſçais pas toi, que Madame Pince m'aimoit.

BLAISINE.

Toi ?

BLAISE.

Oui, & qu'avant leur mariage & le nôtre....

BLAISINE.

Mais moi, pendant deux ans.

BLAISE.

Mais moi, pendant ſix mois.

BLAISINE.

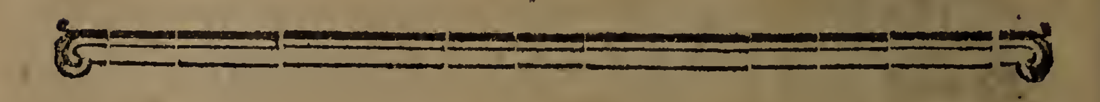
Il venoit chez nous.

BLAISE.

Elle m'attiroit chez elle : & plus de cent fois....

BLAISINE.

Et moi plus de mille ; alors il ne m'appelloit pas Blaiſine, il m'appelloit Mademoiſelle Margot, & toujours le chapeau bas. Ah ! il me vient une idée ; cache-toi, cache-toi : il va venir, je crois que le voici ; oui, oui, cache-toi, & laiſſe-moi faire.

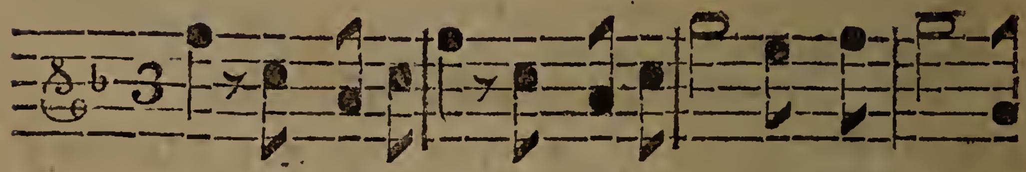


SCENE V.

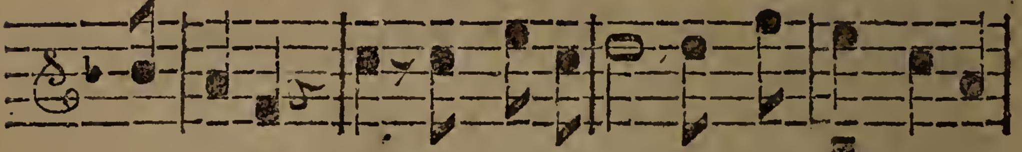
BLAISINE, M. PINCE, BLAISE *caché*.

BLAISINE.

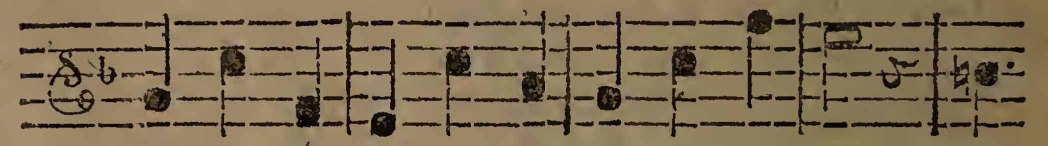
ARIETTE.



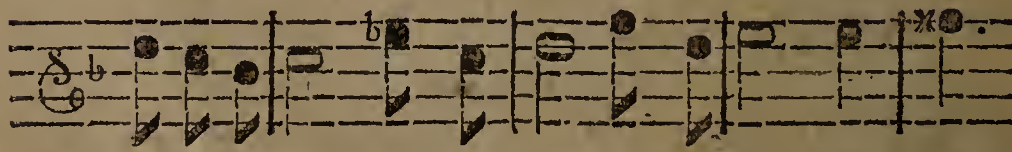
Ah ! le ſcélérat, le ſcélérat, il me frape



s'é-cha-pe. Ah ! le ſcé-lérat ! il me frape, il me

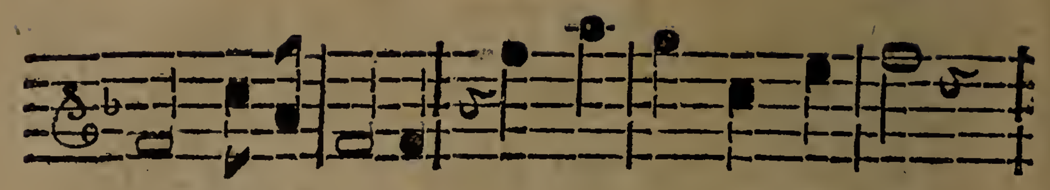


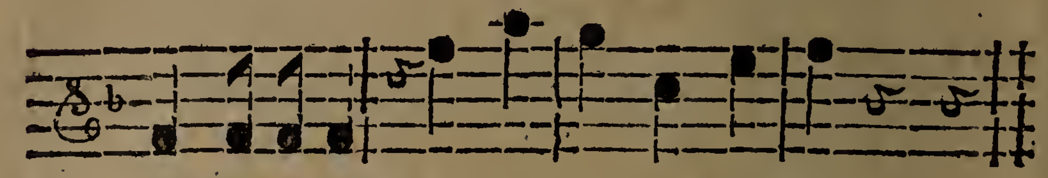
bat, il me bat, il me bat, il me bat. Ah !

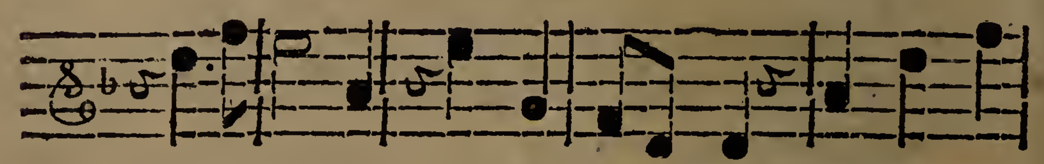


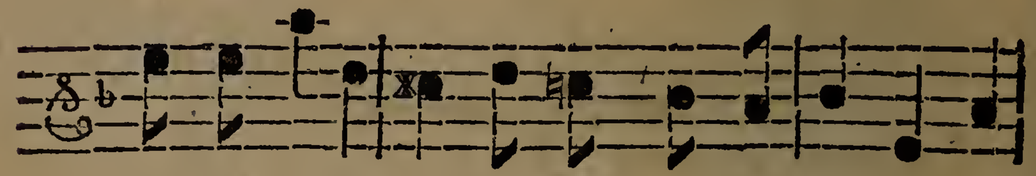
le ſcé-lérat ! il me frape, il s'écha-pe. Ah !

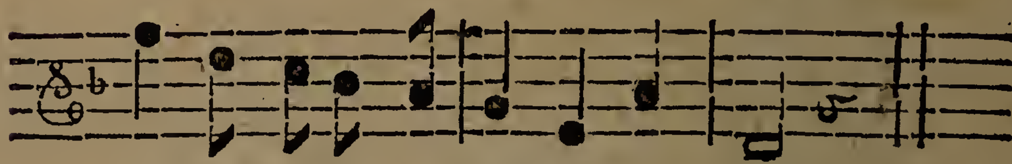

le fcé-lé-rat! Il me frape, & s'é-cha - pe.
Il me bat, il me bat. Le fcélé-rat! Il me
bat, il me bat. Ah! le fcélérat, le fcélérat! il me
frape & s'échape. Ah! le fcélé - rat, le fcélé-
rat, il me frape, & s'échape, il me bat, il me
bat, il me bat, il me bat. Ah! le fcélé - rat!
Ah! le fcélérat! il me bat, il me bat, il me











M. PINCE.

Hé bien!

BLAISINE.

Me battre, m'aſſommer! & mes meubles vont être vendus!

M. PINCE.

Hé bien! hé bien!

BLAISINE.

Ah! que n'écoutois-je mon ami Pince? il auroit fait ma fortune; je l'aimerois, il m'auroit aimée,

M. PINCE.

Elle parle de moi.

BLAISINE.

J'aurois mieux valu que la femme qu'il a.

M. PINCE.

C'eſt vrai, c'eſt vrai.

BLAISINE.

Je l'aimerois tant

M. PINCE.

Elle m'aimeroit! Mademoiſelle Margot.

BLAISINE, *faiſant la pleureuſe.*

Ahi! ahi! ahi!

M. PINCE.

Mademoiſelle Margot.

BLAISINE.

Ah! vous voilà, Monſieur, je ſuis votre ſervante.

M. PINCE.

Qu'avez-vous à pleurer?

BLAISINE.

Je ne pleurois pas; ahi!

M. PINCE.

Ah! vous pleuriez, vous pleuriez; qu'avez-vous?

BLAISINE.

Il m'a aſſommé de coups.

M. PINCE.

Ah! le miſérable! Si vous vouliez, ſi vous vouliez m'écouter.

BLAISINE, *pleurant.*

Ahi! ahi!

M. PINCE.

Je ferois votre bonheur, & vous feriez le mien.

BLAISE, *caché.*

Ah! le vieux coquin.

M. PINCE.

Hin.

BLAISINE.

Hin, hin. Je n'entens pas ce que vous voulez dire.

M. PINCE.

Je ferois votre bonheur, & vous feriez le mien.

BLAISINE.

Je n'entens pas; ahi! ahi!

M. PINCE.

Vos meubles....

BLAISINE.

Hé bien! mes meubles!

M. PINCE.

Vos meubles resteroient.

BLAISINE.

Voyez mon bras; il est tout noir.

M. PINCE.

Ce que vous dites noir, je le vois fort blanc: ah! qu'il est beau (*Il veut le baiser.*)

BLAISINE.

Ah! ah! finissez.

M. PINCE.

Peut-être le billet.....

BLAISINE, *montrant sa main.*

Ah! ah! voyez un autre coup.

M. PINCE.

C'est vrai, cela me paroît gros. (*Il y porte la sienne.*)

BLAISINE.

Ahi, ahi, vous me faites mal.

M. PINCE.

Que d'appas! Tenez, Mademoiselle Margot, je vous rens le billet si.... (*Ici Blaisine le regarde d'un coup d'œil indécis, qu'il prend pour de la colere.*) Ne vous a-t-il fait que cela? montrez-moi donc tout ce qu'il vous a fait. Je crois appercevoir une marque.

BLAISINE.

Oui, j'en dois avoir encore une.

M. PINCE.

ARIETTE.

Où donc?

BLAISINE.

Au coude.

M. PINCE.

Hé bien! voyons.

BLAISINE.

BLAISINE.

Non, non

M. PINCE.

Pourquoi, Blaiſine, ces ſoupçons?
Laiſſez, laiſſez.

BLAISINE.

Non, non. Ah! c'eſt ſenſible.

M. PINCE.

Sçavez-vous que Blaiſe eſt terrible.

Tenez, Mademoiſelle Margot, prenez votre billet: nous ſommes ſeuls, prenez votre billet; je vous demande ſeulement ... ſeulement que vous ayez pour votre petit ſerviteur...

BLAISINE.

Vous vous moquez de moi, M. Pince, un homme comme vous!

M. PINCE.

Pourquoi, pourquoi?

BLAISINE.

Un Huiſſier à verge!

M. PINCE.

Oh! je ne ſuis pas fier, moi.

BLAISINE.

Ah! vous ne m'avez jamais aimée.

M. PINCE.

Quoi! moi? Ah! je vais bien vous prouver le contraire; cette affaire d'aujourd'hui, par exemple, j'ai fait ſouffler l'aſſignation, j'ai obtenu priſe de corps contre votre mari; je voulois le mettre en priſon, ma femme vouloit que ce fût vous; mais outre que cela ne ſe peut pas, je ne l'ai pas voulu. Ah! Madame Blaiſine! Ah! Mademoiſelle Margot! Tenez, voilà le billet, prenez, prenez.

Il met le billet dans la main de Blaiſine qu'il tient.

BLAISINE.

Non, je veux payer.

M. PINCE.

Vous êtes la maîtreſſe du paiement.

BLAISINE.

Non, non.

M. PINCE.

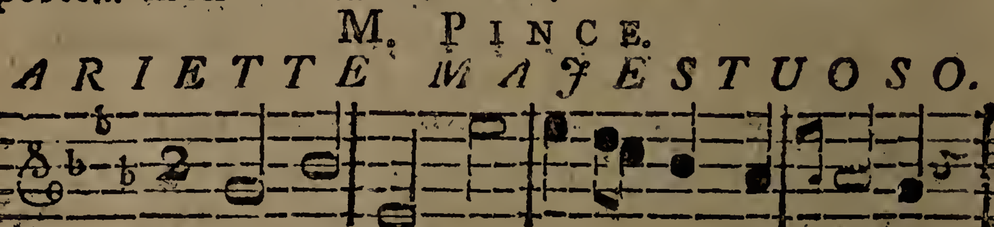
Prenez, je vous en prie, je vous en prie.

BLAISINE, *faisant la pleureuse.*

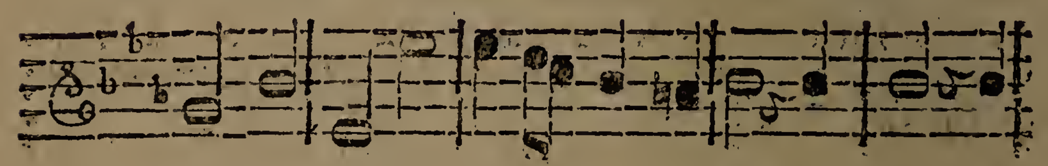
Votre femme doit revenir... ir... la porte... je vais la fermer... er... les voisins... ins... votre femme... la porte... mon mari... attendez.

M. PINCE.

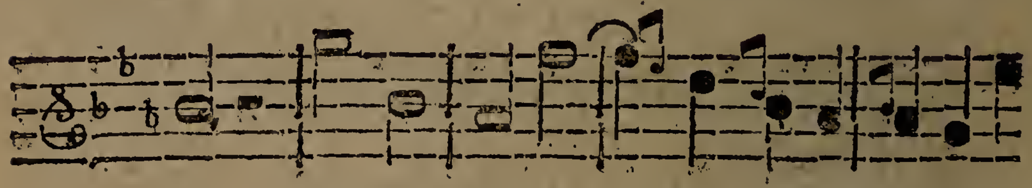
ARIETTE MAJESTUOSO.



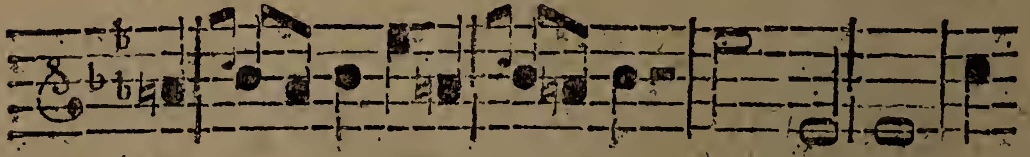
L'argent seul fi - - xe le ca price,



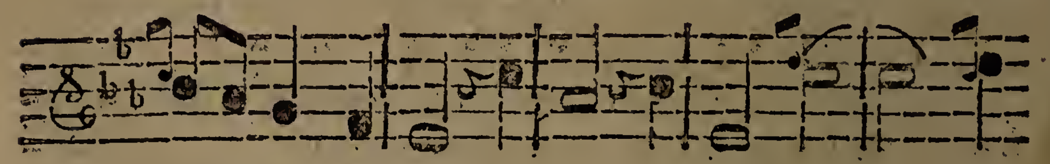
l'argent seul sçait donner la loi, la loi, la



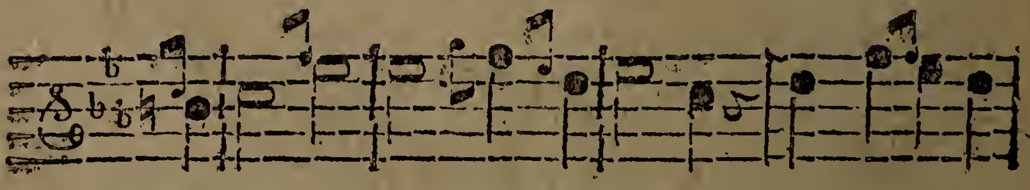
loi. L'argent seul fi - - xe le ca - pri ce, le



ca - pri - ce, le ca - pri-ce, l'argent seul sçait



donner la loi, la loi, la loi. Ah! quels



moments! ah! quel dé-li - ce! ah! que de plai-


ſirs j'entrevoi! Hier fa - rouche, au-
jourd'hui toute à moi. Hier fa-rou-che, au-
jourd'hui toute à moi. Ah! quels moments!
que de plaiſirs j'entrevoi! Ah! quel dé-
li-ce! quel dé - li-ce! quel déli-ce! Hier fa - rou-
che, aujourd'hui toute à moi, hier fa-
rou-che, aujourd'hui toute à moi. *Da Capo.*

BLAISINE *s'avance pendant le cours de l'Ariette, trouve son mari qui vient pour fraper M. Pince; elle le repousse, le force de se cacher & s'écrie*

O Ciel! voici mon mari; il ne sera ici qu'un instant, il va à deux lieuës d'ici chercher de l'argent; mettez-vous dans cette armoire: s'il vous trouve ici, il vous tuera

M. PINCE.

Où! où, mais, si....

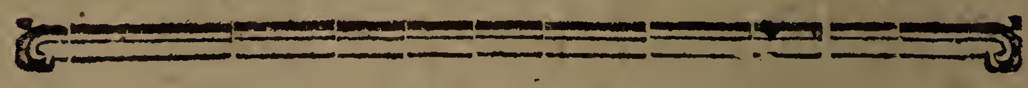
BLAISINE.

Hé! vîte, hé! vîte.

M. PINCE, *revenant pour prendre sa canne & son chapeau.*

Mais, mais...

(Blaisine l'enferme.)



SCENE VI.

BLAISE, BLAISINE, M. PINCE *dans l'armoire.*

BLAISE.

VA vîte chercher sa femme.

BLAISINE.

Mais....

BLAISE.

Ne t'embarrasse pas.

(Blaisine va pour sortir & revient sur ses pas pour repondre à Blaise qui dit :)

Pourquoi es-tu si long-temps à m'ouvrir ?

BLAISINE.

Je ne m'attendois pas à vous voir revenir.

Blaise commence l'Ariette suivante en lui faisant signe de s'en aller : elle reste dans le fond du Théatre jusqu'à , répons, répons : non, mon ami; *pour lors elle comprend la ruse de Blaise & sort en riant.*

BLAISE.

ARIETTE.

Cet air interdit
Me dit,
Coquine,
Que dans ces lieux, à la ſourdine,
En l'abſence de ton mari,
Tu reçois un favori,
A la ſourdine.
Répons, répons : non, mon ami.

Blaiſine ſort.

SCENE VII.

BLAISE, & M. PINCE, *dans l'armoire.*

BLAISE.

NOn, comment! non. Non, mon ami!
Tiens, voilà pour ton démenti : *
Hi, hi, hi.
N'eſt-il point caché ſous ce lit?
Hi, hi,
Si je le trouve dans mon dépit,
Je veux l'écraſer ſur la place,
Point de grace.
N'eſt-il point là, n'eſt-il point ici?
Hi, hi.
On ne peut m'en faire accroire :
Donne-moi la clef de l'armoire.
Hi, hi, hi (*plus fort.*)
Je me moque de tes larmes;
Tes pleurs ont des charmes
Pour moi.
Quoi!

* Il imite le bruit du ſoufflet qu'il paroît lui donner.

Tu voudrois m'en faire accroire!
Donne-moi la clef de l'armoire.
Je ne l'ai pas, je ne l'ai pas.
Tu ne l'as pas, tu ne l'as pas!
Tu voudrois m'en faire accroire.
Donne-moi la clef de l'armoire :
Mais c'eſt trop balancer,
Et pour l'enfoncer,
Je vais là-haut chercher une maſſue;
Si tu ſors d'ici, je te tue.

Blaiſe fait ſemblant de ſortir, frape à la porte de l'armoire, & contrefaiſant ſa voix.

Monſieur Pince, Monſieur Pince, je ne ſçais que devenir; il va deſcendre.

M. PINCE.

Ouvrez-moi, Madame Blaiſine, ouvrez-moi.

BLAISE.

J'ai jetté la clef derriere le coffre, vous n'avez qu'une choſe à faire.

M. PINCE.

Hé quoi! dites donc, dites donc.

BLAISE.

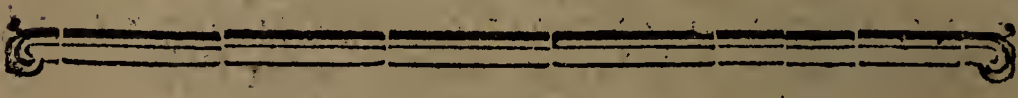
De vous recommander au Ciel.

M. PINCE.

O ciel! ô ciel! maudite armoire! Ah! ſi j'euſſe....

BLAISE.

Paix, paix : le voilà qui revient avec ſa maſſue.



SCENE VIII.

BLAISE, BLAISINE, & M. PINCE, *dans l'armoire.*

BLAISINE.

ELle me ſuit.

BLAISE.

Oh! tu ne veux pas me donner la clef de cette ar-

moire où eſt caché ton favori. Enfonçons, enfonçons.

BLAISINE.

Hé! mon ami! hé, mon ami! je vais vous dire la vérité.

BLAISE.

La vérité?

BLAISINE.

La vérité.

BLAISE.

Mais prens garde à la vérité que tu vas me dire.

BLAISINE.

Oui, mon cher ami. Monſieur Pince...

BLAISE.

M. Pince, hé bien?

BLAISINE.

Hé bien! cet honnête homme qui faiſoit vendre nos meubles eſt venu; il a trouvé que je pleurois.

BLAISE.

Hé bien?

BLAISINE.

Hé bien! il m'a parlé; il m'a dit comme ça que... il ne vouloit avoir affaire qu'à moi: les femmes ſont plus douces & moins trompeuſes.

BLAISE.

Hé bien?

BLAISINE.

Hé bien! je l'ai payé.

BLAISE.

Payé, comment payé?

BLAISINE.

De mes épargnes, & voilà notre billet.

BLAISE.

C'eſt bon, c'eſt bon; & cet homme qui eſt dans cette armoire?

BLAISINE.

Ce n'eſt pas moi qui l'y ai mis.

BLAISE.

Il y en a donc un?

BLAISINE.

Oui, mon ami; je ſçavois que vous vouliez vendre cette armoire.

BLAISE.

Hé bien?

BLAISINE.

Hé bien! je l'ai propoſée à Monſieur Pince qui s'eſt enfermé dedans pour voir ſi elle fermoit bien.

BLAISE.

Eſt-ce là la vérité?

BLAISINE.

Oui, mon ami; demandez plutôt.

M. PINCE.

Oui, mon cher Monſieur Blaiſe, oui c'eſt la pure vérité.

BLAISE.

Je te pardonne donc en faveur de la pure vérité. Vous pouvez ſortir, Monſieur Pince, ne craignez rien.

M. PINCE.

Je le voudrois bien, c'eſt que..

BLAISE.

Quoi?

M. PINCE.

ARIETTE en Dialogue.

Le reſſort eſt, je crois mêlé.

BLAISINE.

Mon fils, le reſſort eſt mêlé.

BLAISE.

Par ici paſſez-moi la clé.

M. PINCE.

La clé?

BLAISINE.

La clé.

BLAISE.

La clé.

M. PINCE.

La clé?

BLAISE.

Hé! oui, la clé, morbleu la clé, la clé.

M. PINCE.

Je ne l'ai pas.

BLAISE.

O Ciel !

BLAISINE.

Je tremble !

BLAISE.

Ah ! vous vous entendez enſemble.

Ah ! coquine, tu m'as trompé ; je ſçavois bien qu'il y avoit quelque choſe là-deſſous ; je veux t'écraſer ſur la place. (*tout bas.*) Fuis t'en, voici Madame Pince.

SCENE IX.

BLAISE, Mr. PINCE, Me. PINCE.

Mr. PINCE.

MOn cher Monſieur Blaiſe, je vous dirai que...

(*Il ſe cache dans l'armoire, ſitôt qu'il entend ſa femme qui parle.*)

Mde PINCE.

Hé ! bien, vous voulez donc payer ?

BLAISE, *à part.*

Cette glorieuſe !

Mde. PINCE.

Je n'ai pu trouver mon mari.

BLAISE.

Et quand je te fais careſſe, c'eſt à toi d'y répondre.

Mde. PINCE.

Blaiſe, Maître Blaiſe.

BLAISE.

Oui, à toi, à toi, trop d'honneur. Ah ! Madame, bon jour ; vous le ſçavez, Madame Pince, que je pouvois épouſer des femmes qui valoient cent fois mieux qu'elle ; mais il faut être diſcret, & ne jamais nommer perſonne.

Mde. PINCE.

Ah! c'eſt vrai. Enfin M. Blaiſe vous voulez donc terminer?

BLAISE.

Oui, Madame, j'ai payé à vôtre mari, & voilà mon billet. Cette coquine!

Mde. PINCE.

Tredame, Maître Blaiſe, vous êtes donc bien riche. C'eſt bien, c'eſt bien.

BLAISE.

Que diriez-vous d'une femme...? Ah! Madame Pince, j'ai bien du chagrin.

Mde. PINCE.

En quoi?

BLAISE.

Du dépit.

Mde. PINCE.

Pourquoi?

BLAISE

Du regret.

Mde. PINCE.

Hé! de quoi s'agit-il, mon pauvre Blaiſe?

BLAISE.

Vous m'avez autrefois témoigné de la bonne volonté; enfin n'en parlons plus. Je ſouhaite que vous ſoyez heureuſe avec votre mari; j'en ſuis bien puni. Que diriez vous d'une femme?

Mde PINCE.

De la vôtre?

BLAISE.

Hé! de qui donc?

Mde. PINCE.

Hé! que vous a-t-elle fait?

BLAISE.

Dites ce qu'elle ne me fait pas. Madame Pince, on eſt jeune, on eſt careſſant; je ſuis toujours à lui faire mille amitiés, ſi je me croyois, je lui en ferois toute la journée. A l'inſtant même... mais elle me rebute, elle me repouſſe, elle m'envoie promener;

c'eſt bien chagrinant, Madame Pince, & je ſuis bien sûr que vous ne faites pas comme cela avec Mr Pince.

Mde PINCE.

ARIETTE.

Lui! ah! le pauvre homme!
Il n'a pas ſon ſemblable à Paris.
Sa froideur m'aſſomme.
C'eſt le plus ſot des maris.
Ah! le pauvre homme,
Quand je m'approche,
* Il me reproche
Que je ſuis toujours près de lui.
Il me repouſſe,
Et puis il touſſe.
Je ne puis mourir que d'ennui.
Ah! le pauvre homme! &c.

BLAISE.

Comme j'aimerois une femme comme vous! Ah! ſi votre mari mouroit...

Mde PINCE.

Il ne peut pas vivre long-temps; il a un aſthme.

BLAISE.

Il a un aſthme! Ah! s'il mouroit.

Mde PINCE.

Hé! bien, mon pauvre Blaiſe!

BLAISE.

Comme je vous épouſerois!

Mde PINCE.

Et ta femme?

BLAISE.

Ah! elle mourroit auſſi? je la connois.

Mde PINCE.

Tu m'épouſerois?

---

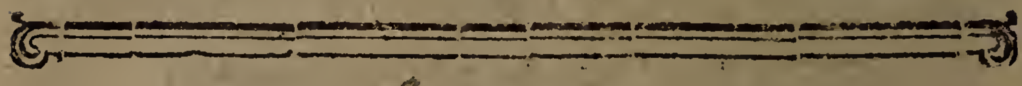
* Pendant cette Ariette Blaiſe attire Madame Pince du côté de l'armoire, & Mde Pince, qui ſe trompe dans ſes idées, ramene Blaiſe ſur le devant du Théatre; il répete avec elle, *Ah! le pauvre homme!* en regardant l'armoire.

BLAISE.

Et vous, Madame Pince?

Mde PINCE.

Ah! ne t'ai-je pas toujours aimé? je t'aime encore.
Quelle certitude en veux-tu, mon cher Blaise?



SCÈNE X.

Mr PINCE, BLAISE, Mde PINCE, BLAISINE.

(*M. Pince donne un coup de pied dans l'armoire, & en sort.*)

Mde PINCE. Oh! Ciel!

BLAISE. Oh! Ciel!

QUATUOR.

Mr PINCE, *à sa femme*

Ah! grands Dieux! puis-je le croire?
Blaise a pour toi des appas,
Tu desires mon trépas.
Ame noire,
Cette armoire
Me vange de ce tracas.

BLAISE *riant*.

Ah! ah! ah! grands Dieux! puis-je le croire?
Ma femme a quelques appas,
Sans attendre mon trépas
Ame noire
De l'armoire
Tu meditois tes ébats.

Mde PINCE *à Blaise*

Ah! grands Dieux! puis-je le croire?
Peux-tu me tendre un appas,
Oui, je voudrois (*à son mari,*) ton trepas.
Ame noire,
Cette armoire
Prouve ton maudit tracas.

BLAISINE

Ah! grands Dieux! puis-je le croire?
Blaise a pour toi des appas!
Tu desires mon trépas.
Ame noire,
Cette armoire
Me venge de ce tracas.

(*Blaise & Blaisine mettent Mr. Pince & Mde. Pince à la porte. Ils sortent en se menaçant l'un l'autre.*)

SCENE XI.

UN GARÇON DE CABARET, BLAISE ET BLAISINE.

LE GARÇON.

SÇavez-vous que Mathurin s'impatiente, & que si vous ne venez pas, il va venir lui & toute la noce.

BLAISE.

Nous y allons.

BLAISINE.

A l'inſtant.

BLAISE, *riant.*

Hé bien ! ma femme, ça ne va pas mal, comme tu vois, nous avons fait une aſſez bonne journée : allons joindre la noce & ne ſongeons tout aujourd'hui qu'à nous bien divertir.

(*Ils s'embraſſent.*)

DUO.

Dans le plus paiſible ménage,
Souvent pour un oui, pour un non,
Il arrive quelque tapage.
L'homme & la femme hauſſent le ton,
Grand bruit alors dans la maiſon.
Mais quand l'amour dit qu'on ſe taiſe,
Le bruit s'appaiſe.
L'homme & la femme baiſſent le ton,
Tout ſe remet à l'uniſſon.

FIN.

LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR,

OPERA COMIQUE,

En un Acte, en Prose, mêlé de morceaux de Musique, représenté sur le Théatre de la Foire Saint-Germain, le Mercredi 18 Février 1761.

Par M. SEDAINE.

La Musique de M. PHILIDOR.

Le prix est de 30 sols avec la Musique.



A PARIS,
Chez CLAUDE-HERISSANT, Libraire-Imprimeur rue Neuve-Notre-Dame, aux trois Vertus.



M. DCC. LXXI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



ACTEURS.

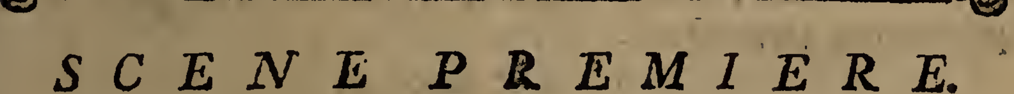
Me. SIMON, Jardinier.	*M. Oudinot.*
Madame SIMON.	*Mlle. Deschamps.*
FANCHETTE leur fille.	*Mlle. Rosaline.*
Maître NICOLAS, Barbier.	*M. La Ruette.*
UN PAYSAN.	*M. Delisle.*
LE HARANGUEUR.	*M. Bouret.*
LE SOUFFLEUR.	*M.*
LE SEIGNEUR.	*M. Clerval.*
VICTOIRE.	*Mlle. Arnoud.*
ROSALIE.	*Mlle. Groslier.*
UN VALET.	*M. Dumignot.*
DES DOMESTIQUES.	

UN PAYSAN *qui porte une corbeille.*

Le Théatre représente l'intérieur de la maison de Me. Simon.



LE JARDINIER ET SON SEIGNEUR.



SCENE PREMIERE.

M. SIMON, SA FEMME.

M. SIMON.

MA femme, ma femme; diable ſoit du Barbier. Ma femme, ma femme.

SA FEMMME.

Hé bien, hé bien, ma femme, ma femme. De quoi s'agit-il?

M. SIMON.

Ce Barbier ne vient pas? Ma perruque.

SA FEMME.

Si vous étiez Avocat, vous ne parleriez que de perruque.

M. SIMON.

Mais, c'eſt que Monſeigneur peut arriver; & ſi Monſeigneur arrivoit... enfin Monſeigneur...

SA FEMME.

Hé, nous avions bien affaire de Monſeigneur!

M. SIMON.

Affaire! Comment un maudit lievre viendra tous les matins.... Ah! voilà le fauteuil.

Un homme apporte un fauteuil à barbier; de ces fauteuils de cuir, dont le dos ſe renverſe ſur une crémaillere.

SA FEMME.

Hé! pourquoi donc faire ce fauteuil?

M. SIMON.

Pour s'aſſeoir, pour s'aſſeoir. Mettez, mettez-là, un peu plus ici, là, là, là, c'eſt bien.

Il s'aſſied, pour eſſayer ſi le fauteuil eſt bien placé.

SA FEMME.

Eſt-ce que vous allez juger?

M. SIMON.

Que les femmes ſont ſimples! *Au Garçon.* Ecoutez, écoutez; dites donc à votre maître qu'il apporte ma perruque.

SA FEMME.

Hé, mais encore, pourquoi faire ce fauteuil?

M. SIMON.

Pourquoi faire! Monſeigneur ira-t-il s'aſſeoir ſur une chaiſe comme un manant? Il faut que je penſe à tout.

SA FEMME.

Il vaudroit mieux que vous ne penſiez à rien.

M. SIMON.

Comme vous. Vous voilà les bras croiſés; avez-vous fait tirer du vin? Tout eſt-il prêt? Votre fille eſt-elle habillée? Votre....

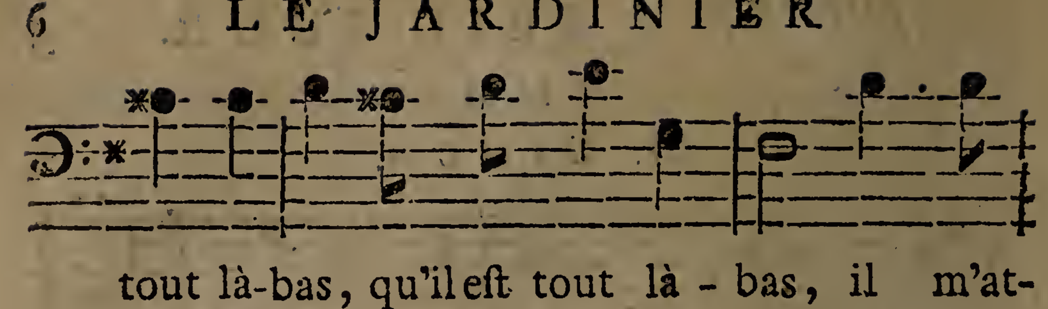
SA FEMME.

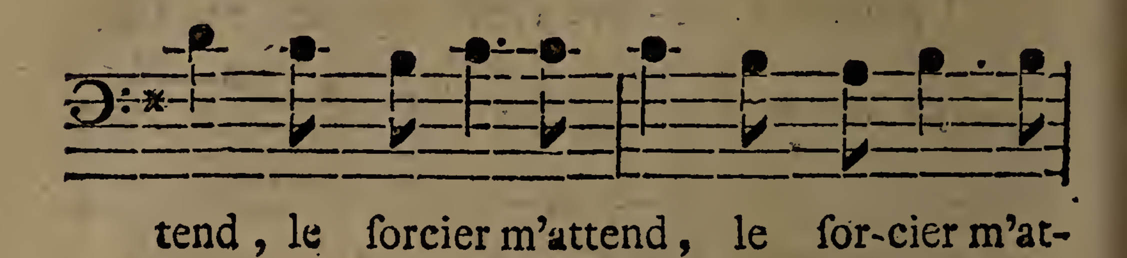
Hé oui, hé oui. Hé, pourquoi tout cet embarras?

DUO.

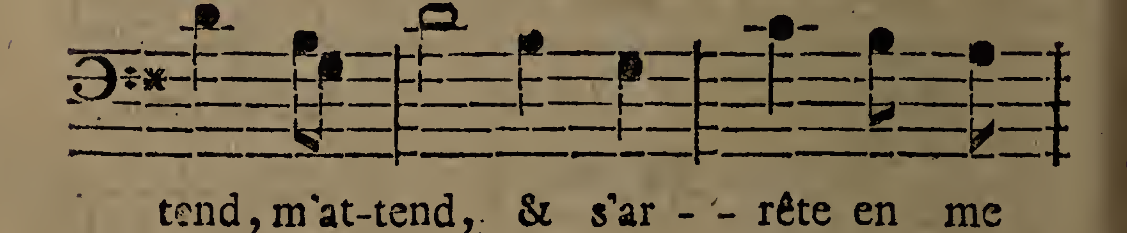
M. Simon.


Un maudit lié - vre vient chaque ma-tin,
ronger les plantes de no-tre jar-din,
a-vec un bâ - ton de ſar-ment, je me
cou - - - - - - le tout douce-
ment, tout dou - cement, tout dou - cement,
pan, rou - pif, pouf, il eſt à cent
pas, il eſt à cent pas, & ſi - tôt qu'il eſt

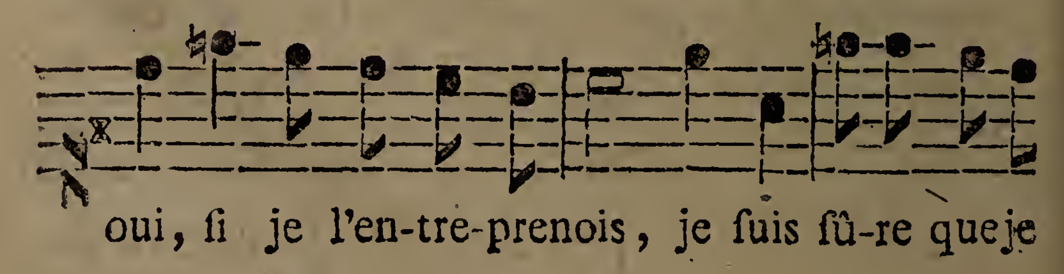

tout là-bas, qu'il eſt tout là - bas, il m'at-


tend, le ſorcier m'attend, le ſor-cier m'at-


tend, m'attend, le ſor-cier m'attend, m'at-


tend, m'at-tend, & s'ar - - rête en me


SIMONE.
re-gardant, en me re-gar-dant. Oui,


oui, ſi je l'en-tre-prenois, je ſuis ſû-re que je

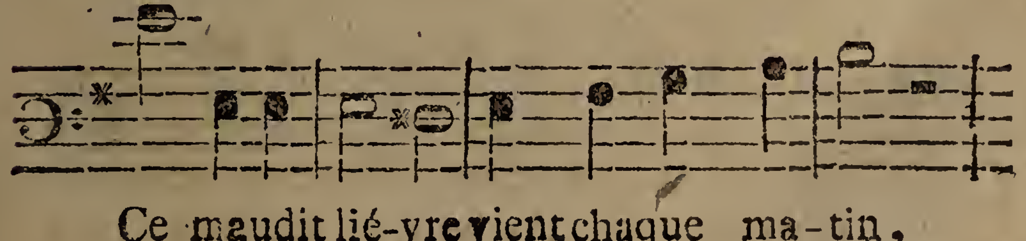
le tu-erois, moi, moi, moi, moi : oui,

vous, vous, vous, vous,

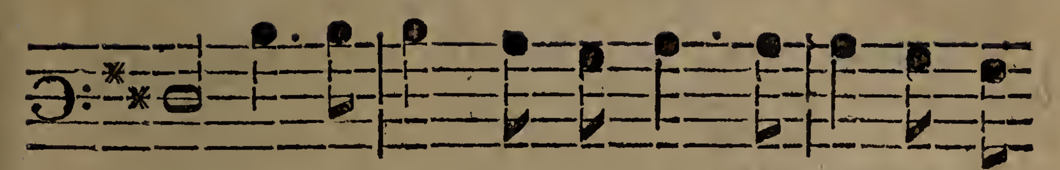
oui, si je l'en-tre-prenois, je suis sûre que je

le tu erois, moi, moi, moi, moi, moi, moi.

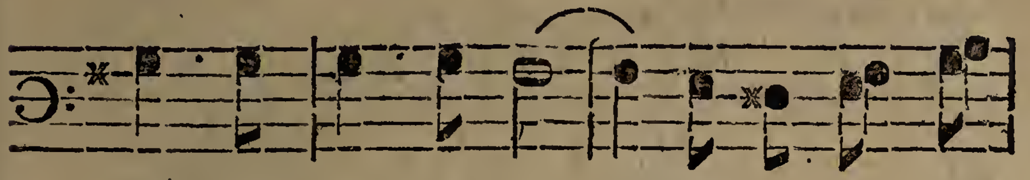
Vous, vous, vous, vous, vous, vous.



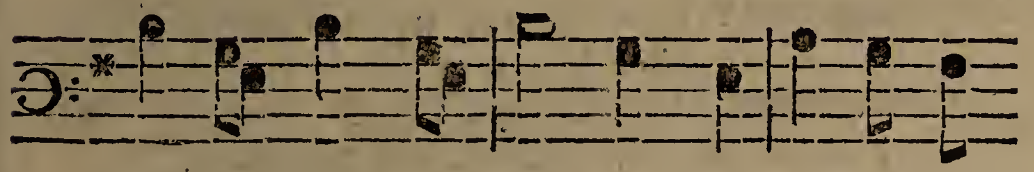

ron-ger les plan-tes de no-tre jar - din,
a-vec un bâ-ton de ſar-ment, je me
cou - - - - - - - - - - le tout
dou-cement, tout dou - ce - ment, tout dou-ce-
ment. Pan, rou - - pif, pouf, il eſt
à cent pas, il eſt à cent pas, & ſi-
tôt qu'il eſt tout là-bas, qu'il eſt tout là-



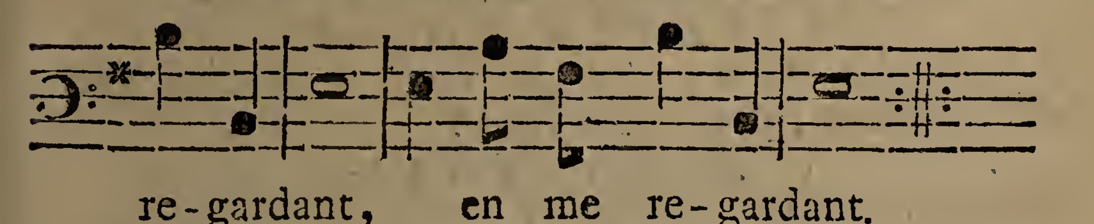
bas, il m'attend, le ſor-cier m'attend, le ſor-



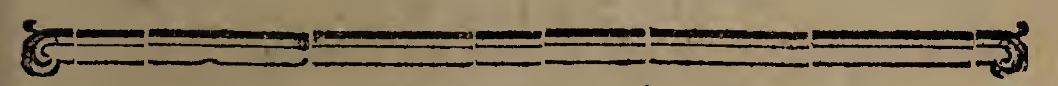
cier m'attend, m'at - tend, le ſor-cier m'at-



tend, m'attend, m'attend, & s'ar-rête en me



re-gardant, en me re-gardant.



SCENE II.

M. SIMON, SA FEMME, M. NICOLAS, *une perruque bien poudrée à la main.*

M. SIMON.

AH! voilà Maître Nicolas. Que diable, vous vous faites bien attendre.

M. NICOLAS.

Cap dé bious; vous croyez qué céla ſé fait comme un plan de laitue. Régardez-moi ça; c'eſt un chef-d'œuvre. Sandis, vous étes bien preſſé aujourd'hui; jamais....

M. SIMON.

Je le crois bien ; Monſeigneur vient aujourd'hui. *à ſa femme,* Ma cravate, vous.

M. NICOLAS.

Monſeigneur ! Le Seigneur d'ici ?

M. SIMON.

Oui, Maître Nicolas, oui.

M. NICOLAS.

Ici ?

M. SIMON.

Ici.

M. NICOLAS.

Monſeigneur ? Le Seigneur de la Paroiſſe ?

M. SIMON.

Monſeigneur ; le Seigneur d'ici, le Seigneur de la Paroiſſe, lui-même ici dedans, en perſonne.

M. NICOLAS.

C'eſt bien de l'honneur, Monſieur Simon.

M. SIMON, *à ſa femme.*

Entendez-vous, bête que vous êtes ? C'eſt bien de l'honneur ; entendez-vous ?

M. NICOLAS.

Si j'avertiſſois le Village ?

M. SIMON.

C'eſt bien pour vous autres qu'il vient !

M. NICOLAS.

Pour qui donc ?

M. SIMON.

Pour moi.

SA FEMME.

Oui, pour lui !

M. SIMON, *mettant ſa cravatte.*

Oui, pour moi ; je ſuis ſon ami, ſon cher ami ; ſi vous aviez vu comme il s'intéreſſe à moi, comme il m'a reçu, comme il a ri, comme il m'a dit que j'avois bon viſage, comme...

SA FEMME.

Il y avoit ſans doute bien du monde à voir ça ?

M. SIMON.

C'eſt ce qui vous trompe ; nous étions ſeuls.

SA FEMME.

Seuls? ah! je le crois bien. Ces Seigneurs ſont bons quand ils ſont ſeuls; mais devant le monde ils montent, ils montent comme une ſoupe au lait.

M. SIMON.

Taiſez-vous, taiſez-vous, impertinente; avec votre ſoupe au lait; vous n'avez que des ſottiſes à dire. Maître Nicolas, mettez ma perruque; mettez, mettez.

SA FEMME.

Je voudrois que le diable eut emporté, & le Seigneur, & le lievre, & le jardin. Avec ſa mauvaiſe vanité...

M. SIMON, *en ſe retournant pour parler à ſa femme, jette ſa perruque par terre, & marche deſſus.*

Tu ne te tairas pas? Ah, morbleu! Ah, ma perruque! ah, chienne de femme! ah, Ciel!

M. NICOLAS.

Hé, ſandis, vous êtes bif, comme un ſalépêtre.

M. SIMON.

Diable de femme! Ah! ma perruque ne ſera pas prête!

M. NICOLAS.

Un coup dé peigne, & jé révole.

M. SIMON.

Comment, je ne peux pas avoir la paix?

M. NICOLAS, *revenant ſur ſes pas.*

Hé, mais, ſi je diſois à nos Syndics....

M. SIMON.

Hé morbleu, ſi vous étiez revenu, cela vaudroit mieux.

SCENE III.

M. SIMON, SA FEMME.

M. SIMON. *

ARIETTTE.

AH! quel tourment!
Comment, comment!
A tout propos,
Point de repos;
Toujours procès,
Jamais la paix.
Un Régiment
Tambour battant,
Par ſon pata tapan,
Briſe moins le tympan
Qu'une femme en furie,
Qui crie.
Ah! quel tourment! &c.

SCENE IV.

M. SIMON, SA FEMME, FANCHETTE.

Madame SIMON

VOus êtes d'une bonne patience! Avec ma robe, pourquoi avez-vous pris un de mes fichus?

FANCHETTE.

Ma mere....

* Pendant cette Scene, Madame Simon reſte les bras croiſés, hauſſe les épaules de temps en temps, le regarde en pitié; Simon à la fin de ſon air la prend par le bras, l'approche du fauteuil, & eſſuye la poudre que la perruque a laiſſée.

Madame SIMON.

Allez le reporter, & mettre un des vôtres.

M. SIMON.

Laiſſes-la dire, ma fille, laiſſes-la dire.

SA FEMME.

Allez, & que je ne le diſe pas à deux fois. (*Fanchette ſort.*) *à ſon mari.* Et vous, vous feriez mieux de la marier.

M. SIMON.

Elle eſt trop jeune.

SA FEMME.

C'eſt bien là où gît le lievre.

M. SIMON.

Le lievre! le lievre! ah! ah! ah! mon lievre aura beau jeu.

SA FEMME.

Hé, qui diantre penſe à votre lievre? Enfin, Maitre Nicolas la recherche : il a du bien, il eſt bon & ſage, bien établi; il ſaigne très-bien.

M. SIMON.

Oh! que ce n'eſt pas pour lui! J'eſpere que Monſeigneur....

SA FEMME.

Hé! votre Monſeigneur, Monſeigneur.

SCENE V.

M. SIMON, SA FEMME; DEUX PAYSANS, *portant l'un une bêche, l'autre un ſac ſous ſon bras.*

LE PREMIER PAYSAN.

BOn jour, Maître Simon.

M. SIMON.

Bon jour.

LE SECOND PAYSAN.

Palſangué vous êtes bian caché; vous ne nous dites pas que Monſeigneur viant?

M. SIMON.

C'eſt qu'il ne vient pas pour vous autres.

LE PREMIER PAYSAN.

Pour qui donc?

M. SIMON.

Pour moi.

SA FEMME.

Oui, pour lui!

M SIMON.

Vas-tu recommencer?

Madame SIMON, *à part.*

Je me mange d'impatience.

LE SECOND PAYSAN.

Hé bian, Maître Simon, puiſque Monſeigneur viant ici pour vous, ne pourriez-vous pas lui parler pour nous?

M. SIMON.

Oui, oui, je lui parlerai, je lui parlerai pour vous autres; laiſſez-moi, laiſſez moi: adieu, Thomas, adieu, Jacques; vous voyez que j'ai affaire; laiſſez-moi, je lui parlerai.

LE PREMIER PAYSAN.

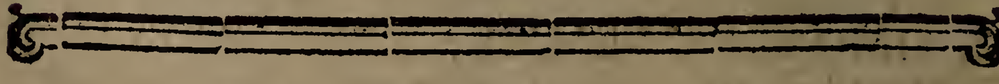
Adieu.

M. SIMON.

Ah! écoutez donc. Si vous voyez le Barbier, dites-lui qu'il apporte ma perruque.

LE SECOND PAYSAN.

Oui, oui.



SCENE VI.

LES PRECEDENTS, FANCHETTE.

FANCHETTE.

AH! mon pere, voilà un carroſſe, & puis des hommes, & puis des chiens, & puis des chevaux; il y a plus de cent bêtes, ſans compter le monde.

M. SIMON.

Ah! Ciel! Ah! ma perruque.... Ah! Monſeigneur! (*A ſa fille.*) Cours vîte....

SA FEMME.

Je ne veux pas qu'elle ſort avec tous ces gens-là: c'eſt de bonne graine. Reſtez ici.

M. SIMON.

Allez-y donc vous.

SA FEMME.

J'y vais.

M. SIMON.

Non, J'y cours. Ah! le voilà! Ah! je l'avois bien dit! Ah! Ciel! Où me mettre!



SCENE VII.

LE SEIGNEUR, M. SIMON, SA FEMME, FANCHETTE.

Monſeigneur entre avec ſa ſuite; un Coureur, des valets de chiens, avec des cors en bandouliere, des fouets à la main.

LE SEIGNEUR.

QUels chiens avez-vous là?

UN VALET DE CHIEN.

Les Baſſets.

M. SIMON.

Monſeigneur, je ſuis... *à part.* Il ne me voit pas.

LE VALET DE CHIEN.

Mon camarade a amené des Levriers.

LE SEIGNEUR, *appercevant Fanchette.*

Voilà une jolie fille!

FANCHETTE.

Ma mere il nous regarde.

Madame SIMON.

Reſtez là. (*Elle rajuſte le fichu de ſa fille.*)

M. SIMON, *à part.*

Il ne me reconnoît pas.

LE SEIGNEUR.

Mes chevaux ſont-ils arrivés ?

LE VALET.

Ils ſont à la Ferme.

LE SEIGNEUR *à l'un de ſes gens, en regardant Fanchette.*

Elle eſt jolie !

M. SIMON, *à part.*

Il ne m'a jamais vu ſans perruque. *à ſa femme.* Riez, vous, ſotte ; plutôt que d'aller.. *au Seigneur.* Monſeigneur, je vous...

LE SEIGNEUR, *à ſes gens.*

Amenez les chevaux.

M. SIMON.

Monſeigneur, nous....

LE SEIGNEUR.

Bon jour, Maître Simon, bon jour.

M. SIMON.

Excuſez ſi... Ah ! Ciel !

LE SEIGNEUR, *en tirant ſa montre.*

Pourquoi ces Demoiſelles n'arrivent elles point ?

LE LAQUAIS.

Elles ſont le tour.

M. SIMON, *à part.*

Il eſt piqué de me voir comme ça. Chien de Barbier !

LE SEIGNEUR.

Bredau ? Cours au-devant d'elles, & conduis-les ici, Vous n'êtes pas malade, Maitre Simon.

M. SIMON.

Non, Monſeigneur ; je ne ſuis qu'au déſeſpoir : c'eſt Maître Nicolas qui... *

LE SEIGNEUR.

Eſt-ce là votre femme ?

M. SIMON.

Elle eſt bien votre ſervante.

---

* Pendant toute cette Scene, M. Simon paroît occupé de ſa perruque, du fauteuil, du Seigneur, &c.

LE SEIGNEUR.

Bon jour, Madame Simon. *à M. Simon.* Ce ne ſeroit pas là votre fille ?

M. SIMON.

Vous me pardonnerez, Monſeigneur.

LE SEIGNEUR.

Ha, ha, Madame Simon, mon cher Simon, je ne vous ſçavois pas cette richeſſe-là. Mademoiſelle votre fille eſt charmante. Approchez, Mademoiſelle.

Madame SIMON, *à baſſe voix.*

Reſtez ici.

M. SIMON.

Approche, approche.

LE SEIGNEUR.

Approchez.

TRIO.

LE SEIGNEUR.	M. SIMON.	SA FEMME.
Elle eſt touchante ; Quel air de candeur ! De la pudeur ! Elle me tente. Vous héſitez ! que d'appas voilà.		
Souffrez que je touche cela. (1)		Non, non, je ne veux pas cela,
La menotte eſt charmante, Raviſſante ; Et ces doigts Sont cent fois Plus fripons, Plus mignons, Plus ronds.	Ne diſons rien à ſa Grandeur : Hé qu'importe cela ? C'eſt Monſeigneur ; C'eſt qu'il plaiſante. C'eſt badinage que cela.	Sa Grandeur Eſt trop inſolente : J'ai trop de cœur Pour ſouffrir cela.
Ces molleſſes, Ces fineſſes Ont un tour ! C'eſt l'Amour.	Monſeigneur Nous fait honneur. Tais-toi ; Tais-toi	Venez près de moi, Fanchette, Venez près de moi, Venez près de moi,

(1) Fanchette qui a changé de fichu, doit en avoir un très-modeſtement mis.

SCENE VIII.

M. SIMON, SA FEMME, SA FILLE, LE SEIGNEUR, ROSALIE, VICTOIRE.

La suite est toujours au fond du Théatre.

VICTOIRE.

AH! Je me trouve mal! Ah! Ah! Ah! Ah! Je n'en puis plus. C'est terrible; c'est excédent; c'est...

LE SEIGNEUR.

Ah! voilà ma folle.

VICTOIRE.

Ah! mon cher Comte, vous êtes singulier au possible.

ROSALIE.

Oui, au possible.

VICTOIRE.

Nous avons pensé être anéanties, à chaque pas.

ROSALIE.

Des cailloux gros comme des maisons!

VICTOIRE.

Si nous n'avions pas passé par le jardin d'ici...

LE SEIGNEUR.

Par le jardin! il y a un passage?

M. SIMON.

Le jardin!

SA FEMME.

Le jardin!

VICTOIRE.

Oui, le jardin; c'est moi qui ai commandé tout cela. Ah! Ah!

ROSALIE.

Elle est charmante pour commander.

VICTOIRE.

J'ai fait arracher une haie, j'ai fait combler un fossé.

M. SIMON.

Comment?

VICTOIRE.

J'y ai fait jetter je ne ſçais combien de petits arbres.

M. SIMON.

Comment, mon plan de tilleuls?

VICTOIRE.

Bon, ils étoient gros comme mon éventail.

Air : *J'en ferois, j'en ferois.*

Votre Cocher eſt brillant,
Excellent :
Dans un potager charmant
Il a fait une avenue
A travers, à travers, tout à travers la laitue.

M. SIMON.

Ah! ciel! je vais voir... *Il veut ſortir.*

LE SEIGNEUR.

Meſdames, (écoutez, écoutez Maître Simon, Maître Simon?) Meſdames, vous voulez bien me permettre d'avoir l'honneur, le bonheur, le ſuprême bonheur de vous préſenter le cher Simon.

M. SIMON.

Meſdames....

VICTOIRE.

Ah! Ah! Ah! Simon; ſa femme s'appelle donc Simonne?

Madame SIMON, *à part.*

Simonne!

ROSALIE.

Elle a des idées....

UN VALET DE CHIEN.

Monſeigneur, voici les chevaux.

VICTOIRE.

Mon cher Comte, ce n'eſt point un conte que je vous conte; mais je compte....

LE SEIGNEUR.

Que voilà bien des contes.

VICTOIRE.

C'eſt vrai ; mais de tous les Comtes vous êtes le plus aimable.

LE SEIGNEUR.

Je ne m'attendois pas à ce compliment-là.

VICTOIRE.

Enfin, je compte que nous ſerons rendus à la répétition à onze heures.

LE SEIGNEUR.

Vous y ſerez ? Ce n'eſt que pour un lievre qui tourmente ce bon homme.

VITOIRE.

Comment, pour un lievre ? Ah ! je reſte ici.

LE SEIGNEUR.

Reſtez, Meſdames. Maître Simon, conduiſez-nous.

M. SIMON, *à ſa femme.*

Vois-donc toi un peu à ce maudit Barbier. Ah ! parbleu oui, il aura ma fille.

Madame SIMON, *à ſa fille.*

Reſtez-là vous, & ne ſortez pas.

La mere reſte un peu pour voir ſortir le Seigneur.

LE SEIGNEUR, *aux Demoiſelles.*

Regardez-moi cette jolie enfant ; cela vaut cent fois mieux que toutes vos danſeuſes.

VICTOIRE.

Elle n'eſt pas mal.

LE SEIGNEUR.

Pas mal ! Cette enfant n'a pas de prix.

VICTOIRE.

Pas de prix ! C'eſt reſpectable.

LE SEIGNEUR.

Allons, mon cher Simon. Meſdames, vous permettez ?

VICTOIRE.

Ah ! Monſeigneur, tout vous eſt permis.

LE SEIGNEUR.

Mettez votre bonnet, Maître Simon, mettez votre bonnet.

M. SIMON, *à part.*

Mon bonnet! mon bonnet! hom!

SCENE IX.

ROSALIE, VICTOIRE, FANCHETTE.

ROSALIE, *regardant Fanchette.*

PAs de prix!

VICTOIRE.

Approchez, ma poule, approchez.

FANCHETTE.

Madame...

VICTOIRE.

Il a raiſon; elle eſt jolie.

FANCHETTE.

Madame...

VICTOIRE.

Comment vous appellez-vous?

FANCHETTE.

Fanchette, pour vous ſervir.

VICTOIRE.

Air : *Chantez, petit Colin.*

Mais regardes-là donc;
Sçais-tu qu'elle eſt divine?
Un certain air fripon,
Tout en eſt charmant & mignon.

ROSALIE.

Elle a la taille fine,
Et même j'imagine....

VICTOIRE.

Elle eſt tout au mieux,
C'eſt délicieux;
Il a de bons yeux.

ROSALIE.

Elle eſt beaucoup mieux que la petite débutante.

VICTOIRE.

La petite Julie? Ah! fi donc; celle-ci eſt un bijou: il faut que je lui mette du rouge. Venez, mon enfant.

FANCHETTE.

Ah! Madame; ſi ma mere....

VICTOIRE.

Elle ne viendra pas. Venez, venez... tournez la tête comme cela... c'eſt bien... de l'autre côté à préſent.

Air : *de Dardanus.*

D'honneur, c'eſt un plaiſir,
Elle eſt belle comme un Ange,
Comme cela la change!
Hé, mais c'eſt à ravir.
Quoique ſi peu que rien,
Tiens, tiens,
Vois cet air fin,
Cet œil malin,
Vif & badin.

ROSALIE.

Bien.

VICTOIRE.

Il ne lui faut qu'un maintien,
Un petit amoureux & du bien.

FANCHETTE.

Ah! Madame, j'en ai un amoureux; & Maître Nicolas...

VICTOIRE.

Ah! Mignonne! Elle a les oreilles percées. Prêtes-moi tes boucles, ton miroir.

FANCHETTE.

Ah! Madame....

VICTOIRE.

Laiſſez-moi vous les arranger.

FANCHETTE.

Ah! je les mettrai bien.

ROSALIE.

Prenez garde, ma chere amie.

VICTOIRE.

Ce n'eſt pas comme vos petits anneaux d'or.

ROSALIE.

Ne forcez rien.

VICTOIRE.

Elle eſt adroite.

FANCHETTE.

Oh! l'y voilà.

ROSALIE.

C'eſt bien.

FANCHETTE.

C'eſt pas mal lourd pas moins.

VICTOIRE.

Regardez-vous.

FANCHETTE, *s'admirant dans le miroir.*

Ah!

ROSALIE.

Elle eſt au mieux.

VICTOIRE.

Si on n'en peut pas faire une chanteuſe, on en peut toujours faire une danſeuſe. Avez-vous de la voix?

FANCHETTE.

Oui, je chante bien fort.

VICTOIRE.

Sçavez-vous quelque chanſon?

FANCHETTE.

Oui, Madame.

VICTOIRE.

Hé bien, dites.

FANCHETTE, *chante très-fort.*

Amuſons toujours nos déſirs,
L'eſpérance en...

VICTOIRE.

Elle eſt toute nouvelle, cette chanſon-là.

FANCHETTE.

Auſſi, je ne la ſçais que de Dimanche.

VICTOIRE.

Elle paroît avoir la voix juſte. N'en ſçavez-vous pas d'autres?

FANCHETTE.

Oh, que ſi; mais.... *elle ſe retourne.*

VICTOIRE.

Qu'eſt-ce que vous regardez ?

FANCHETTE.

Je regarde ſi ma mere ne vient pas, parce que je vais vous dire la chanſon de mon pere ; & ma mere ne veut pas que je la chante.

VICTOIRE.

Pourquoi ne veut-elle pas ?

FANCHETTE.

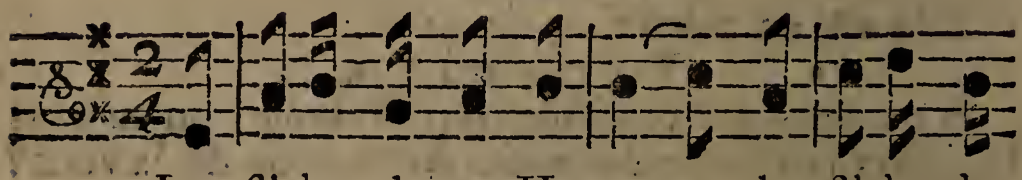
C'eſt peut-être parce que ma mere eſt de Bagnolet.

VICTOIRE.

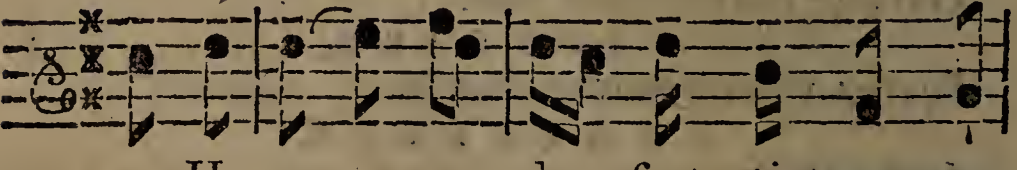
Dites, dites ; mais ne criez pas, chantez doucement.

FANCHETTE.

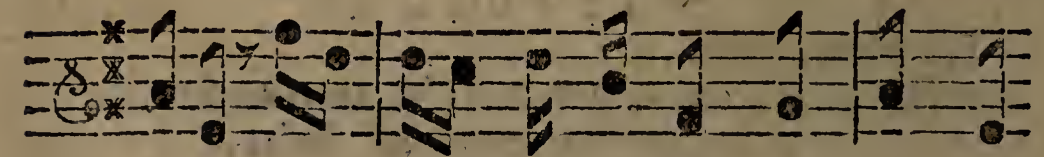
ARIETTE.



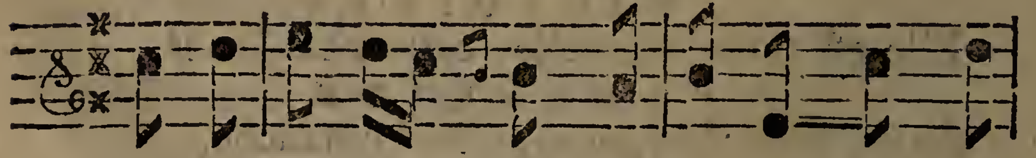
Les fil-les de ce Ha-meau, les fil-les de



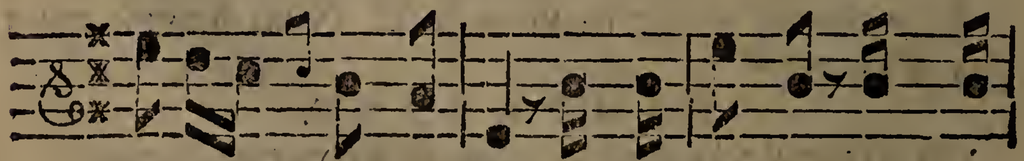
ce Hameau ne dan-ſent point aux mu-



ſettes, ne dan-ſent point aux mu-ſet-tes ;

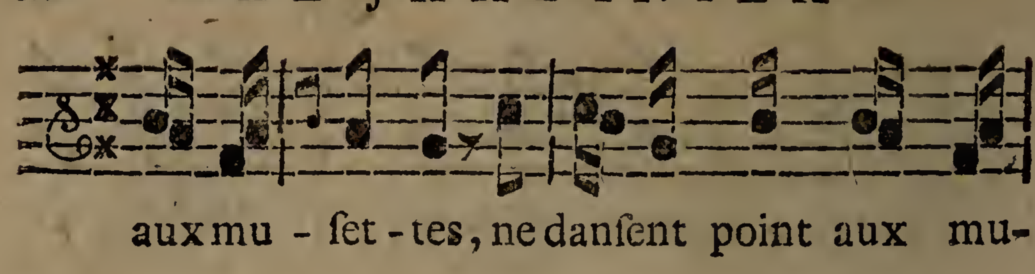


mais il leur faut des trompet-tes ; les Di-

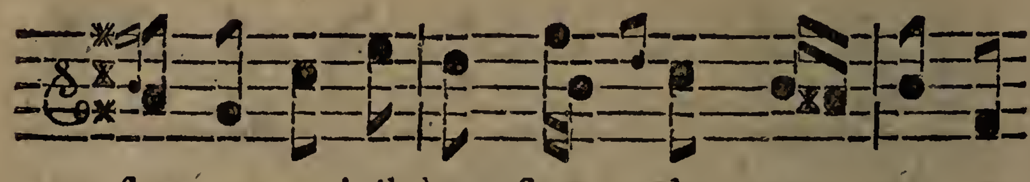


manches ſous l'ormeau, des trompettes, des trom-

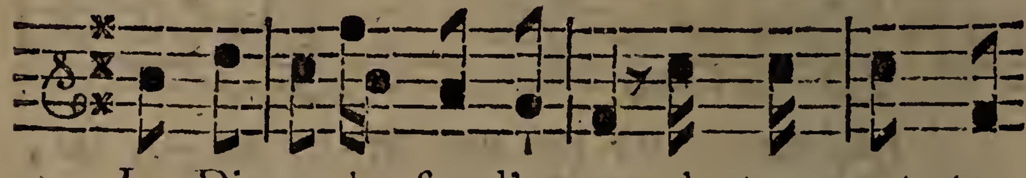

pet-tes, jar-non - bil - le, à Pan-tin, à
Ba - gno - let, à Pan-tin, à Ba-gno-
let, pour fai-re dan-ſer les fil - - les,
dan-ſer les fil - - les, il ne faut,
il ne faut qu'un fla - geo - let, qu'un
fla - geo - let. Les fil-les de ce Ha-
meau, les fil-les de ce Hameau ne danſent point



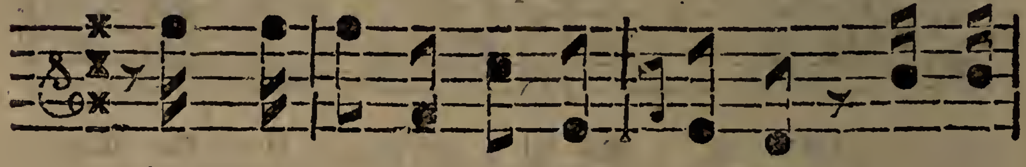
aux mu - ſet - tes, ne danſent point aux mu-



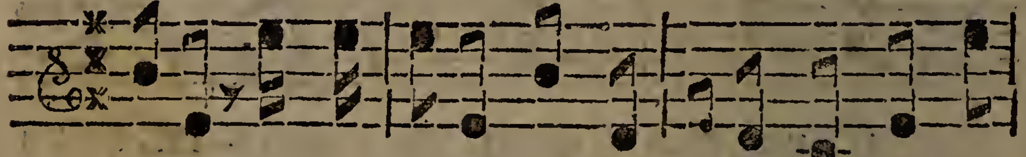
ſet - tes; mais il leur faut des trom - pet-tes.



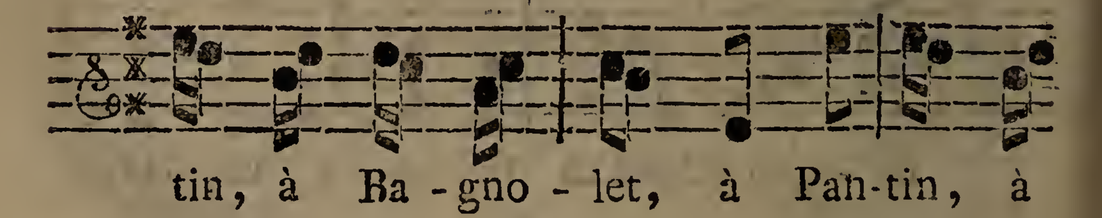
Les Dimanches ſous l'ormeau des trom-pet - tes,



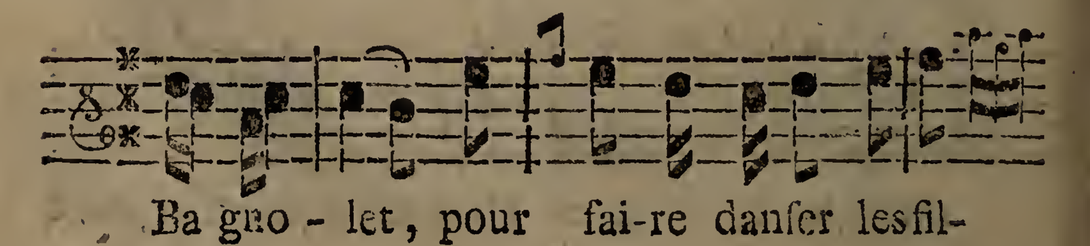
des trompet-tes, jar-non - bil-le, des trom-



pettes, des trompettes, jarnon - bil-le, à Pan-



tin, à Ba - gno - let, à Pan-tin, à



Ba gno - let, pour fai-re danſer les fil-


les, danser les fil - les, il ne
faut, il ne faut qu'un fla - - geo - let,
à Pan - tin, à Ba - gno-let, à Pan - tin, à
Ba-gno - let, pour faire dan-ser les fil-
les, dan-ser les fil - - - les, il ne
faut, il ne faut qu'un fla - geo - let, qu'un
fla - geo - let.

ROSALIE.

Ce n'eſt pas à cauſe de Bagnolet que votre mere ne veut pas que vous chantiez cela; je vais vous expliquer....

VICTOIRE.

Paix! paix! Mignonne, ſçais-tu qu'elle a la voix très-juſte. Hé bien, mon cher Amour, ſeriez-vous bien-aiſe d'être toujours auſſi belle que vous voilà?

FANCHETTE.

Oui, Madame.

VICTOIRE.

D'avoir de belles robes, de beaux ajuſtements, de vivre avec les grands Seigneurs?

FANCHETTE.

Ah! Madame, je ne ſuis que la fille d'un Bourgeois de Village.

VICTOIRE.

Bon, ils vous en aimeront mieux.

ROSALIE.

Nos compagnes & nous, nous ne ſommes que des filles comme vous.

FANCHETTE.

Vous, Meſdames?

VICTOIRE.

Oui, je vous aſſure.

FANCHETTE.

Mais vous avez bien de l'eſprit; & avec ces grands Seigneurs il en faut tant...

VICTOIRE, *riant.*

Ah! de l'eſprit, Mignonne! de l'eſprit! Ah! ah!

Air : *Ce que vous penſez, &c.*

Il en faut ſi peu;
Oui, ce n'eſt qu'un jeu
De ſoumettre le cœur
D'un jeune Seigneur.
Prenez leurs travers,
Affectez leurs airs,
Minaudez, grimacez,
Et c'en eſt aſſez.

Idolâtres
Des Théatres,
D'y paroître il nous suffit;
Là nous sommes
Pour les hommes
Des femmes sans prix.
Et pour de l'esprit,
Il en faut si peu, &c.

Se prêter à leur goût,
Les admirer en tout,
Et sur-tout (1) applaudir leurs sottises.
Nos bêtises
Sont exquises;
Cela les ravit.
Et pour de l'esprit,
Il en faut si peu, &c.

SCENE X.

LES PRECEDENTS, M. SIMON.

M. SIMON, *entre tout éperdu.*

AH! Ciel! Ah! Je suis... je suis... les hommes, les chiens, les chevaux, le lievre est à tous les diables, les valets sont dans le cellier à boire mon vin; deux chiens de lévriers sont dans la basse-cour; ils sont tombés sur la volaille; ils ont étranglé... Ah! te voilà, toi. Et ma perruque? Où est ta mere? Le reste s'est envolé chez les voisins. Ah! ne les voilà-t-il pas encore! Ah! j'en vais tuer quelqu'un.

(*Il démanche un balai, & sort.*)

(1) On dit applaudir quelqu'un, applaudir à quelque chose: mais la sottise est mise là pour l'homme. On dit cent voiles pour cent vaisseaux.

SCENE XI.

ROSALIE, VICTOIRE, FANCHETTE.

ROSALIE.

AH! comme votre pere eſt brutal.

VICTOIRE.

Oh ça, ma chere Fanchette, il faut que nous vous emmenions abſolument.

FANCHETTE.

Ah! Madame, attendez; je crois que ma mere m'appelle.

VICTOIRE.

Elle eſt charmante.

SCENE XII.

LES PRECEDENTES, M. NICOLAS, *la perruque à la main.*

M. NICOLAS.

MAdémoiſelle Fanchette, où eſt donc Monſieur votré pére?.. Mais, comme vous voilà brillante!

ARIETTE.

Jamais le Soleil
Vermeil
Ne peut lancer tant de feux,
Qu'il en part de vos beaux yeux.
Qué jé ſois lé plus grand fat,
Si vous n'avez un éclat
A rendre amoureux le Roi:
Oui, le Roi;
Hé doncque, hé jugez dé moi.

FANCHETTE.

Maître Nicolas, courez vîte; mon pere eſt d'une colere...

M. NICOLAS.

Jé viens dé parler à Madame votre mére dé notre mariage ... Ah! Meſdames ... mais ...

VICTOIRE.

Quoi?

M. NICOLAS.

Jé.. . jé crois, excuſez, Madame...

VICTOIRE.

Que voulez-vous?

M. NICOLAS.

Madame n'eſt-elle pas, ſauf votre reſpect, Madémoiſelle Victoire?

VICTOIRE.

Oui; pourquoi?

M. NICOLAS.

Hé donc! Vous né rémettez pas lé pétit Roſac?

VICTOIRE, *à Roſalie.*

J'ai quelque idée...

DUO.

M. NICOLAS.	VICTOIRE.
Quoi, vous né mé rémettez pas?	Non, non, je ne vous remets pas.
Bon! bon!	Non, non.
Hé ſandis! jé vous ai coëffée;	Coëffée?
Et même un jour de Lundi gras,	Non, non, je ne vous remets pas.
Sortant du bal fort échauffée,	Paix, paix, je vous remets.
Je vous ai recoëffée:	Mon cher ami, je vous remets.
Ce ſont des faits vrais.	

ROSALIE.

Allez, allez, mon cher ami, on vous remet; portez vîte votre perruque: on vous remet, on vous remet.

SCENE XIII.

ROSALIE, VICTOIRE, FANCHETTE, Madame SIMON, *qui pendant cette Scene cause dans le fond du Théatre avec M. Nicolas, lequel est supposé lui apprendre ce que sont Victoire & Rosalie.*

ROSALIE.

QU'est-ce qu'il vous a dit de votre mere?

FANCHETTE.

C'est qu'il me recherche en mariage.

VICTOIRE.

Hé vous l'aimez?

FANCHETTE.

Oui, & ma mere aussi; il joue du violon les soirs.

VICTOIRE.

Fi donc, un Perruquier!

Alors la mere écoute, & paroît devenir furieuse.

ROSALIE.

Il vous faut quelque chose de mieux. Reposez-vous sur nous; nous ferons votre fortune. Nous vous menerons à Paris.

FANCHETTE.

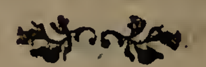
Je ne crois pas que ma mere le veuille.

ROSALIE.

Il ne faut pas le lui dire.

VICTOIRE.

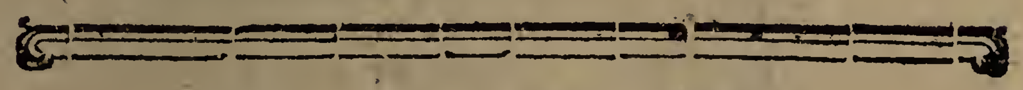
Nous vous enverrons prendre ce soir par quelqu'un; nous vous attendrons dans mon carrosse à vingt pas d'ici.



DUO.

DUO.

Madame SIMON.	VICTOIRE.
Il faut être bien coquines, Libertines, Pour oser parler ainsi. Sans Monseigneur, oüi, sans lui, Je vous chasserois d'ici.	 Nous, coquines! Libertines! Peut-on nous traiter ainsi? Impudente!
O Ciel! des boucles d'oreilles! Rendez, rendez ces bijoux; Gardez-les pour vos pareilles, Ils ne sont pas faits pour nous.	Monseigneur sçaura ceci. Sortons à l'instant d'ici.



SCENE XIV.

Madame SIMON, FANCHETTE.

Madame SIMON.

COmme la voilà rouge, enflammée! tenez, regardez-la. Hum, pourquoi rester avec de pareilles femmes?

FANCHETTE, *naïvement.*

Dame, ce n'est pas ma faute.

Madame SIMON.

ARIETTE.

Mais, mais voyez l'insolence,
L'impudence!
Falloit-il pas les flatter?
Et toi, tu mérites, sotte,
Que dans l'instant je te frotte.
Au lieu de les écouter,
Tu devois les rebuter.
Tu sçais que sans la vertu
La beauté n'est qu'un fétu;
Tu sçais bien que sans l'honneur
Une fille est une horreur.
Quoi!
Tu quitterois ton pere?
Quoi!

Tu laisserois là ta mere ? (*bis.*)
Ta mere qui n'a que toi ?
Mais, mais, &c.

FANCHETTE.

ARIETTE.

Non, ma mere,
Ne soyez pas en colere ;
Peu m'importent ces bijoux.
Qui plus que vous doit me plaire ?
Puis-je être mieux qu'avec vous ?
Vous m'avez dit, restez-là.
Pouvois-je empêcher cela ?
C'est vrai, je les écoutais ;
Mais, mais,
Est-ce que j'ai consenti ?
Je ne leur ai pas dit oui.

SCENE XV.

M. SIMON, SA FEMME, UN VALET DE CHIEN, FANCHETTE.

M. SIMON.

VEux-tu me lâcher ?

LE VALET.

Je ne te lâcherai pas.

M. SIMON.

Tu ne me lâcheras pas !

SA FEMME.

Ah ! mon mari.

FANCHETTE.

Ah ! mon pere !

Ils battent le Valet & lui déchirent son habit.

LE VALET.

Ah ! mon habit est déchiré. Ah ! je vais m'en plaindre. La livrée de Monseigneur ! La livrée de Monseigneur !

Madame SIMON.

Va, va te plaindre; nous t'allons faire renvoyer nous. Mais, quel vacarme! Qu'eſt-ce donc que tu as fait à ce miſérable-là?

M. SIMON

ARIETTE.

Ouf, ouf!
C'eſt la foudre, c'eſt la grêle
Ils galopent pêle-mêle
Tout à travers de mes choux,
Tous, tous, tous.
C'eſt la foudre, c'eſt la grêle,
Le diable, je crois, s'en mêle;
Tout eſt ſans-deſſus-deſſous.
Sans crier, ſans dire gare,
Leurs cors font un tintamare
Tarare, tarare, tarare,
On n'écoute, on n'entend rien;
Et leurs maudits chiens de chien
Font un ravage de chien.
Ouffe,
J'étouffe;
Un miſérable, un fripon
Vient m'arracher mon bâton;
Il m'aſſomme:
Suis-je un homme
A ſouffrir un tel affront?
Non, non,
Oui, coquin, oui, oui, fripon,
Monſeigneur va le ſçavoir.
Je te plains, tu vas le voir.
C'eſt la foudre, &c. *

Madame SIMON.

Les voici; il faut d'abord faire renvoyer ce coquin-là. (*à ſa fille.*) Et vous, petite ſotte, allez vous renfermer dans ma chambre, & ne paroiſſez pas qu'ils ne ſoient ſortis.

* Pendant cette Ariette Madame Simon & ſa fille prennent le plus grand intérêt à la ſituation de M. Simon.

SCENE XVI.

LE SEIGNEUR, VICTOIRE, ROSALIE, LE GARDE-CHASSE, M. SIMON, SA FEMME.

QUINQUE.

VICTOIRE.	LE GAR. CH.	M. SIMON.	SA FEMME.
Vengez-nous,	Vengez-vous,	Vengez-nous,	Vengez-nous,
Monſieur,	Monſeigneur,	Monſeigneur,	Vengez nous,
Vengez-nous	Vengez-vous.	Vengez-nous.	Un mot.
Des injures	Voyez,	Quels propos !	Un mot.
Les plus dures,	Voyez,	Quels propos !	Oui ; coquines,
Et des mots	Voyez,	Non, c'eſt faux.	Libertines.
Les plus gros,	La livrée *	Non, c'eſt faux.	Inſolentes,
Des propos	Déchirée *	Vous mentez.	Impudentes,
Les plus ſots.	Vous battez.	Non, c'eſt faux.	Un mot,
L'impudente,	Voyez la livrée	C'eſt lui qui de	Un mot,
L'inſolente	Déchirée.	coups	Vous mentez ;
Nous menace	Diane a la patte	Sur mon dos.	C'eſt lui qui de
Et nous chaſſe.	caſſée,		coups,
Nous coquines!	Fracaſſée.	Non, c'eſt faux.	De cent coups,
Libertines !	Et Simon		
Ah ! canailles,	D'un bâton *	Non, c'eſt faux.	Oui, c'eſt vous.
Vous inſultez.	Sur mon dos.		
	Voyez la livrée	C'eſt faux.	Non, c'eſt faux.
	Déchirée.		
Vous tenez des	C'eſt vous, c'eſt		Non, c'eſt faux.
propos.	faux.		

LE SEIGNEUR.

* Ma livrée * Déchirée ! * Des injures ! * On ménace ! * On chaſſe ! * Un bâton !

Maître Simon, vous mériteriez que je fiſſe de vous une punition exemplaire.

M. SIMON.

Monſeigneur...

LE SEIGNEUR.

Taiſez-vous.

M. SIMON.

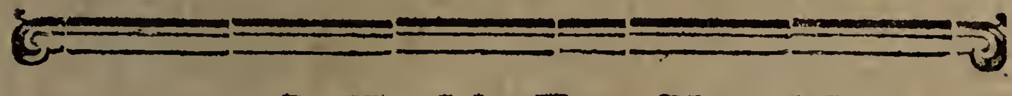
Monſeigneur, je vous jure...

SA FEMME.

Comment, vous croyez plutôt un domestique, & des femmes qui...

LE SEIGNEUR.

Taisez-vous l'un & l'autre. Mesdemoiselles, je suis très-fâché de ce que vous avez été insultées. Que veulent ces gens-là ?



SCENE XVII.

LE SEIGNEUR, VICTOIRE, ROSALIE, M. SIMON, UN VALET, LE HARANGUEUR, UN SOUFFLEUR, DEUX PAYSANS.

Les Syndics du Village arrivent avec des perruques bien poudrées. Un d'eux tient une corbeille couverte d'un linge, le Magister souffle le Harangueur. Il faudroit quelques Paysans & Paysannes qui fissent foule.

UN VALET.

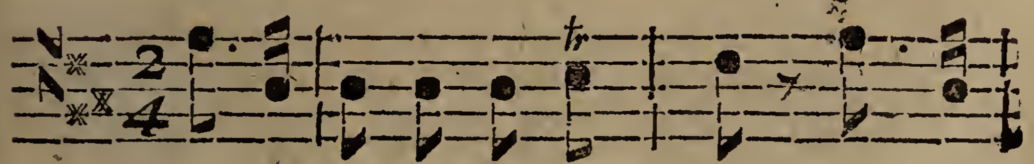
MOnseigneur, ce sont les Syndics du Village qui viennent vous faire la révérence.

M. SIMON.

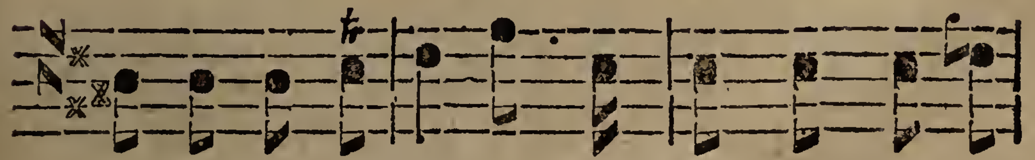
Ah! Ciel! Voilà le Village; où me cacher?

ARIETTE EN DUO.

LE HARANGUEUR.

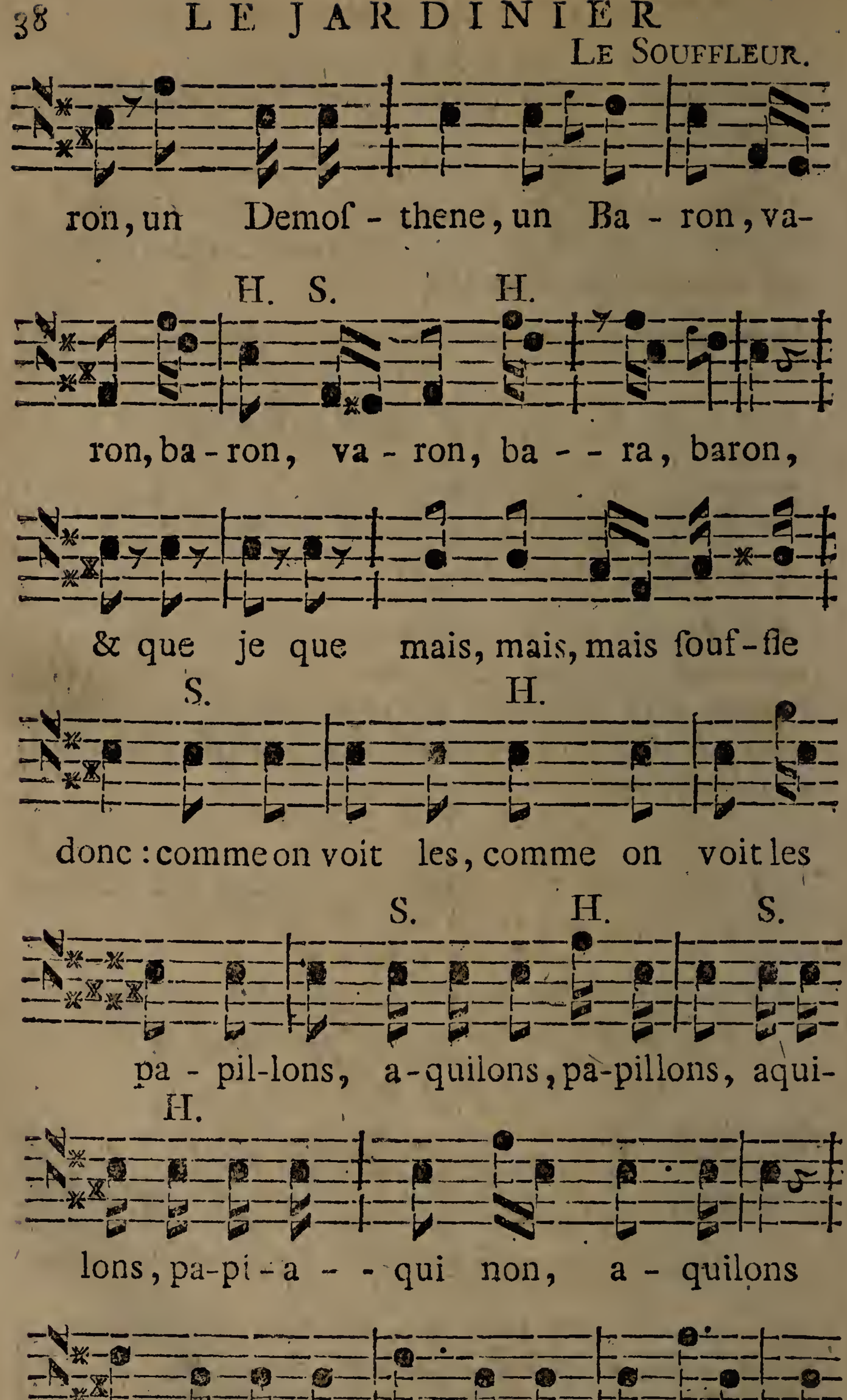


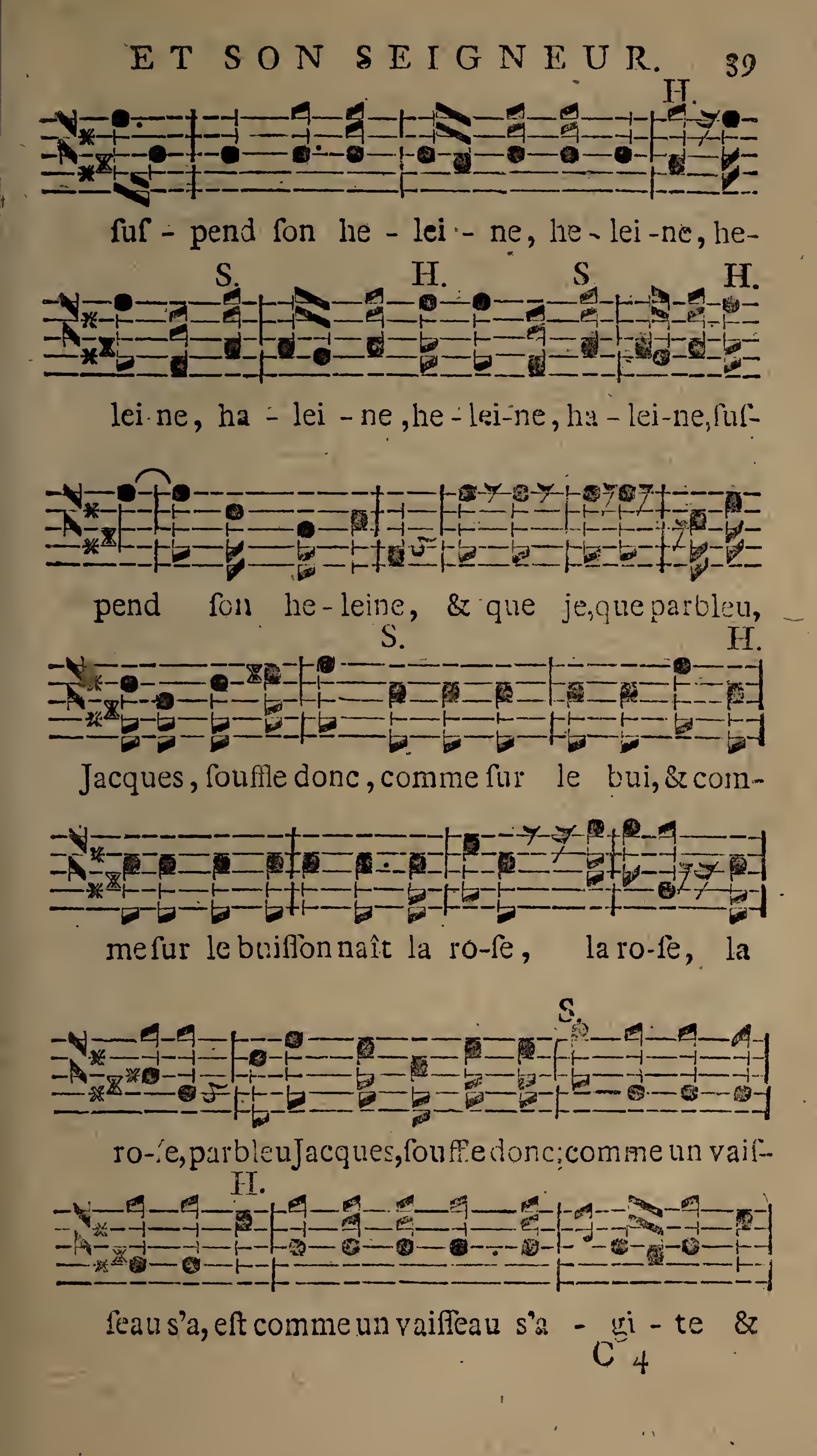
Monseigneur, en cet inst - - tant je vou-



drois être é - loquent; que ne suis-je un Ci - ce-

LE SOUFFLEUR.




H.
ſuſ - pend ſon he - lei - ne, he - lei -ne, he-
S. H. S H.
lei-ne, ha - lei - ne ,he - lei-ne, ha - lei-ne,ſuſ-
pend ſon he - leine, & que je,que parbleu,
S. H.
Jacques, ſouffle donc, comme ſur le bui, & com-
me ſur le buiſſon naît la ro-ſe, la ro-ſe, la
S.
ro-ſe,parbleu Jacques,ſouffle donc;comme un vaiſ-
H.
ſeau s'a, eſt comme un vaiſſeau s'a - gi - te &

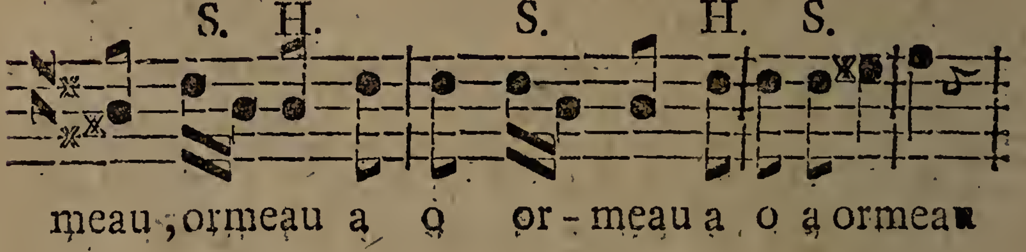
comme le vent s'ir - ri - te, comme &

S.

que .. Parbleu Jacques ſouffle donc, comme la pou

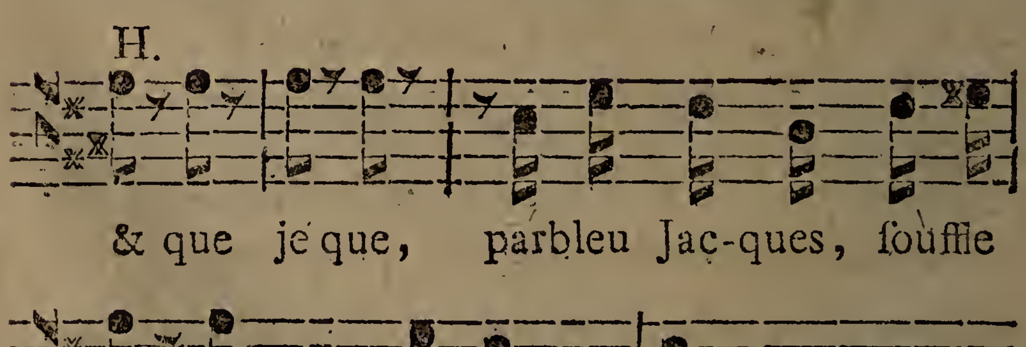
comme là poule fi - del-le, le renard, le re-

nard & l'hirondelle, comme un orgueilleux ha-



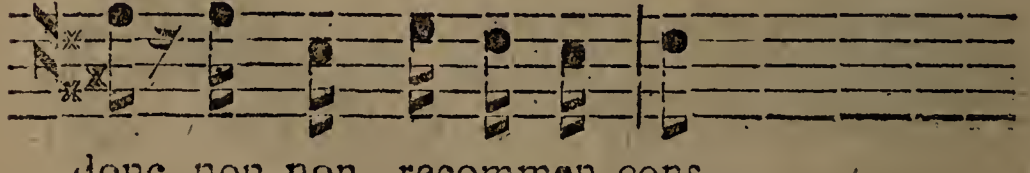
S. H. S. H. S.

meau ; ormeau a o or - meau a o a ormeau



H.

& que je que, parbleu Jac-ques, ſouffle



donc, non, non, recommen-çons,

ENSEMBLE.



LE SEIGNEUR.

Ah! je vous en prie, faites-moi grace. Avouez, Mesdames, que c'est une belle chose que les comparaisons.

VICTOIRE.

Ils sont bêtes comme une pastorale.

UN PAYSAN, *d'une voix enrouée.*

T'nez, Thomas est une bête, Monseigneur, lui & les autres; car ils se mettent quatre pour faire de ça; mais ce qui est de cœur va tout seul. Si j'avions sçu qu'vous fussiez venu, j'vous aurions mieux reçu; voilà une brioche pour vous: (*à celui qui porte la corbeille,*) donne donc toi; (*celui ci, qui étoit distrait, effrayé par cette apostrophe, laisse tomber la corbeille.*) Voilà une brioche pour vous, & un bouquet pour Madame la Comtesse. J'ons cru, Madame, que vous n'étiez qu'une; sans ça j'vous en aurions fait deux avec celui-là.

LE SEIGNEUR.

Autre sottise! Allez, mes enfants; je suis content de votre zèle. (*A ses gens.*) Donnez-leur dix Louis, & qu'ils boivent à ma santé.

THOMAS.

Ah! Monseigneur, votre protection.

LE SEIGNEUR.

Je vous l'accorde, cependant vous avez ici un mauvais homme.

THOMAS.

Qui donc?

LE SEIGNEUR.

Votre Maître Simon.

THOMAS.

Monſeigneur, pardonnez-lui.

LE SEIGNEUR.

Je lui pardonne en votre conſidération.

M. SIMON.

Quoi, Monſeigneur!

LE SEIGNEUR.

Paix; taiſez-vous. Adieu, bonnes gens.

UN PAYSAN, *à M. Simon.*

Ah! M. Simon, vous parlerez pour nous à Monſeigneur.

Madame SIMON.

Allez-vous-en au diable. Voilà-t-il pas un bel Aſtrologue. Thomas eſt une bête, Monſeigneur.

LE SECOND PAYSAN.

M. Simon vous nous avez dit : Je vous protégerai. Monſeigneur eſt mon ami. Ah! ſi vous vouliez.

Madame SIMON.

Allez rapprendre votre harangue. Parbleu, Jacques, ſouffle donc.

SCENE XVIII.

M. SIMON, SA FEMME.

M. SIMON.

JE ſuis.... je ſuis.... O Ciel! (*Il s'appuie ſur le dos du fauteuil.*)

SA FEMME.

Hé bien, hé bien, hé bien, il ne faut pas s'affliger; les voilà partis : tant mieux.

M. SIMON.

Comment, moi qui... oh! ſi jamais je lui parle.

SA FEMME.

C'eſt ce qui vous trompe; il faut que vous y ailliez dès demain.

M. SIMON.

Dès.... Moi.

SA FEMME.

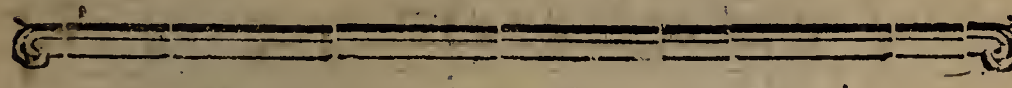
Oui, vous; & le remercier.

M. SIMON.

Le remercier! Je lui dirois plutôt des injures.

SA FEMME.

Oui, le remercier; lui demander pardon du mal qu'il nous a fait. Les Seigneurs n'ont qu'un doigt pour faire du bien, ils en ont neuf dont ils peuvent faire du mal.



SCENE XIX.

M. NICOLAS, *la perruque à la main*; M. SIMON, SA FEMME, FANCHETTE.

M. NICOLAS.

OUf, jé ſuis éſſoufflé; jé cours, jé cours...

M. Simon prend la perruque, & la lui jette par le viſage.

Madame SIMON, *à ſon mari.*

Brutal! *à M. Nicolas.* Viens, mon pauvre Nicolas; va, nous te donnons notre fille en mariage.

M. SIMON.

Hé bien oui; mais qu'il ne voie jamais de Seigneurs.

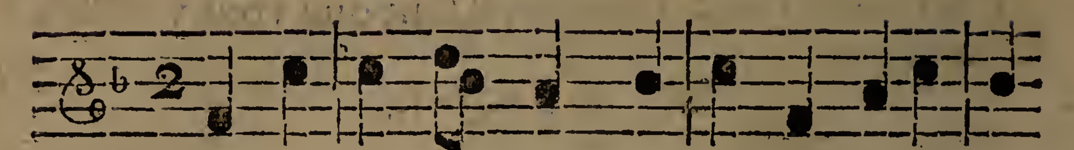
SA FEMME.

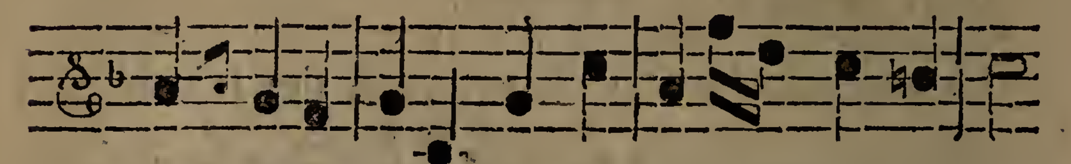
A demain la noce. *à ſa fille.* Venez, la belle.

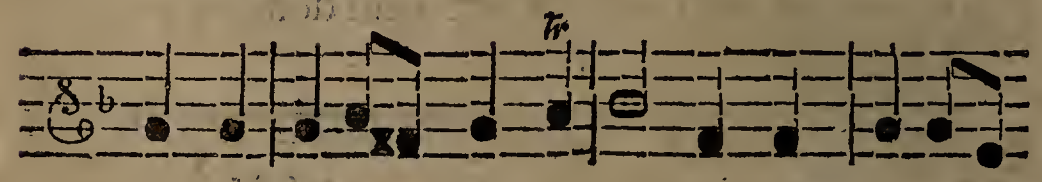
M. NICOLAS.

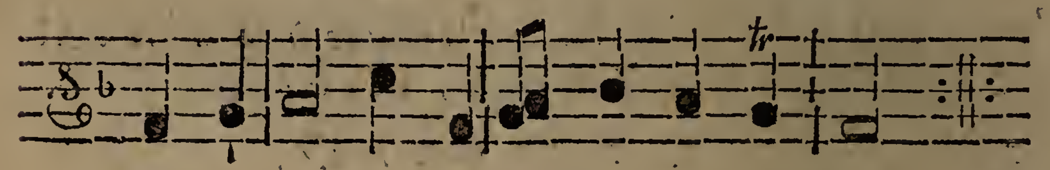
Ah! belle Fanchette! Ah! belle Fanchette; Monſieur votre Pere vient dé mé jouer d'un tour; (*Il touſſe.*) mais je vous en jouerai d'un autre.

M. SIMON.







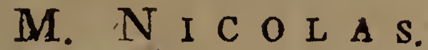


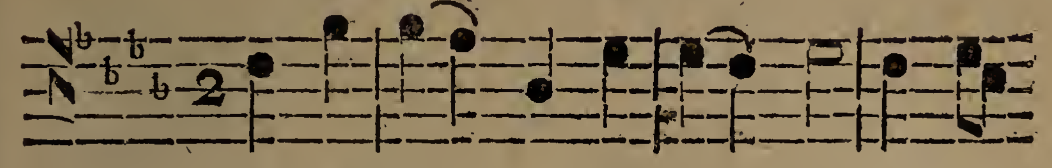
Madame SIMON.

Laiſſons la grandeur qui brille
Vivons dans notre famille;
Elle eſt douce, elle eſt gentille;
Mais pour avoir du repos,
Mais pour avoir du repos,
Ne voyons que nos égaux.

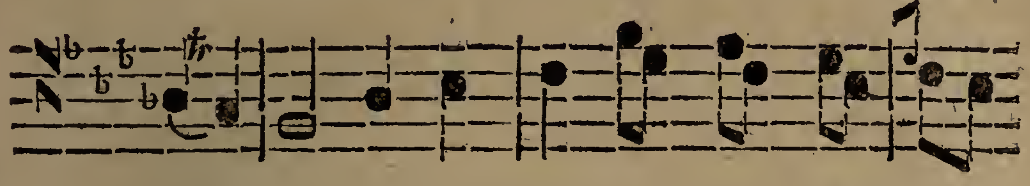
FANCHETTE.

Maman, je ſuis votre fille,
Maman, je ſuis votre fille;
Je fais un ferme propos,
D'élever bien ma famille,
Et pour avoir du repos
De vivre avec mes égaux.

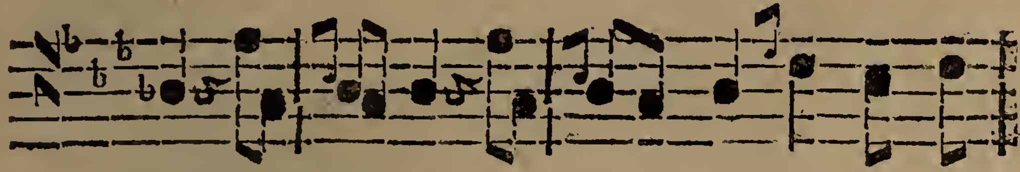




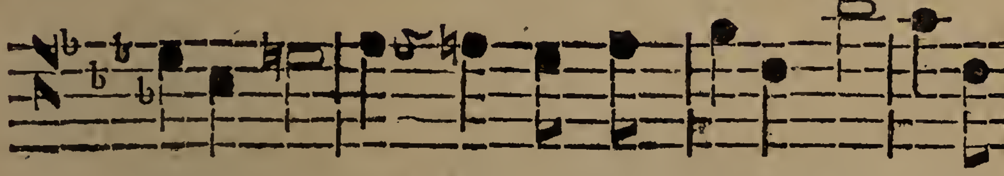
La beau-té, la beau-té dans vos yeux



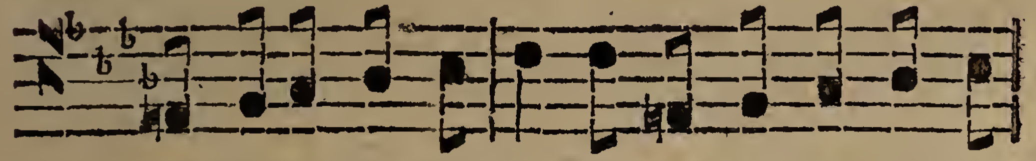
bril-le, l'amour dans mon cœur pe-til-



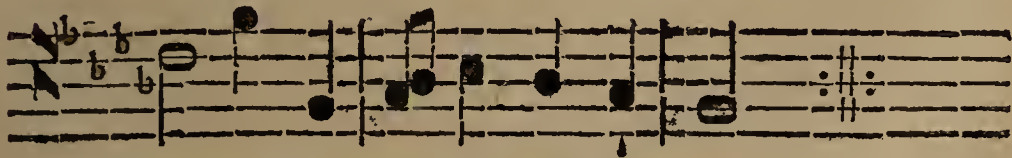
le, pe-til-le, pe-til-le; de la fa-



mille, ſan-dis de la fa-mille, ſan-dis, ils



ne ſeront pas manchots, ils ne ſeront pas man-



chots, vivons a-vec nos é-gaux.

FIN.

LE MARÉCHAL FERRANT,

OPERA COMIQUE,

EN UN ACTE,

Représenté pour la premiere fois sur le Théatre de l'Opéra Comique de la Foire Saint Laurent, le 22 Août 1761.

Par M. QUETANT.

La Musique de M. Philidor.

Prix 24 sols avec la Musique.



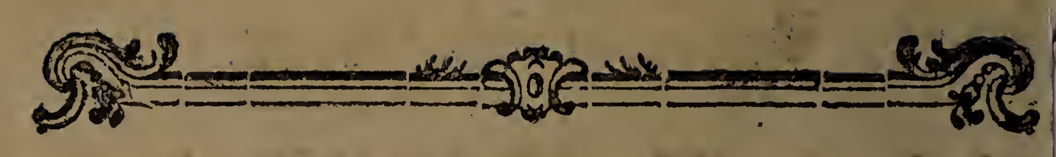
A PARIS,

Chez CLAUDE HERISSANT, Libraire-Imprimeur, rue Neuve Notre-Dame, aux trois Vertus.



M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Permission.



ACTEURS.

MARCEL, Maréchal ferrant.	*M. Audinot.*
CLAUDINE, sa sœur.	*Mlle. Deschamps.*
JEANNETTE, sa fille, amoureuse de Colin.	*Mlle. Nessel.*
COLIN, neveu de La Bride, Paysan, Amant de Jeannette.	*M. Clerval.*
EUSTACHE, } Paysants	*M. Paran.*
BASTIEN, } grossiers.	*M. St. Aubert.*
LA BRIDE, Cocher du Château, Amoureux de Claudine.	*M. La Ruette.*

La Scene est dans la Boutique de Marcel, la durée de l'action est de trois heures, & son commencement vers les cinq heures du soir en Automne.

Le sujet est tiré du Décameron de Bocace.

Le Théatre représente une Boutique de Maréchal, une Forge sur le devant, & un peu plus loin du côté opposé une cave environnée d'une barriere.



LE MARÉCHAL FERRANT.

SCENE PREMIERE.

MARCEL *dans sa boutique, travaillant à sa forge, & battant alternativement sur l'enclume.*

ARIETTE.

CHantant à pleine gorge
Dès que je vois le jour,
J'écarte de ma forge
Le sommeil & l'amour :
Tout en train
Dès l'matin,
J'ons la main
A l'ouvrage.
Tôt, tôt, tôt, tôt;
Quand il est chaud,
Je bats le feu;
Feu d'enfer,
Je bats l'feu :
J'ons courage.
Un petit couplet

Graiſſe le ſoufflet,
Ça donne cœur à l'ouvrage.
En battant,
Patatant ;
En ſoufflant,
Grand tapage.
J'ons courage ;
Car le bien ne vient point en dormant.

Cinq heures ſont ſonnées, la nuit viendra bientôt. Faut que j'aille porter mon mémoire au Château, & que je m'habille. (*Il appelle.*) Claudine, Jeannette, Claudine. Je gagerois qu'elles ſont encore en querelle.



SCENE II.

CLAUDINE *entrant précipitamment avec* JEANNETTE.

TRIO.

CLAUDINE.

OUi, oui, je le dirai.

JEANNETTE.

Ma tante.

CLAUDINE.

J'empêcherai
Qu'une petite étourdie
A ſa tête ſe marie.

MARCEL.

Ma cravate, mes bouts d'manches
Et mon habit des Dimanches.

CLAUDINE.

Marcel.

JEANNETTE.

Mon pere.

MARCEL.

Paix-là.

ENSEMBLE.

CLAUDINE. }
JEANNETTE. } C'eſt moi qu'on écoutera.
MARCEL. Les bavardes que voilà.

CLAUDINE.
Marcel.

JEANNETTE.
Mon pere.

MARCEL.
Paix-là,
Ma cravate,

CLAUDINE.
L'inſolente!

MARCEL.
Mes bouts d'manches.

JEANNETTE.
C'eſt ma tante.
CLAUDINE. } *à deux.*
C'eſt Jeannette.

MARCEL.
Morbleu, ça m'impatiente.

ENSEMBLE.

CLAUDINE. Je veux vous conter cela.
JEANNETTE. La méchante que voilà!
MARCEL. Les bavardes que voilà!

MARCEL.
Ma cravate, mes bouts d'manches,
Et mon habit des Dimanches.

CLAUDINE.
C'eſt Jeannette.

JEANNETTE.
C'eſt ma tante.

MARCEL.
Ma cravate.

ENSEMBLE.

CLAUDINE. C'eſt Jeannette
JEANNETTE. C'eſt ma tante.

ENSEMBLE.

CLAUDINE. Sur mon ame, on m'entendra.
JEANNETTE. C'eſt moi qu'on écoutera.
MARCEL. Les bavardes que voilà !

CLAUDINE, *précipitamment.*

Jeannette,
En cachette,
Coqüette
Parfaite,
A l'ardeur
D'un trompeur,
D'un fripon !
Répond.

MARCEL.

Bon ;
Claudine
Mutine,
Bavarde,
Criarde,
M'étourdit,
M'aſſourdit
Par ſon bruit
Maudit.

JEANNETTE.

Oui, ma tante
Prudente
Expire,
Soupire
Pour l'objet
Qui feroit
Mon fait.

MARCEL.

Paix, qu'on ſe taiſe.

CLAUDINE.

L'inſolente !

MARCEL.

Qu'on ſe taiſe.

JEANNETTE.

C'eſt ma tante.

MARCEL.

Paix là, ventrebleu, paix là.

ENSEMBLE.

CLAUDINE. Non, je n'en démordrai pas.
JEANNETTE. Je ne vous céderai pas.
MARCEL. Quel vacarme! quel fracas!

Silence, morbleu, ſilence; ces femmes-là ſont plus têtues que des mules de meûnier. C'eſt donc pour des Amoureux qu'on fait tout ce bruit-là?

CLAUDINE.

Air : *Cabin, caba.*

Oui, votre fille,
Contre mon ſentiment,
Et ſans votre agrément,
A ſçu faire un Amant:
Du feu le plus ardent
Pour lui ſon cœur pétille.
C'eſt Colin :
Un Fermier voiſin
Eſt, dit-on, ſon pere.
Voilà le myſtere :
Cela vous regarde,
Prenez-y bien garde.
Le drôle eſt fin ; penſez-y bien,
Car je ne vous répons de rien.

MARCEL

quel diable eſt-ce que ce Colin? J'en entens toujours parler, & je ne l'ai jamais vu.

JEANNETTE.

Ah! mon pere, il eſt tout-à-fait aimable.

CLAUDINE.

Jour de Dieu! vous ſouffrez qu'une morveuſe à dix-huit ans ait déja des amoureux?

MARCEL.

Vous en avez bien, vous qui êtes veuve, & qui avez preſque mon âge. (*à Jeannette.*) Tu ſerois donc bien-aiſe d'être mariée, Jeannette?

JEANNETTE.

Oui, mon pere. (*à part.*) Il va me donner Colin en dépit de ma tante.

CLAUDINE.

J'enrage.

MARCEL.

Connois-tu Monſieur la Bride, le Cocher du Château.

JEANNETTE.

Oui, vraiment, je l'ai vu; il étoit cet été l'amoureux de ma tante. (*à part.*) C'eſt juſtement l'oncle de Colin.

CLAUDINE.

J'étouffe.

MARCEL.

C'eſt à lui que je te marie.

JEANNETTE.

A qui, mon pere?

MARCEL.

Pardi, à Monſieur de la Bride. Eſt-ce que je parle Hébreu?

JEANNETTE.

Ah, comme j'avois pris le change!

CLAUDINE.

Je reſpire.

MARCEL.

Eh bien, tu ne dis rien, Jeannette?

JEANNETTE.

Air: *Je voudrois bien me marier.*

Je ne veux plus me marier.

MARCEL.

Y penſes-tu, ma chere?
Tout-à-l'heure à m'en ſupplier
Je t'ai vu la premiere.

JEANNETTE.

Je ne veux plus me marier,
N'y penſons plus, mon pere

MARCEL.

Eſt-ce la peur d'aller ſur les briſées de ta tante?

CLAUDINE.

Oh, qu'à cela ne tienne.

Air: *Sans compliment.*

Je ne ſuis pas, quoique l'on diſe,
Si méchante que l'on me fait:
De bon cœur je vous autoriſe
Sans regarder mon intérêt.
Je ſongeois à Monſieur la Bride:
Mais puiſque ce parti lui plaît,
A le céder je me décide.
Que Jeannette en uſe à préſent
Sans compliment.

MARCEL.

Eh bien, voilà parler, cela: je ſuis pourtant venu à bout de les contenter toutes deux. Allons, Jeannette, de la joie. Claudine, la clef du coffre: que j'aille me faire brave. Vous m'avertirez quand le compere la Bride ſera arrivé. Que j'ai de plaiſir à vous voir bonnes amies! Vive un homme de tête pour mettre la paix dans un ménage. (*Il ſort.*)



SCENE III.

JEANNETTE, CLAUDINE.

JEANNETTE, *à part.*

MA tante eſt cauſe de tout le mal qui m'arrive; mais j'en aurai vengeance.

CLAUDINE.

Que marmottez-vous là, petite ſotte? Je crois que vous avez de l'humeur. Je vous le conſeille vraiment: allons, levez la tête, Madame la Bride.

JEANNETTE, *impatientée.*

Je ne porterai jamais ce nom-là.

CLAUDINE.

Vous le porterez, je vous aſſure.

JEANNETTE.

Jamais.

CLAUDINE.

Dès aujourd'hui.

JEANNETTE.

Non.

CLAUDINE.

Si.

JEANNETTE.

Je n'y conſentirai pas.

CLAUDINE.

Vous y conſentirez, ou bien... Ne raiſonnez pas; car, vois-tu... Jeannette... ne me mets pas en colere, ne m'obſtinez pas davantage.

ARIETTE.

Je ſuis douce, je ſuis bonne:
Mais, jarni, lorſque j'ordonne,
Que perſonne ne raiſonne,
Car l'on me diroit pourquoi,
On auroit affaire à moi.
Je n'ai point l'ame jalouſe;
Mais je veux avoir Colin.
Sotte, s'il faut qu'il t'épouſe,
Je l'étrangle de ma main.

JEANNETTE.

Nous verrons.

SCENE IV.

CLAUDINE, JEANNETTE, LA BRIDE.

CLAUDINE.

J'Apperçois Monſieur de la Bride, votre époux.

LA BRIDE.

Votre ſerviteur, Dame Claudine.

Air : *Ton humeur est Catherine.*
Toujours cette œillade fine,
Cet abord leste & fringant.

CLAUDINE.

Vous toujours d'humeur badine,
Toujours aimable & galant,

LA BRIDE.

Si jamais l'amour propice
Chez vous daigne m'enroller,
Mon cœur à votre service
Ne demande qu'à rouler.

CLAUDINE.

Vous êtes trop bon cocher pour une si médiocre voiture.

LA BRIDE.

Air : *Vous avez bien de la bonté.*
Friponne, à badiner les gens
Vous vous plaisez sans cesse.

CLAUDINE.

En bonne foi, ces compliments
Iroient mieux à ma niece.

LA BRIDE.

Jeannette avec tant de beauté
Aura quelque amant plus aimable,
Plus agréable.

JEANNETTE.

Monsieur, sans vanité,
Vous avez dit la vérité.

CLAUDINE.

Qu'est-ce que vous dites donc, petite insolente? Excusez, M. de la Bride, ça ne sçait pas vivre. Allez avertir votre pere que Monsieur est ici.

JEANNETTE.

J'y vais, & je me servirai de l'occasion pour faire sçavoir à Colin tout ce qui se passe. Que je hais ce Monsieur de la Bride! il a l'air aussi méchant que ma tante.

CLAUDINE.

Obéissez-vous?

SCENE V.

LA BRIDE, CLAUDINE.

LA BRIDE.

JE me ſouviendrai long-temps de vous, Dame Claudine : ma foi, ſi vous aviez voulu.

CLAUDINE.

Hé bien ?

Air : *Mais, oui da, je ſens cela, &c.*

Sans regret
Oui, j'aurois fait
Le ſaut
Qu'on fait toujours trop tôt,
Pourriez vous
Prendre un époux
Plus gai, plus doux,
Plus vif & moins jaloux?

Si quelqu'un
N'eſt point importun,
C'eſt bien moi :
Car dans dans mon emploi,
Au point du jour,
Plus d'amour ;
On s'empreſſe,
Et l'on laiſſe
Sa femme la maîtreſſe.

Sans regret, &c.

CLAUDINE.

Taiſez-vous, badin, voici mon frere.

SCENE VI.

LES ACTEURS PRECEDENTS, MARCEL.

MARCEL.

C'Eſt donc vous, Monſieur de la bride?

LA BRIDE.

Bon jour, compere Marcel : comment cela va-t-il?

MARCEL.

Comme les affaires, tantôt bien, tantôt mal.

LA BRIDE.

Je viens arrêter votre mémoire : avez-vous mis les articles en ordre?

MARCEL.

Les articles ſont dans ma tête. Ne croyez-vous pas que je paie un Commis pour me tenir mes Livres? Cela eſt bon chez les Financiers.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

On voit là plus d'un grand Nicaiſe,
Penché ſur le dos d'une chaiſe,
Attendre l'heure du repas,
En s'entretenant de fadaiſe,
Et mettant aux dépens d'un bras
Tout un lâche corps à ſon aiſe.

Pour moi, je me ſers de mes deux bras, je m'en porte mieux : le travail eſt un marchand qui tient magazin de ſanté, & qui ne trompe jamais ſes chalands.

LA BRIDE.

Sur-tout quand ils le ſatisfont auſſi exactement que vous. Mais ſi nous buvions un coup par là-deſſus.

MARCEL.

Volontiers, la réflexion eſt bonne; j'oubliois le principal. Claudine, allez nous chercher une bouteille du meilleur de la cave, & rincez des verres.

LA BRIDE.

Air : *Amis, sans regretter Paris, &c.*

Eh ! mais buvons de celui-ci.

MARCEL, *le retenant avec précipitation.*

Laissez-là ce breuvage.

LA BRIDE.

Seroit-ce du poison ?

MARCEL.

Nenni.

Mais craignez-en l'usage.

C'est un breuvage qui a la vertu de suffoquer sur le champ comme le plus subtile poison, & d'assoupir pendant une demi-heure. Je l'ai composé pour un homme à qui je dois, sauf votre respect, avoir l'honneur de couper une jambe demain matin.

LA BRIDE.

Cela est donc bien dangereux ?

MARCEL.

Tout le mal que cela cause, est de faire dormir un peu plus qu'on ne voudroit. En voulez-vous goûter ?

LA BRIDE.

Bien obligé. Vous vous mêlez donc toujours de Médecine ?

MARCEL.

Toujours, & si vous êtes jamais malade, mon ami, venez à moi ; je me fais fort de vous expédier aussi habilement qu'aucun Docteur de la Faculté.

LA BRIDE.

Grand merci.

MARCEL.

ARIETTE.

Oui, je suis
Expert en Médecine ;
Et ce n'est pas la mine
Qui fait l'homme de prix.

Pendant ce temps les femmes vont & viennent apportant des verres & du vin.

Ayez l'air
Maigre & blême
Comme un Clerc
Sur la fin du Carême;
Soyez traînant,
Foible, fouffrant,
Et languiffant:
Je ferai mon affaire.
De vous rendre, compere,
Difpos & bien portant,
Difant la chanfonnette,
Trinquant, faifant goguette.
Pour l'Art médecinal,
Marcel n'a point d'égal.

Voici du vin. (*aux femmes.*) Allez-vous-en, vous autres: il ne faut pas que les femmes foient-là quand on parle d'affaires.

CLAUDINE, *bas à Marcel.*

Vous allez parler du mariage?

MARCEL, *bas.*

Ne vous inquiétez pas.

JEANNETTE, *bas à fon pere.*

Mon pere, ne me donnez pas ce vilain mari-là.

MARCEL.

Marchez, marchez, petite fille.

(*Jeannette fort.*)

SCENE VII.

MARCEL, LA BRIDE.

LA BRIDE.

QU'eft-ce qu'elle a dit?

MARCEL.

Rien; c'eft une fantaifie: ces diableffes de femmes en ont la tête pleine. Allons, revenons à notre mémoire, & mettez-vous là, je vous dicterai les articles.

LA BRIDE.

Vous êtes Médecin : comment ! eſt-ce que vous ne ſçavez pas écrire ?

MARCEL.

Sifait ; mais je ne ſçais pas lire. Êtes-vous prêt ?

LA BRIDE.

Dictez.

DUO.

MARCEL.

Premiérement.

LA BRIDE.

Premiérement.

MARCEL.

Buvons.

LA BRIDE.

Bon, j'y ſuis maintenant.

MARCEL.

Ferré la mule de Madame
Pendant un an.

LA BRIDE.

Pendant un an.

MARCEL.

Quatre louis.

LA BRIDE.

C'eſt trop, vous la ferrez, ſur mon ame;
Et diablement.

ENSEMBLE

MARCEL. C'eſt tout en conſcience.
LA BRIDE. C'eſt voler d'importance,

MARCEL.

Ecrivez donc.

LA BRIDE.

Ah ! le fripon.

MARCEL.

Point de façon.

LA BRIDE.

Oh ! le larron.

MARCEL.

Traité, ſoigné pendant deux ans

Toutes

Toutes les bêtes de céans.

LA BRIDE.

Toutes les bêtes de céans.

MARCEL.

Mille francs.

LA BRIDE.

Mille francs! Sçavez-vous quelle ſomme
Cela fait?

MARCEL.

Mille francs.
Mais buvons.

LA BRIDE.

Ah, quel homme!

MARCEL.

Allons, à votre ſanté.
Plus, pour le valet d'écurie,
Enſemble avec le cheval pié,
Pour viſites & ſoins......

LA BRIDE.

Combien?

MARCEL.

Rien.

LA BRIDE.

Ah! c'eſt bon marché, compere.

MARCEL.

Mais pour médicaments, clyſtere,
Huile, apozeme, & cœtera;
Douze louis.

LA BRIDE.

Comment, diable! voilà
Un mémoire d'Apothicaire.

MARCEL.

A propos de mémoire,
Nous oublions de boire.

ENSEMBLE.

LA BRIDE. Cela ne paſſera jamais.
MARCEL. Nous oublions de boire.
Plus, il m'eſt redu d'ancien compte.

LA BRIDE.

Encor? Morbleu, c'eſt une honte:
Cela ne paſſera jamais.

MARCEL.

Paix.
Nous nous arrangerons après.

Vous faites là des difficultés d'honnête homme qui vous feroient paſſer pour un valet de Procureur. Quand on eſt dans certaine maiſon, faut-il être ſi ſcrupuleux?

Air : *Nous ſommes Précepteurs d'Amour.*

Un Grand doit ſe laiſſer voler,
C'eſt un air qui ſent l'opulence :
Ce ſeroit la deshonorer,
Que d'avoir trop de conſcience.

LA BRIDE.

Ma foi, mon cher, j'ai toujours été Cocher; j'aurois peut-être été fripon, comme tant d'autres, ſi j'euſſe été dans le cas : mais les profits de l'écurie n'engraiſſent pas comme ceux de la cuiſine & des offices.

MARCEL.

C'eſt que les mêts qu'on y conſomme, ne s'apprêtent pas aux épices. A votre ſanté, compere : j'ai une affaire à vous propoſer.

Air : *Des favoris de la gloire.*

Je vous crois pour moi du zele.

LA BRIDE.

Ne doutez point de cela.

MARCEL.

Jeannette vous paroît-elle
Avoir des attraits?

LA BRIDE.

Oui dà.

MARCEL.

Si bien que ſans défiance
On la pourroit propoſer.

LA BRIDE.

Morbleu, perſonne, je penſe,
Ne voudroit la refuſer.

MARCEL.

Eh bien, M. de la Bride, voilà le parti trouvé. Si vous voulez l'épouſer, j'ai quelque argent comptant : celui que je vais recevoir au Château, joint à cela, lui ſera une petite dot bien honnête... Qu'en dites-vous... Cela eſt décidé?

LA BRIDE.

Vous êtes preſſant, compere Marcel.

MARCEL.

Ne dites-vous pas que vous trouvez ma fille jolie?

LA BRIDE.

Cela eſt vrai, elle me plairoit beaucoup.

MARCEL.

Eh bien, je vous la donne. Quelle réflexion y a-t-il à faire après cela?

LA BRIDE.

Ma foi, compere, ſi vous voulez que je vous diſe, mon dernier mariage m'a tant raſſaſié de jeuneſſe, que j'ai preſque juré de ne plus en tâter.

MARCEL.

Sottiſe.

LA BRIDE.

ARIETTE.

Quand pour le grand voyage
Margot plia bagage,
Des cloches du village
J'entendis la leçon,
Din, di, din, don:
Et je promis d'en faire uſage.
Conſole-toi, pauvre mari,
Te voilà bien; mais reſtes-y.
Après mainte complainte,
Sur une pinte
Je fis ſerment
De fuir tout engagement.

Pour l'homme ſage,
Un doux veuvage
Eſt l'avantage
Le plus charmant.

Quand pour le grand voyage, &c.

MARCEL.

Ces ſerments-là ſont comme ceux des buveurs qui veulent que le diable les emporte, s'ils retournent au cabaret: ils manquent tous de parole; a-t-on jamais vu le diable venir leur en faire des reproches?

LA BRIDE.

Je ſuis trop vieux pour votre fille.

MARCEL.

Tant mieux; elle vous en ſera plus utile. Jeune cheval à vieux maquignon, gna rien de mieux; ça forme l'un, & ça exerce l'autre. Jeannette, elle n'ignore de rien; ça danſe, ça chante, ça jaſe, ça coud, ça tricotte: elle n'aura pas ſa pareille pour gouverner une maiſon.

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRECEDENTS, JEANNETTE.

MARCEL.

LA voici. Viens, mon enfant; tu veux un mari, voilà Monſieur de la Bride qui te prend pour femme: fais-lui ton compliment. Elle eſt interdite. Allons, pour t'encourager, embraſſe ton Prétendu.

JEANNETTE.

Mon pere....

LA BRIDE *ſe baiſſe pour embraſſer Jeannette, elle ſe recule.*

Pourquoi la contraindre?

MARCEL.

Allons, baiſe donc, nigaud. Bon. Je ſuis content de toi, Jeannette; continue à m'obéir. Je m'en vais au Château; nous reviendrons dans une heure. Où eſt Claudine?

JEANNETTE.

Elle eſt ſortie.

MARCEL.

En bien, te voilà Maîtreſſe; aie bien ſoin de la maiſon: tire-nous du vin, fais-nous un bon ſoupé, & je t'aimerai bien. Fais attention à tout cela; accoutume-toi au ménage.

SCENE IX.

JEANNETTE *ſeule.*

LEs voilà partis. Si Colin venoit à préſent: je l'ai fait avertir. Je ſuis ſeule: j'ai tant de choſes à lui dire. Il me paroît tarder aujourd'hui plus qu'à l'ordinaire.

ARIETTTE.

Quand on aime bien,
On ſouffre ſans peine
L'abſence, la gêne;
On chérit ſa chaîne:
Le reſte n'eſt rien.
Mon amant eſt tendre:
Mon cœur à l'attendre
Sent des attrais;
Mais
Mon ame conſtante
Seroit plus contente
Si je le voyois.

Mais je l'apperçois. Viens donc: je mourois d'impatience.

SCENE X.

JEANNETTE, COLIN.

COLIN.

AUffi-tôt que j'ai été averti, je fuis accouru.

Air: *Ne v'là-t-il pas que j'aime?*

Pourrois-tu douter un moment
De mon ardeur extrême,
Et de mon tendre empreffement
A fervir ce que j'aime ?

JEANNETTE.

J'ai bien des nouvelles à t'apprendre.

COLIN.

Et moi bien des craintes à te communiquer.

JEANNETTE.

Tu fçais le malheur qui nous menace.

COLIN.

Eft-il vrai qu'on veut nous défunir ?

JEANNETTE.

Hélas ! oui. En es-tu bien au défefpoir ?

COLIN.

J'en fuis pénétré de chagrin.

JEANNETTE.

C'eft ma tante Claudine, cette méchante femme, qui nous joue ce tour-là pour t'époufer elle-même. Y confentirois-tu ?

COLIN.

Moi ! plutôt mourir, que d'être à d'autre qu'à ma chere Jeannette. Mais quel eft l'époux qu'on te propofe ?

JEANNETTE.

C'eft Monfieur la Bride, le Cocher du Château.

COLIN.

Mon oncle !

JEANNETTE.
Lui même. Dame, nous voilà bien embarraſſés.

COLIN.
Il n'y a rien encore de décidé.

Air : *Nous autres bons Villageois.*

Ne t'afflige pas, crois-moi :
Je l'inſtruirai de ma tendreſſe.
S'il me ſçait aimé de toi,
Senſible à l'ardeur qui me preſſe,
Il empêchera le deſſein
Qu'on a de me ravir ta main.

JEANNETTE.
Mais ſi tu n'as pas ſon appui ?

COLIN.
Nous pouvons compter ſur lui.

JEANNETTE.
Tout cela ne me raſſure pas.

COLIN.
Pourquoi ces craintes, Jeannette ? On obtient toujours ce qu'on deſire bien ardemment.

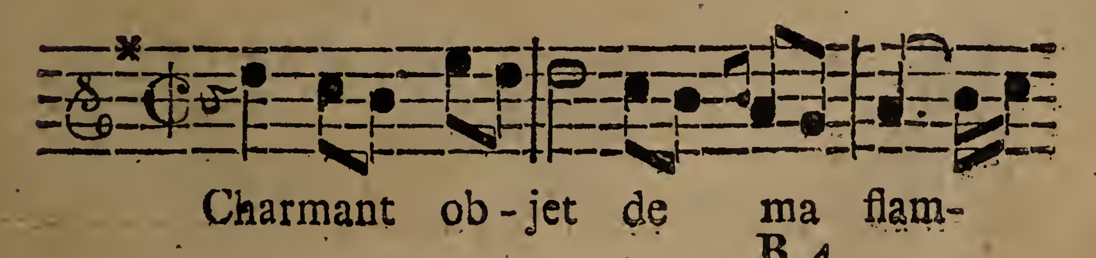
JEANNETTE.
Oui ; mais ce que l'on craint, vient toujours plutôt que ce que l'on ſouhaite.

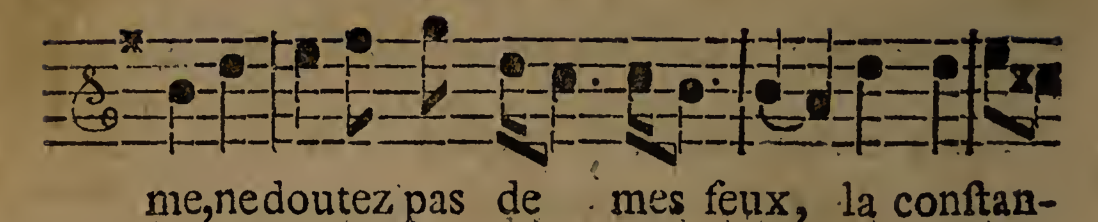
COLIN.
Tes inquiétudes me déſeſperent.

JEANNETTE.
Et ta ſécurité me met hors de moi-même. Tiens, Colin, ſi tu m'aimois bien, tu ſerois moins tranquille.

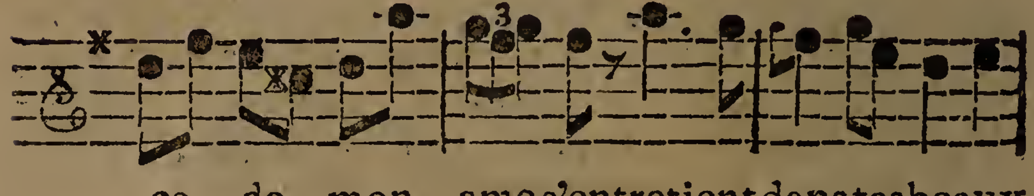
COLIN.
Peux-tu me faire ce reproche ?

ARIETTE.

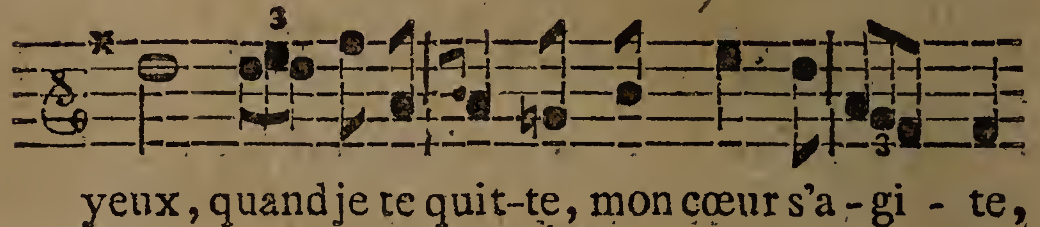




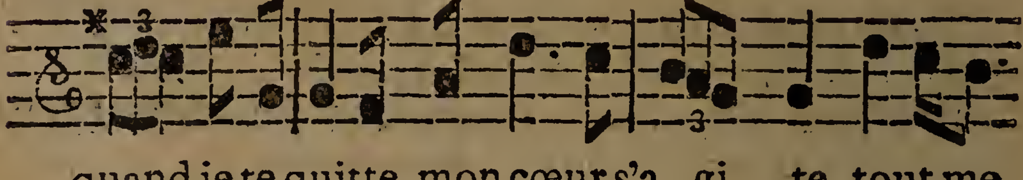
me, ne doutez pas de mes feux, la conſtan-



ce de mon ame s'entretient dans tes beaux



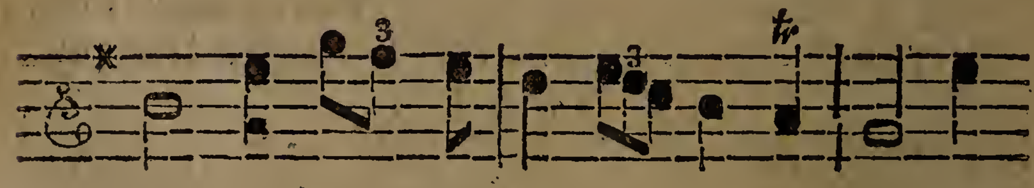
yeux, quand je te quit-te, mon cœur s'a-gi - te,



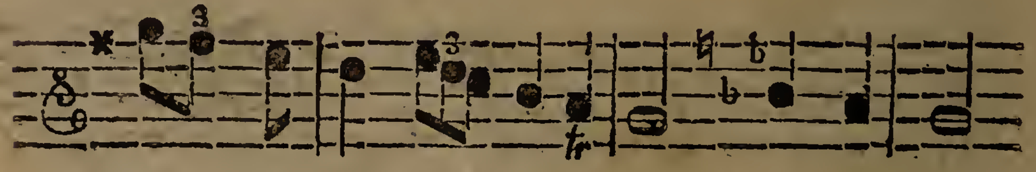
quand je te quitte, mon cœur s'a-gi - te, tout me



dé - pi-te, tout me dé - pi-te, je ſens, hé-



las! qu'il faut languir, où tu n'es pas, qu'il



faut languir, où tu n'es pâs. Dans nos bois,

quand je vois le ra-mier s'égayer, je dis

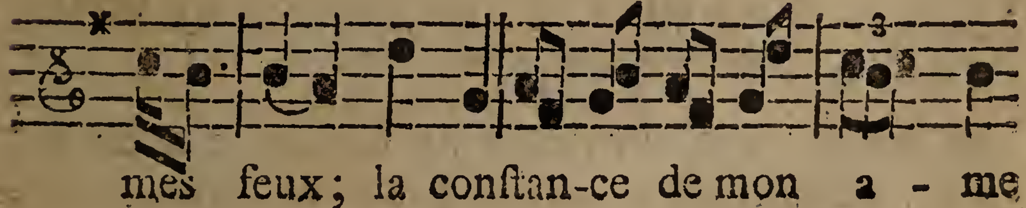
a-lors à moi-même, il eſt près de ce

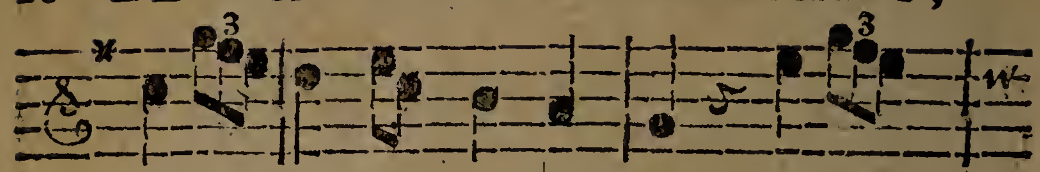
qu'il aime, que ne puis-je être aujourd'hui auſ-

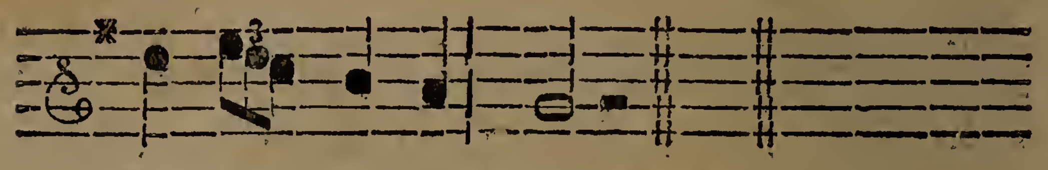
ſi for-tu-né que lui! que ne puis-je être aujour-

d'hui auſ-ſi for-tu-né que lui! Charmant ob-

jet de ma flam - me, ne doutez point de







JEANNETTE.

Pourrois-je ne pas t'aimer, quand tu me montre tant d'ardeur ? Va, l'on a beau me le défendre.

ARIETTE.

Si l'on dit que je t'adore,
Colin, on a bien raison :
Dût-on m'en blâmer encore,
Je ne dirai jamais non.
Qu'une autre puisse te plaire,
Ce sera par tes attraits :
Mais si ta flamme legere
Se fixe à la plus sincere,
Tu ne changeras jamais.
Si l'on dit, &c.

COLIN.

N'ayons donc plus de querelle, & compte sur mon empressement à me procurer le seul bien... qui... m'intéresse.

JEANNETE.

Qu'as-tu ?

COLIN.

Je me sens altéré : j'ai tant couru pour venir... Qu'est-ce que c'est que ces bouteilles-là ?

JEANNETTE.

C'est le reste du goûté de ton oncle & de mon pere. Celle-ci est entamée ; prens ce verre.

Air : *Jeanneton mon cœur, &c.*

Bois ce coup de vin.

COLIN.

Verſé de ta main,
Il n'en eſt point de meilleur
Pour me, pour me, pour me remettre;
Il n'en eſt point de meilleur
Pour me remettre en bonne humeur.

JEANNETTE.

Comment te trouves-tu ?

COLIN.

Cela m'a fait grand bien Mais ce vin-là m'a paru d'un autre goût que le vin ordinaire.

JEANNETTE.

C'eſt ton altération qui en aura été cauſe.

Air : *Allons donc, jouez, violons.*

* Mais c'eſt aſſez reſter enſemble;
Quelqu'un peut arriver. Je tremble
Qu'on ne te ſurprenne au logis:
Il faut, mon cher, faire retraite.
Aime-moi, compte ſur Jeannette,
Sur l'amour que je t'ai promis.
Reſſouviens-toi de mes avis.
Parle à ton oncle, & peins ma flamme.
Dis que tu veux m'avoir pour femme.
Dis que nous nous aimons tous deux.
Dis-lui qu'il couronne nos feux.
Mais qu'as-tu donc? loin de m'entendre,
Le ſommeil paroît te ſurprendre.

COLIN.

Je n'en puis plus.

JEANNETTE.

Quel accident!
D'où vient cet aſſoupiſſement?

COLIN.

Ah! Jeannette.

---

* Pendant ce temps la ſuffocation commence à faire ſon effet.

JEANNETTE.

Qu'as-tu? Il chancele. Répons-moi donc.

COLIN.

Je me ſens ſuffoquer.

JEANNETTE.

Où trouver du ſecours? je ne puis plus le ſoutenir.

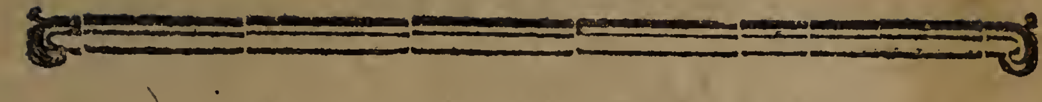
COLIN.

ARIETTE.

Mon cœur s'en va,
Mon œil ſe trouble.
Qu'ai-je bu là?
Mon mal redouble.
D'où vient cela!
Ah!
Mon cœur s'en va,
Prenons courage.
Triſte deſtin!
Maudit breuvage!
Pauvre Colin!
Mais quel nuage!
Le jour s'éteint.
Je meurs, je tombe.
(*Il tombe ſur une chaiſe.*)
Quelles douleurs!
Ah! je ſuccombe.
Ah! je me meurs.
(*Il s'endort.*)

JEANNETTE.

Colin, Colin. J'ai beau l'appeller, il ne me répond point... Il eſt mort... je n'en puis plus douter: ce breuvage l'aura empoiſonné. Que vais-je devenir? Pauvre Jeannette! Si mon pere vient. J'entens quelqu'un. Où me mettre? où fuir? Ce ſont deux étrangers; raſſurons-nous: ils pourront peut-être me tirer d'embarras.



SCENE XI.

JEANNETTE, BASTIEN, EUSTACHE, COLIN *endormi.*

BASTIEN.

BOn jour, la belle enfant.

JEANNETTE.

Mes amis, j'implore votre ſecours.

EUSTACHE.

Du ſecours, c'eſt bian dit : je v'nons pour vous en demander. J'mappellons Euſtache.

JEANNETTE.

Ce jeune homme vient de s'évanouir.

BASTIEN.

Not' âne eſt à l'agonie.

JEANNETTE, *à Baſtien.*

Je le crois mort.

BASTIEN.

Not' âne eſt mort?

JEANNETTE.

Eh non, bon homme; je ne parle point de votre âne.

BASTIEN.

Pargué, j'en parlons, nous.

EUSTACHE.

J'voulons conſulter le Maréchal.

JEANNETTE.

Un peu de patience.

JEANNETTE, *à Euſtache.*

Ecoutez-moi.

EUSTACHE.

J'nons pas le loiſir.

JEANNETTE, *à Baſtien.*

Un moment.

BASTIEN.

J'nons pas le temps.

JEANNETTE.

De grace.

EUSTACHE.

Non, morgué. Queu cérémonie faut ici pour se faire entendre! quand ce sroit l'antichambre d'un Receveur des Tailles. Je voulons un conseil ; je paierons bian : faites-nous parler au Maréchal.

JEANNETTE.

Il est sorti, il reviendra bientôt.

EUSTACHE.

Que ne disiais-vous? J'allons boire bouteille en l'attendant. Vians-t'en, Bastien.

JEANNETTE.

Eh! Messieurs, vous qui avez l'air si bonnes personnes, si compatissants, pouvez-vous me refuser ce que je vous demande?

EUSTACHE.

Qu'est-ce qu'oux d'mandais?

JEANNETTE.

De me voir débarrassée de ce jeune homme. Il est venu pour consulter mon pere : il avoit chaud; ce breuvage qu'il a pris pour du vin, l'a mis dans l'état où vous le voyez.

EUSTACHE.

Ce n'sera rien; il en p'têtre mort : mais faut attendre. Votre pere sçaura queuq'secret pour le faire revivre, lui qu'en a tant.

JEANNETTE.

Je serois perdue, s'il venoit à le voir ici. Il faut tout vous avouer : c'est mon Amant.

BASTIEN.

Diante, c'est comme ça que vous l's'acmodais?

JEANNETTE.

Tirez-moi d'embarras, portez-le hors de la maison.

EUSTACHE.

Non, morgué. La belle proposition! On diroit que c'est nous qui l'avons tué.

JEANNETTE.

Il paſſe peu de monde par ici.

Air : *Des Pendus.*

Notre maiſon eſt à l'écart.

EUSTACHE.

C'eſt courir un trop grand hazard
Morgué, vous êtes jeune fille
Bian attrayante, & bian gentille :
Mais je ne ſomm'pas curieux
D'être pendus pour vos beaux yeux.

JEANNETTE.

Ecoutez. Il y a un autre moyen qui ne vous expoſe point. Cachez-le pour le préſent dans notre cave juſqu'à la nuit. Il commence à faire obſcur : vous viendrez par la porte de derriere, & vous l'emporterez. Je vous donnerai quatre bouteilles de vin pour votre peine.

EUSTACHE.

Quatre bouteilles ? Baſtien, ne te ſens tu pas l'ame émue ?

BASTIEN.

Oui morgué, ces quatre bouteilles-là m'ont attendri le cœur.

EUSTACHE.

Allons, aide-moi à l'emporter juſqu'à cette cave ; *à Jeannette*, quatre bouteilles au moins.

JEANNETTE.

Je vous les promets, comptez ſur ma parole.

Air : *Des Pélerins de St. Jacques.*

La frayeur a tari mes larmes.
Dans mon malheur,
Il faut dévorer mes allarmes
Et ma douleur.
Contrainte à cacher mes ſanglots,
Triſte, incertaine,
Je n'oſe ni pleurer mes maux,
Ni gémir dans ma peine.

LES PAYSANS *reviennent.*

EUSTACHE.

V'là qu'eſt fait.

BASTIEN.

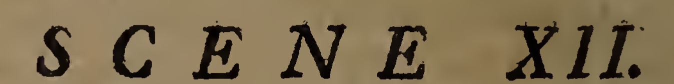
Mais le Médecin, quand le verrons-nous?

JEANNETTE.

Voilà ma tante qui vient : elle vous ſatisfera comme mon pere : mais ne lui dites rien de ce qui s'eſt paſſé.

EUSTACHE.

Ne craignez rien.



SCENE XII.

LES PRECEDENTS, CLAUDINE.

CLAUDINE.

QUe veulent ces gens-là?

JEANNETTE.

Ils viennent pour demander un avis à mon pere : je leur ai dit de vous conſulter. (*Elle ſort.*)

CLAUDINE.

De quoi s'agit-il?

TRIO.

CLAUDINE.	BASTIEN.	EUSTACHE.
Que voulez-vous ?	M. le Maréchal,	C'eſt que...
	C'eſt que, ſauf votre	
Il eſt ſorti.	reſpect, notre âne	C'eſt qué ma cavale
	a beaucoup de mal.	eſt boiteuſe.
Tantôt il reviendra ;	Il ne boit plus.	Elle a la jambe dou-
Vous lui direz cela.	Quand on le mene	loureuſe.
	A la fontaine,	
Finiſſez.	Au lieu de boire, hi	Elle va clopinant,
Vous m'étourdiſſez.	han ! hi han !	Clopin, clopant :
(*le contrefaiſant.*)	Il ne fait que braire.	Que faut-il faire ?
Hi han ! hi han !	Que faut-il lui faire ?	Elle va clopinant,
Clopin, clopant ;	Hi han! hi han! hi han!	&c,
Vous me rompez là	La pauvre bête !	La pauvre bête !
tête.	Il y ſera tantôt.	Nous reviendrons
Eh ! revenez tan-	Nous reviendrons	tantôt,
tôt,	tantôt,	

TOUS

TOUS.

A tantôt, à tantôt.

On pourroit mettre cette piece en deux Actes, & terminer ici le premier.

SCENE XIII.

JEANNETTE, *seule.*

LEs voilà partis, je reste abandonnée à la plus cruelle agitation. Mon pere, ma tante, tout m'offraie, tout m'afflige : je ne serai pas tranquille que Colin ne soit hors d'ici; hélas! faut-il être réduite à faire des souhaits si différents de ceux que je faisois.

ARIETTE.

J'ai perdu tout ce que j'aime,
Rien ne me sera plus cher.
Mais que ferai-je moi-même,
Si Colin est découvert ?
Du trouble qui minquiette,
Quelqu'un aura-t-il pitié?
Pour cette pauvre Jeannette
Aura-t-on quelque amitié ?
N'est-il point une retraite
Qui puisse cacher Jeannette?
De cette pauvre Jeannette
Aura-t-on quelque pitié ?

J'apperçois mon pere, tâchons de lui cacher ma tristesse.

SCENE XIV.

LA BRIDE, MARCEL.

DUO.

MARCEL.

LE bon vin eſt l'ame de la vie;
Au château que ne ſuis-je toujours?
Bons morceaux & bonne compagnie,
Je voudrois paſſer ainſi mes jours.

ENSEMBLE.

LA BRIDE. Qu'en dites-vous, Compere?
MARCEL. Je ſuis ravi, Compere.

LA BRIDE.

Bon vin & bonne chere
Sont beaux & bons vraiment;
A deux. Mais, ma foi, vive l'argent.

MARCEL.

Chez vous avec la joie,
On a de la monnoie;
Avec les politeſſes,
On donne des eſpeces;
Ailleurs on fait des compliments,
Et l'on ne paie point les gens;
C'eſt la mode chez bien des Grands.

A deux.

Mais au Château, Compere,
C'eſt une autre maniere;
On eſt payé, puis bien traité.
A deux. (LA BRIDE. Le Baron vous a contenté.
(MARCEL. Du Baron je ſuis enchanté.

A deux.

Buvons à ſa ſanté. *Fin.*

LA BRIDE.

Vous devez le rogome.

MARCEL.

C'eſt vrai, j'ſuis honnête homme:
Du Daron je ſuis enchanté.

A deux.

Buvons à ſa ſanté.

Claudine, ah! te voilà? Jeannette, va dire à ta tante qu'elle nous envoie de la lumiere & une petite bouteille de ct'affaire.

LA BRIDE.

Et donnez-lui un petit baiſer de ma part. Morbleu, pere Marcel, Dame Claudine eſt bien aimable: quand j'y penſe, cela me met en bonne humeur, je danſerois volontiers, Gai, allons gai.

Il prend la main de Marcel comme pour le faire danſer.

MARCEL.

Je crois que vous êtes un peu gris, Compere La Bride.

LA BRIDE.

Moi je ſuis de ſang froid aſſurément.

MARCEL.

Eſt-ce que vous avez oublié que vous êtes mon Gendre? Voudriez-vous auſſi devenir mon beau-frere tout en même temps? Cela ne ſe peut pas. Compere, faut d'la raiſon à tout.

LA BRIDE.

C'eſt juſſe.

MARCEL.

Etre gris pour avoir bu votre part de ſix bouteilles, c'eſt une honte; vous n'avez pas une tête de Cocher, c'eſt une tête de linotte.

LA BRIDE.

Qu'appellez-vous? Linotte toi-même, entendez-vous? Apprenez que parmi tous les Cochers qui montent ſur le ſiege, Cochers de fiacre, Cochers de Cour, Cochers de Palais, Cochers de maiſon, Cochers de remiſe, Cochers, de place, il n'y a pas un Cocher qui me le puiſſe diſputer.

ARIETTE.

Brillant dans mon emploi,
Tantôt doux & traitable,
Le plaisir marche avec moi.
Tantôt d'un train de diable,
Je guide sous ma loi
Le tintamare & l'effroi.
Si je mene une Duchesse,
Une petite maîtresse,
Je touche avec gentillesse;
On me prendroit pour l'Amour.
Mais avec un petit maître,
Je pars comme le salpêtre:
Avant de me voir paroître,
On s'épouvante, on court;
Au milieu d'une bagarre,
A m'entendre crier gare,
Un sonneur deviendroit sourd.

Donnez-moi quelque tendron à mener; vous verrez.

MARCEL.

Vous faites bien claquer votre fouet, Compere: je ne sçais pas....

SCENE XV.

LES PRECEDENTS, CLAUDINE.

CLAUDINE.

QUe demandez-vous encore? vous avez bu toute la journée. N'êtes-vous pas content, voulez-vous passer la nuit?

MARCEL

Allons, ma petite sœur, un verre de ratafia; rien que cela.

LA BRIDE

Que vous êtes aimable, Dame Claudine! J'avois

chargé Jeannette de vous donner un baiser de ma part; mais je vois bien qu'elle a oublié ma commission, je la ferai moi-même.

CLAUDINE.

Air: *De la pierre fitoise.*

Eh! non, non; voyez comme il y va.

LA BRIDE.

Permettez.

CLAUDINE.

Cela vous blessera.

LA BRIDE.

Je le veux.

CLAUDINE.

Au large... mais vraiment.
Ne faites donc pas le méchant
Tant.

Eh! où avez-vous pris cette gaieté-là? Peste! vous voilà bien éveillé pour n'avoir dormi qu'une heure.

LA BRIDE.

Morbleu, Dame Claudine, ma timidité a tenu jusqu'ici mon amour au trot, votre résistance le met au galop, & je ne répondrois pas qu'il ne prît le mors au dents, voyez-vous. (*Il veut toujours l'embrasser.*)

CLAUDINE.

Eh bien! sçavez-vous que je me fâcherai, à la fin?

MARCEL.

Bride en main, M. de la Bride, bride en main.

CLAUDINE.

Je ne l'ai jamais vu si gaillard.

MARCEL.

Compere, vous faites le jeune homme à votre âge! Quel diable! soyez donc sage.

CLAUDINE, *à part.*

En honneur je l'aime de cette humeur-là. (*haut.*) Marcel, il est tard, retenez le Compere à souper.

MARCEL.

Ma foi, je suis bien-aise que vous l'en pryiez, ça m'en évite la peine, & ça m'fait plaisir. Oui, sou-

pez avec nous, Compere: nous parlerons du mariage, allons un inſtant au jardin. Pendant ce temps-là, Claudine, apprêtez ce qu'il faut. C'eſt morbleu la premiere fois que je la vois prévenante.

LA BRIDE.

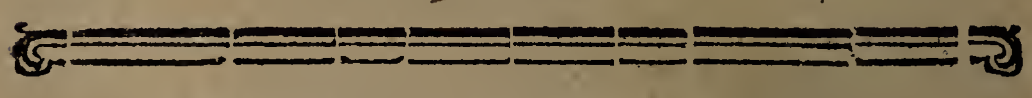
Adieu, belle ingrate.

CLAUDINE.

Au revoir, M. de la Bride.

MARCEL.

Allons donc, vous avez le vin diablement amoureux.

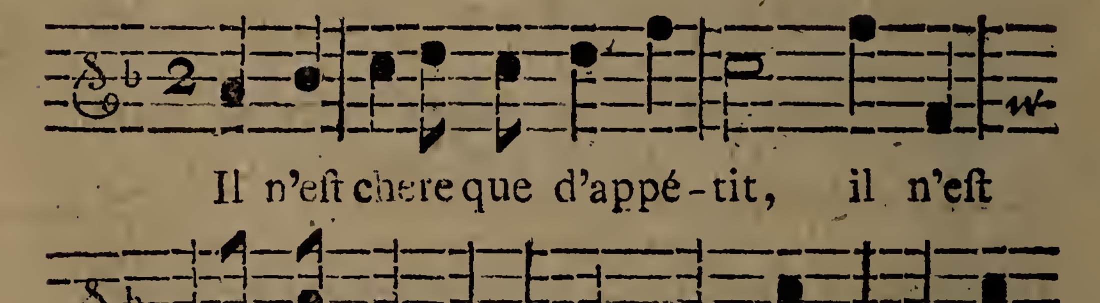


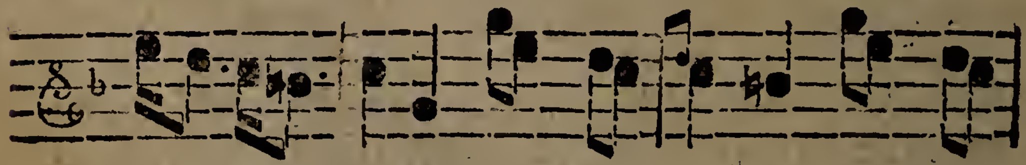
SCENE XVI.

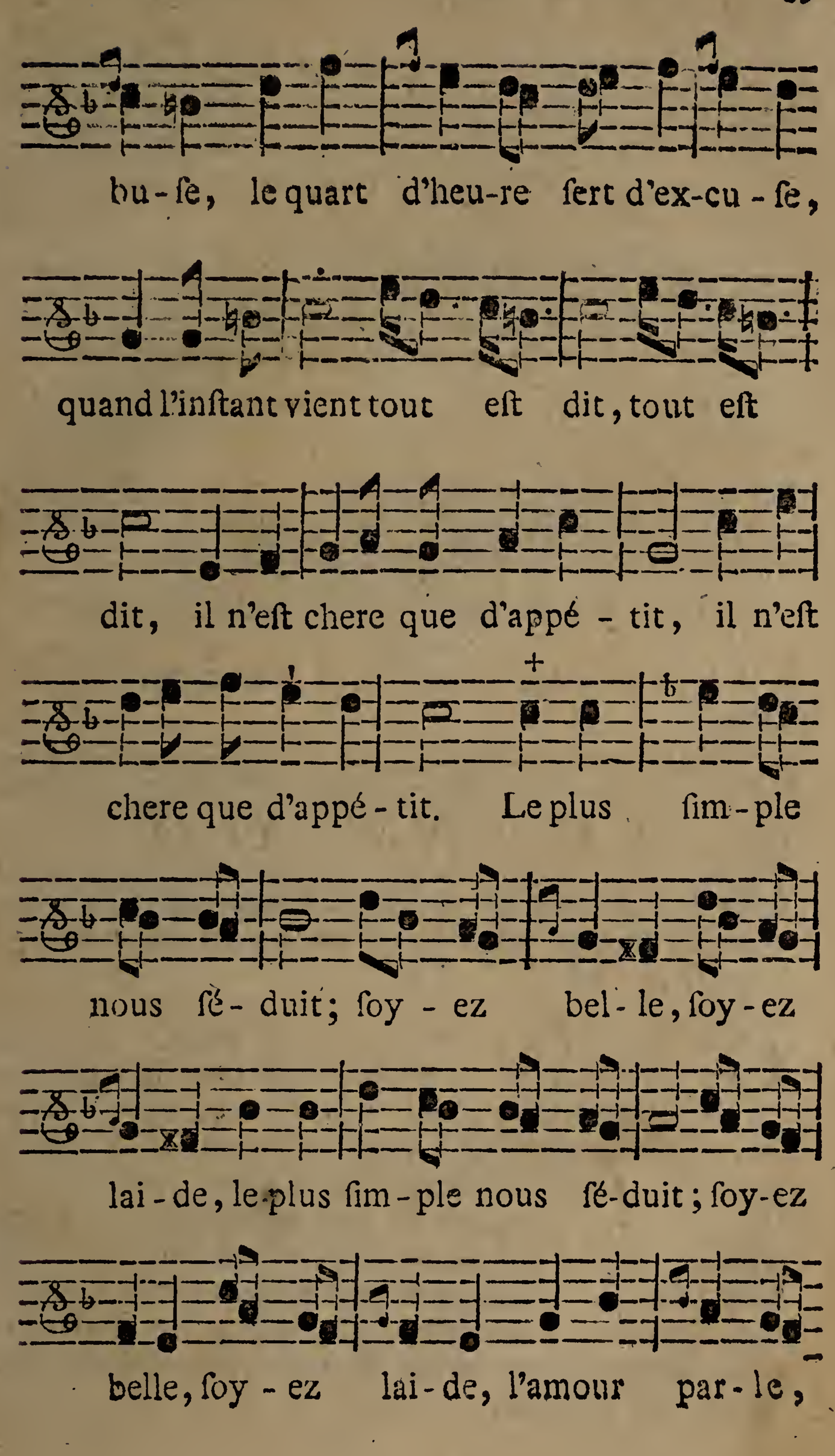
CLAUDINE, *ſeule.*

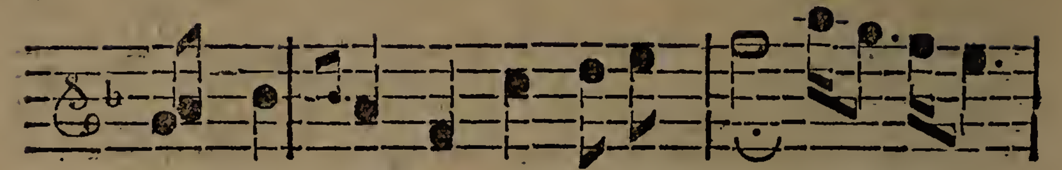
PAr ma foi cet homme-là me plaît, je croyois que Colin ſeul pouvoit me toucher le cœur, & voilà l'oncle, qui, avec des années de plus & des charmes de moins, lui enleve ce droit-là : je ne m'étonne plus ſi l'on voit aujourd'hui tant de magots préférés à de jolis Seigneurs.

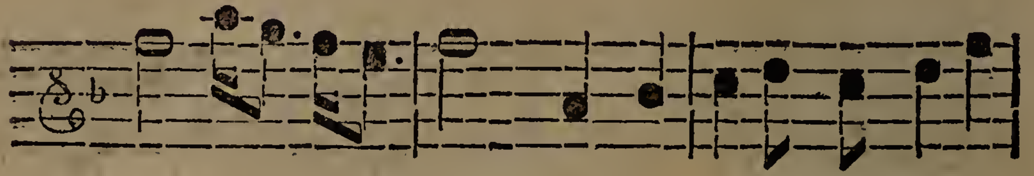
ARIETTE.

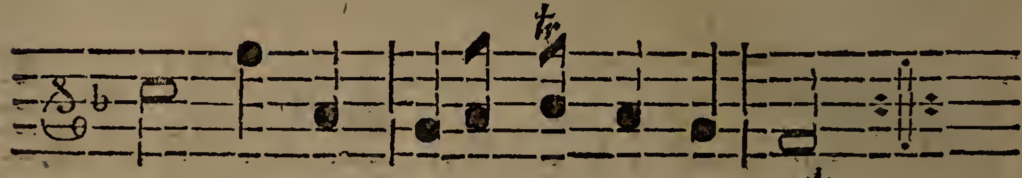




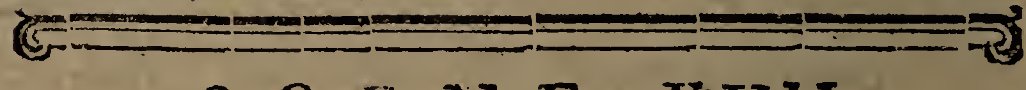

bu-ſe, le quart d'heu-re ſert d'ex-cu-ſe,
quand l'inſtant vient tout eſt dit, tout eſt
dit, il n'eſt chere que d'appé - tit, il n'eſt
chere que d'appé - tit. Le plus ſim-ple
nous ſé- duit; ſoy - ez bel- le, ſoy - ez
lai - de, le plus ſim - ple nous ſé-duit; ſoy-ez
belle, ſoy - ez lai - de, l'amour par - le,







Allons chercher ce qu'il faut pour mettre le couvert.



SCENE XVII.

COLIN *réveillé hauſſe tout doucement la trape de la cave en tâtant tout autour de lui à meſure qu'il en ſort.*

OU ſuis-je ? Je n'entens plus de bruit... Tâchons de découvrir ... Mais l'obſcurité m'empêche de diſcerner aucun objet : ceci eſt une cave, ou je ſuis bien trompé ; j'en tiens la trape ... Voilà la barriere ... qui diantre, peut m'avoir apporté ici ? Ce n'eſt pas à préſent ce qui m'inquiéte le plus, c'eſt de ſçavoir comment j'en ſortirai. Si je crie, je vais effrayer tout le monde, & peut-être expoſer ma vie. Si je ne dis mot, on pourra me tenir encore du temps en cave, & ce ſera toujours plus que je ne voudrai.

Air : *Des trembleurs.*

Je n'entens mouvoir perſonne.
Dans la nuit qui m'environne,
Je m'égare, je tâtonne.
De ces lieux comment ſortir ?
Il faut prendre patience ;
Mais quelqu'un vient, on s'avance ;
Paix, chut, gardons le ſilence,
Guettons l'inſtant pour partir.

SCENE XVIII.

COLIN, CLAUDINE *avec des plats, des ſerviettes, &c.*

COLIN.

ON ouvre, eh mais! c'eſt Claudine, je ſuis encore chez Marcel.

CLAUDINE.

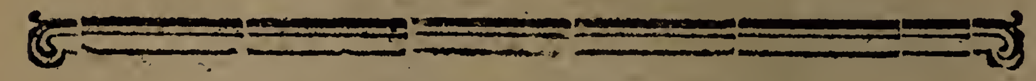
Débarraſſons-nous de cet attirail. J'ai tout le temps de me préparer ; nos hommes ſont échauffés dans la converſation, & fort éloignés de la maiſon : allons toujours tirer du vin. (*Elle apperçoit Colin, & s'enfuit en criant* :) Au meurtre, au voleur.

SCENE XIX.

COLIN, *ſeul.*

NE me voilà pas mal, elle ne m'a pas reconnu, & pour comble de bonheur elle a tiré la porte, & m'a laiſſé ſans lumiere. Au moins je ſçais où je ſuis. Claudine va tout mettre en allarme. Marcel, qui ne me connoit point, en pourroit agir groſſiérement avec moi : tâchons de retrouver ma cave :

m'y voici; rentrons-y, crainte d'accident; je trouverai peut-être quelque autre occasion pour me ſauver. Ecoutons, j'entens encore du monde; on parle doucement; fermons la trape ſur moi.



SCENE XX.

JEANNETTE, *conduiſant* EUSTACHE.

JEANNETTE.

VOus êtes homme de parole. Avançons ſans faire du bruit; mon pere ſe promene dans le voiſinage: j'ai vu ma tante aller de ce côté-là; dépêchez-vous, & n'ayez point peur.

EUSTACHE.

Moi, peur? Vous avez bian trouvé vot'homme; je puis me vanter que jamais rian au monde ne m'a fait trembler. J'ai manqué être ſoldat, tel que vous me voyais.

JEANNETTE.

Avançons, hélas! je vais voir mon amant pour la derniere fois.

COLIN, *ſortant précipitamment.*

Non, ma chere Jeannette.

JEANNETTE *laiſſe tomber le chandelier, & s'enfuit.*

Je ſuis morte: ſon eſprit revient.

EUSTACHE.

Son eſprit! Je n'en puis plus.

COLIN.

Jeannette, Jeannette. je crois qu'ils ſont fous.

EUSTACHE, *tremblant.*

Etes vous là?... Perſonne ne répond: Elle m'a laiſſé ſeul; l'eſprit va me mettre en pieces.

ARIETTE.

O mort! qui que tu ſois, paſſe,
Ah! je te demande grace:

Ah! ne me tors pas le cou.
Je tremble comme la feuille.
Je meurs, s'il faut qu'il m'accueille.
Je vais, & je ne ſçais où.
Ah! ah! Monſieur le mort, grace.
Je frémis mon ſang ſe glace,
Ne hâtez pas mon trépas:
Hélas! ne m'étranglez pas.

(Ils font tous les deux le tour du Théatre par un côté opposé, en ſe tournant le dos l'un à l'autre, & quand ils ſont arrivés à l'autre bout, ils ſe heurtent. Colin ſe retire vers la cave, en riant de la frayeur d'Euſtache)

Je crois voir de la lumiere au travers de la porte: ſi l'on venoit me délivrer.

SCENE XXI.

MARCEL, EUSTACHE, COLIN,

MARCEL.

Air: *R'lan tan plan, &c.*

Voyons ce qui trouble leurs ames,
Qui, Diable! ici viendroit le ſoir?
Ce ſont des ſonges de nos femmes;
Mais après tout nous allons voir,
S'il faut que pour chercher aubeine,
Quelque larron y ſoit vraiment,
Je vous l'équipe pour ſa peine.
Et r'lan tan plan,
Tambour battant.

EUSTACHE.

Je ſuis perdu.

MARCEL.

Que vois-je? C'eſt un homme. Elles ont raiſon. M'en irai-je? Reſterai-je? Quel embarras! montrons de la fermeté : bas les armes, coquin.

EUSTACHE.

Air : *Allez chercher de l'esprit.*

Laiſſez, laiſſez-moi partir,
Bon homme, bon homme,
Laiſſez, laiſſez-moi partir.

MARCEL.

Il tremble : courage; non, point de grace ; que cherches-tu ici ?

Fripon,
Répons.

EUSTACHE.

Ah, que faire !

MARCEL.

Parle, dis quel eſt ton nom,
Ton pere,
Ta mere,
Et toute ta poſtérité.

EUSTACHE.

Grace.

MARCEL.

Parle, ou je t'aſſomme.

EUSTACHE.

Ne m'aſſommez point, bon homme;
Ayez de la charité.

MARCEL.

Non je veux te faire pendre.

EUSTACHE, *ſe jettant à genoux.*

Par pitié daignez m'entendre.

COLIN, *s'avance vers Marcel.*

Ne vous en prenez qu'à moi.

MARCEL, *épouvanté.*

Ah je meurs ! c'eſt fait de moi ;
Ils ſont une compagnie.

EUSTACHE.

C'eſt le mort, je meurs d'effroi.

COLIN.

N'ayez point d'effroi de moi.

MARCEL.

Eh ! Monſieur, je vous en prie,

Donnez, donnez-moi la vie.

EUSTACHE.

C'eſt fait, c'eſt fait de ma vie.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous,
Epargnez-moi vos approches.

MARCEL, EUSTACHE.

Je frémis à ſes approches.

COLIN.

Mon bonheur dépend de vous,
Je me jette à vos genoux.

MARCEL.

Ils vont fouiller dans mes poches.

(Il ſe jette à genoux entre Euſtache & Colin, ſa chandelle devant lui.)

Tous trois à genoux.

Ah! pardon, pardon, pardon.

SCENE XXII.

LES PRECEDENTS, LA BRIDE.

LA BRIDE.

Air : *La verte Jeuneſſe.*

QU'eſt-ce donc, Compere?
Comme vous voilà!

MARCEL.

Venez me défaire
De ces Meſſieurs-là:
Pour faire reſſource,
Ils viennent chez moi
Demander la bourſe:
Je ſuis mort d'effroi.

LA BRIDE.

Qu'eſt-ce qui vous a dit que c'étoient des voleurs? Parbleu, nous avons la berlue l'un ou l'autre : celui-ci eſt mon neveu à bon compte.

Claudine & Jeannette arrivent.

COLIN.

Oui, mon cher oncle.

LA BRIDE.

Quel diable! que fais-tu ici, Colin?

MARCEL.

Colin, je connois ce nom-là: c'eſt donc vous qui êtes l'Amoureux de nos femmes?

COLIN.

Je ſuis l'amant de Jeannette.

EUSTACHE.

Et je ſommes venus ici pour avoir une recette.

COLIN.

Air: *C'eſt la jeune Iſabeau.*

Tout plein de mon amour,
Sur le déclin du jour,
Je vins dans ce ſéjour
Voir Jeannette:
Je mourois de chaud,
Je bus de cette eau.

MARCEL.

Je vois comment la choſe s'eſt faite.
Ma foi, mon cher ami,
Vous aurez bien dormi.
Mais n'en ayez point l'ame inquiette.

Vous n'en reſſentirez point d'autre incommodité.

EUSTACHE.

J'étois venu pour vous emporter hors de la maiſon: mais morgué vous êtes trop dégourdi pour vous mettre en terre.

LA BRIDE.

Sçavez-vous ce qu'il faut faire, Compere Marcel?

MARCEL.

Dites.

LA BRIDE.

Ces enfants-là s'aiment, voilà un pauvre garçon qui en eſt preſque mort: marions-les enſemble.

COLIN.

Ah! mon oncle, vous me donnez la vie.

MARCEL.

Mais c'est vous que je voulois pour gendre.

LA BRIDE.

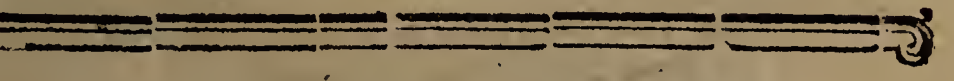
N'y pensons plus.

MARCEL.

Mais not' sœur, comment s'arrangera-t-elle de tout ça ?

LA BRIDE, *appercevant les femmes.*

La voici qui vient avec Jeannette.



SCENE XXIII.

LES PRECEDENTS, JEANNETTE, CLAUDINE.

CLAUDINE.

Air : *Mariez, mariez-moi, &c.*

JE viens tout mettre d'accord,
Je sçais tout. Voici ma niece :
Puisque Colin n'est pas mort,
Qu'il contente sa tendresse :
Mariez, mariez, mariez-la
A l'objet qui l'intéresse.
Mariez, mariez, mariez-la :
Monsieur la Bride m'aura.

LA BRIDE.

Tout de bon, Dame Claudine ?

CLAUDINE.

Oui, je vous ai vu un peu en pointe de vin, cela m'a donné subitement du goût pour vous.

MARCEL.

Profitez du temps, Compere, si le cœur vous en

dit : quant à moi, je consens à tout. Viens, Jeannette, donne la main à ton Amoureux.

JEANNETTE.

De bon cœur ; mon contentement est inexprimable.

COLIN.

Je suis au comble de mes voeux.

MARCEL.

Air : *Entre l'amour & la raison, &c.*

Par cet heureux & double accord
Je vois aussi changer mon sort :
Je me défais de deux femelles
Qui ne faisoient que m'étourdir ;
J'en aurai bien plus de plaisir,
Plus d'argent & moins de querelles.

CLAUDINE.

Vous me reverrez ; je ne vous abandonne pas comme cela.

MARCEL.

Ne vous pressez pas.

EUSTACHE.

Et moi donc ?

MARCEL.

Vous vous divertirez avec nous.

EUSTACHE.

Ma recette ?

MARCEL.

Après la noce.



VAUDEVILE.

SANCHO PANÇA DANS SON ISLE,

OPERA BOUFFON EN UN ACTE,

Par Mr. POINSINET, *le jeune,*

Représenté pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 8 Février 1762.

La Musique est de Mr. PHILIDOR.

Non Plausus, sed Risus.

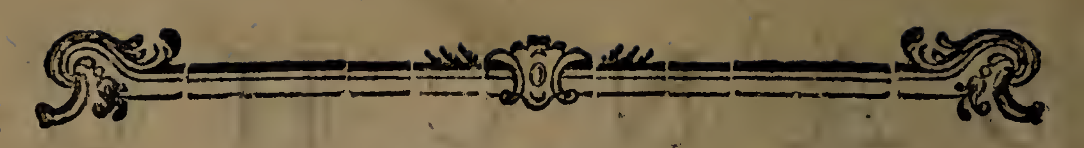
Le prix est de 24 sols avec la Musique.



A PARIS,
Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.



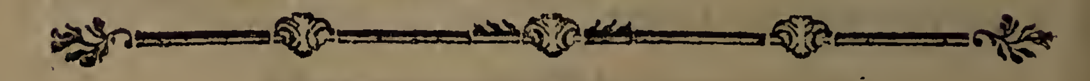
M. DCC. LXXI.
Avec Approbation & Privilege du Roi.



ACTEURS.

SANCHO PANÇA, Gouverneur de l'Isle,	*Mr. Caillot.*
THERESE PANÇA, sa femme,	*Mlle. Deschamps.*
LOPE TOCHO, son gendre futur,	*Mr. Clairval.*
TORILLOS, homme de confiance du Duc,	*M. Champville.*
JULIETTE, jeune fille,	*Mlle. Villette.*
DON CRISPINOS, Amant de Juliette,	*M. Lejeune.*
LE DOCTEUR TIRTEO-FUERO, Médecin,	*M. La Raette.*
UNE BERGERE,	*Mlle. Collet.*
UN PAYSAN,	*M. Rochard.*
UN PROCUREUR.	
UNE GOUVERNANTE.	
UN BARBIER.	
UN TAILLEUR.	
UN TRAITEUR.	
UN MARECHAL.	
UN LAQUAIS.	
PLUSIEURS DOMESTIQUES.	
GARDES *suivant Sancho.*	
PAYSANS ET PAYSANNES.	

La Scene est dans l'Isle de Barataria.



Le Théatre represente un Salon très-orné.



SANCHO PANÇA DANS SON ISLE.

SCENE PREMIERE.

THERESE PANÇA, LOPE TOCHO.

THERESE.

A La fin finale j'arrivons : j'allons donc voir ce biau Gouvarneur. Je gage que mon vieux sournois ne me croit pas si près de ses talons. Ah ! trédame, s'il faut que je rencontre la petite peronnelle, dont ils m'avont averti qu'il s'est amouraché ici, malgré la fidélité conjugale qu'il me doit ; & vous le sçavez comme tout le village, Monsieur Lope, vous le sçavez, si je lui ai bien gardée.

LOPE TOCHO.

Paix donc, Dame Therese. Vous dites ça comme un reproche. Tranquilisais-vous : le bon homme Sancho est trop sage, n'en croyez pas les calomnies. & songez à notre affaire.

THERESE.

Et oui, oui, j'y songe ; vous épouserez not' fille, v'là qu'est fini.... Mais que c'est donc beau, mon

garçon ! qu'eux enfilades ! & pis de l'or, & pis de grands meubles ! Ah ! dame, ſi ça continue, t'aura beau dire, je croirai que c'eſt tout de bon que not' homme eſt devenu tout de ſuite ou Gouvarneur, ou Prince.

LOPE TOCHO.

Non, j'vous dis, je ſuis dans le ſecret; tout ce qui reluit n'eſt pas or. C'eſt une niche qu'on fait au papa Sancho; comme il ne parlait jamais que de Principautés & de Gouvernements, on lui a donné à croire qu'on lui baillait celui-ci, & le tout pour divertir un Duc & une Ducheſſe que l'on informe bien fidélement de tout ce qu'il y fait.

THERESE.

Voirment, ça n'eſt pas trop biau à ces gros Seigneurs de ſe moquer comme ça du pauvre monde.

LOPE TOCHO.

Mais auſſi votre mari, à ce que m'avont dit les gens de la maiſon, eſt ſi drôle & ſi ſimple !

THERESE.

Ah ! que nennin, il n'y a pire eau que celle qui dort; c'eſt un ruſé, un matois qui m'a donné bien du tintoin. Voyez que j'en ons une belle récompenſe !

ARIETTE.

Il fallait le voir au village,
Quand il ſortait du cabaret ;
Il était ivre, il faiſait rage.
Ah ! quel tourment pour moi c'était !
Paſſe encor ſi quelques taloches
Euſſent fini le différend.
On n'a pas ſes mains dans ſes poches,
Pif, paf, on les donne, on les rend.
Quand rien n'arrête la beſogne,
Et qu'un mari fait ſon devoir,
Si pendant le jour on ſe grogne,
On ſe raccommode le ſoir.

LOPE TOCHO.

Il eſt vrai que l'ami Sancho eſt un peu ſur ſa bouche.

THERESE.

Il ne fallait pas moins que je le ſupportiſſe avec tous ſes vices; là où tiant la chevre faut qu'alle y boute ; auſſi j'ons eu bien des obligations au Seigneur Don-Quichote de lui avoir baillé une charge d'Ecuyer errant ; c'eſt toujours rendre un grand ſervice à une pauvre femme, que de la débarraſſer de ſon mari. Stapendant je ne ſommes pas pour ſouffrir qu'il en cajole une autre, & dès que j'ons appris ſes beaux déportements, j'ons bien vîte fait mon paquet pour y venir mettre ordre.

LOPE TOCHO.

Vous avez fort bien fait. Par ainſi vous eſperais donc qu'il conſentira à ce que je ly venons demander, qu'il plantera là toutes ſes Chevaleries, où il n'a jamais gagné que des coups, qu'il viendra vivre avec nous dans notre farme où rien ne manque, & qu'il me baillera ſa petite Sancha en mariage.

THERESE.

S'il vous la baillera ! oh ! ça s'ra vrai comme je m'appelle Thereſe; les foux font les feſtins, & les ſages les mangent. Il n'y a ni Gouvarneur ni gouvernerie qui tienne, vous êtes not' ami, not' compere & not' voiſin ; vous aimez not' fille ; elle vous voit de bon œil, ça ſuffit : c'eſt moi qui ſuis ſa mere, & quand il ſerait quatre fois plus ſon pere qu'il ne l'eſt, ça ne doit regarder que moi : oh ! ne croyez pas que je le ménage après l'affront qu'il n'a pas honte de me faire.

LOPE TOCHO.

Et vous en revenais toujours là : ſi donc, que c'eſt vilain d'être jalouſe.

THERESE.

Moi jalouſe! parguienne oui ; j'en ons ben le temps; oh ! ce n'eſt pas que je l'aime, mais on a un cœur, on eſt ſenſible, on ſe ſouvient de ce qui nous eſt dû, & puis que ſçait-on ? Depuis que le v'là gros Seigneur, peut-être ben ſur le tard n'eſt-il plus ſi ſouvent gris.

LOPE TOCHO.

Encore une fois, penſais à mon mariage, ça nous réunira. Vous viendrais tretous dans not' métairie, une ferme où l'on rit, vaut mieux qu'un Palais où l'on baille, chez nous vous ſerais la maîtreſſe, votre fille fera le ménage, Sancho la cuiſine, moi les affaires, & vive la joie.

ARIETTE.

Dans ces grands châteaux,
On dit qu'on voit ſans ceſſe
Une Ducheſſe,
Une Princeſſe,
Bailler, dormir ſur des carreaux.

Dans ma métairie,
Moi je veux qu'on rie,
Jamais d'embarras....
Le jour, bonne chere;
Le ſoir, laiſſez faire;
Notre ménagere
Ne ſe plaindra pas.

Dans ma métairie, &c.

THERESE.

Ah! taiſez-vous donc; il ſemble déja que j'y ſois. Vous me rendais toute joyeuſe; laiſſez faire à moi: il va venir, j'allons ly parler doucement; mais s'il bronche, ſuffit vous varrez comment je m'comporte.

LOPE TOCHO.

Paix: j'entens du bruit, c'eſt lui qui viant; taiſons-nous.



SCENE II.

LOPE TOCHO, THERESE, SANCHO, *entouré de plusieurs domestiques qui lui font des révérences.*

SANCHO.

OH! laissez là vos révérences, je n'aime point tant les façons; la politesse est une traîtresse; que l'on panse mon grison? & que l'on songe à me faire dîner bien vîte.

TRIO.

LOPE TOCHO.

Est-ce lui? La plaisante allure,
Ah, ah, ah, ah,
On n'y tient pas.
Monsieur, vous êtes si drôle!
C'est que l'on n'y tient pas.
Ah! point de colere,
Pour une misere,
Ne vous fâchez pas.
C'est qu'on a beau faire,
On n'y tient pas.

THERESE.

La bonne figure!
Ah, ah, ah. ah,
Mon cher mari, qu'il est drôle!
Non, laissez-le faire.
Viens-y, tu verras.
N'ai-je pas deux bras?

SANCHO.

C'est ma femme! ah, quelle aventure?
Je ne l'attendais pas.
Comment! qu'est-ce-à-dire?
Qu'avez-vous à rire?
Pourquoi ces éclats?
Mais je crois qu'elle est folle.
Çà, Monsieur le drôle,
Un ton plus bas.
Tiens, tais-toi, Thérese,
Sinon tu sçauras,
Tu sentiras,
Ce que pese
Mon bras.

LOPE TOCHO.

Eh! là, n'faut pas nous en vouloir pour une petite gaillardise. Je venons vous parler d'une affaire bian plus sérieuse.

THERESE.

Ah! que oui, j'en ons d'autres à te compter. Eh! ben, Monſieur le biau galant; pourroit-on ſçavoir des nouvelles de votre amoureuſe?

SANCHO.

Qu'eſt-ce que ça ſignifie?

LOPE TOCHO, *à Thérese.*

Laiſſez-nous un moment expliquer.

THERESE *à Lope Tocho, en menaçant Sancho.*

Parlez, parlez.

LOPE TOCHO.

Vous ne reconnoiſſez pas en moi Lope Tocho, neveu de Jean Tocho, vot' compere.

SANCHO.

Ah! mon ancien ami Tocho!.... Comment ſe porte-t-il?

LOPE TOCHO.

Fort bien. Il eſt mort; mais ça ne fait rien à la choſe. Il m'a laiſſé tout ſon bien, parce que je ſuis tout ſeul, & au par-deſſus une bonne métairie dont je devians le farmier.

SANCHO.

Tant mieux, ſi vous êtes ſi riche, vous dînerez deux fois; mais le mord doré ne rend pas le cheval meilleur. Et....

THERESE.

Oh, j'aime ben ça; n'allez-vous pas faire le rencheri? Mais ça li ſied!

LOPE TOCHO.

Mais je vous en prie, Dame Thereſe; laiſſez-nous.

THERESE.

Mais voyez donc, faut-il tant de raiſons pour li dire que ſa fille eſt grande comme pere & mere, que ça demande à ſe pourvoir à corps & à cris, & qu'il vaut ben mieux la marier que non pas de li laiſſer faire quelque ſottiſe? V'là un bon garçon qui la demande.

SANCHO.

Comment?

LOPE TOCHO.

Oui. V'là le fait. J'ons déja parole de vot' fille & celle de vot' femme. J'aurions bian pu nous passer de la vôtre, mais par politesse.....

SANCHO.

Sçavez-vous que j'ai besoin de tout mon bon sens pour ne pas vous répondre un millier de sottises ? Ah ! que nennin; ce n'est pas dans nos vignes que vous viendrez chercher des perles. Ecoutez-les donc dire, bailler la fille d'un Gouverneur à un paysan.

THERESE.

Trédame, un Paysan ! ne voulez-vous pas marier vot' fille dans un Palais, où elle n'aura pas l'esprit de marcher, pour qu'on se moque d'elle & de vous ? Nennin, Sancha a des cottes de serge, ça ly siait mieux que des souliers de soie; faut que chacun se mesure à son aulne : voirment on appellerait ma fille Madame : & moi ! faudra donc m'appeller ma Reine.

LOPE TOCHO.

Courage, continuez.

SANCHO.

Auras-tu bientôt dit, femme opiniâtre, & têtue; quand la Fortune est à la porte, faut-il lui fermer sur le nez ? Veux-tu toujours rester dans ton même état; sans hausser ni baisser, comme une figure de tapisserie... Me voila Gouverneur ; je veux que ma Fille soit Comtesse, Baronne, & peut-être ben Duchesse, selon ma fantaisie.

ARIETTE.

Je veux que Sancha brille
Et fasse honneur
A ma famille;
Qu'on dise, c'est la fille
De Monseigneur,
Sancho Pança le Gouverneur.
Quel honneur
Pour ma famille !

A ſa ſuite on verra
Des laquais, des pages :
Dans les plus riches équipages,
Ma fille brillera:
Grands yeux ouverts, bouche béante,
Tout le peuple demandera
Quelle eſt cette Infante ;
On lui répondra:
C'eſt la fille, &c.
A la Cour elle paroîtra,
Le Roi lui-même ira la prendre ;
La Reine l'embraſſera,
Chaque courtiſan enviera
Le bonheur de mon gendre,
Et celui du papa.
Chacun dira:
C'eſt la fille, &c.

LOPE TOCHO.

Mais écoutez une raiſon... Qu'avez-vous donc, Dame Thérеſe ?

THERESE, *ſe cachant avec ſon tablier.*

Oh ! ça me déſeſpere. (*Elle frape du pied.*) Oui, toutes ces grandeurs-là f'ront la perdition de vot' fille, on ſcait bien d'où l'on vient, on ne ſçait pas oú l'on va ; je n'ai jamais aimé les ſuffiſances ; je m'appelle Thérеſe, & mon Pere Caſcayo, & v'là tout Voirment quand not' Fille paſſerait par le village avec ſes biaux atours de qualité, ils ne manqueriont pas de dire: eh ! regarde donc cette Mam'ſelle ; il y a quatre jours qu'elle filait des étoupes, & ſe parait d'une ſerviette ſur ſa tête ; la v'là dans le beau monde ; mais il n'y a pas de feu ſans fumée : le Pere eſt Gouverneur ; oui, oui, c'eſt ben piûtot la Fille qui eſt Gouverneuſe ; & tout-ci, tout-çà ; oh ! je leur fermerai ben la bouche, moi ; & tant que j'aurai mes cinq ou ſix ſens de nature, Sancha ne ſera pas Princeſſe ; je n'y baillerai jamais mon conſentement.

SANCHO.

Bavarde que tu es, t'as beau dire, beau crier, c'eſt réſolu dans ma tête ; Sancha ſera Comteſſe quand tu devrois en créver.

THERESE.

Et moi j'aimerais mieux qu'elle fût morte que de la voir tant ſeulement Baronne.

SANCHO.

Ah çà, il n'y a ſi bonne compagnie qu'il ne faille quitter, comme diſoit ce grand Roi.

LOPE TOCHO.

Comment ! vous nous plantais-là ?

THERESE.

Pardi, c'eſt tout ſimple : ne faut-il pas que ce biau Monſeigneur s'en aille viſiter ſa chere Infante.

SANCHO.

Une fois pour tout, que voulez-vous dire ?... (*A part.*) Auroit-elle appris....

THERESE.

Oh ! je ſçavons de tes nouvelles, j'en ſçavons ; mais je t'en ferons ſçavoir des nôtres.

SANCHO.

Ecoute, Thereſe.

THERESE.

Je n'acoute rien ; je m'en vais m'informer un peu, ſi par haſard ta Petronelle n'aurait pas un pere & une mere, & je rendrai compte à ſes parents de ſa belle conduite.

SANCHO.

Ne t'aviſe pas de faire quelque coup de ta tête.

LOPE TOCHO.

Eh ben, allez-vous encore vous chanter pouille ? Il y a de drôles de familles dans le monde. Appaiſez-vous, Dame Thereſe, & vous, Papa, qui faites tant le fier, je vous certifie que vous me baillerez votre fille, & que vous ferais encore trop heureux de venir chez nous quand vous quitterez votre biau Gouvernement.

SANCHO.

Pauvre cervelle, ça me fait pitié.... (*A part.*) Faut me délivrer d'eux. (*Haut.*) Eh ben, oui mon garçon, ſi jamais je quitte mon Gouvernement, v'là qu'eſt fini, je te baille ma fille, & je vous ſuis tretous.

LOPE TOCHO.

Tope, tout eſt dit.

SANCHO.

J'y conſens : quelqu'un vient.

LOPE TOCHO.

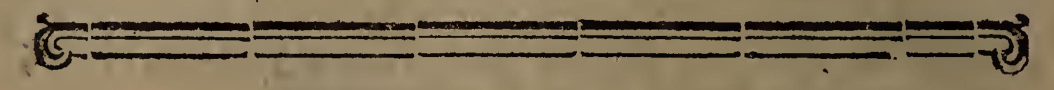
Sarviteur, not' Beau-Pere ; avant que la journée finiſſe, j'attendons un troupeau de Payſans de notre village, & je viandrons avec eux vous charcher ; vous nous en remarcîrez, vous varrez.

SANCHO.

Serviteur.

THERESE.

Adieu ... Si jamais tu faiſais ma Fille Comteſſe... Hom ... Prens garde à toi.



SCENE III.

SANCHO, TORILLOS.

TORILLOS.

JE viens vous annoncer ...

SANCHO.

Le dîner?

TORILLOS.

Non, vraiment.

SANCHO.

Tant pis.

TORILLOS.

On ne peut ſervir que ce ſoir.

SANCHO.

Qu'eſt-ce-à-dire, ce ſoir? Oh, je veux de mon autorité abſolue qu'on me ſerve trois fois par jour.

TORILLOS.

L'uſage ...

SANCHO.

L'uſage eſt un ſot & vous auſſi.

TORILLOS.

Excusez, mais illustre Don Sancho...

SANCHO.

A qui parlez-vous? Je vous avertis tout net & tout franc que je ne prens point le Don; je m'appelle Pança tout court & tout rond; mon Pere s'appellait Pança & Pança s'appellait mon ayeul, je ne veux ni tîtres, ni Seigneuries : c'est comme les beaux habits, il y a tant d'especes de gens qui s'en parent qu'on ne se distingue plus qu'en n'en portant pas.

TORILLOS.

Eh bien! Seigneur Sancho, tout court & tout rond, ce sont les habitants de l'Isle qui viennent en foule voir leur nouveau Gouverneur.

SANCHO, *à part.*

Ces gens prennent mal leur temps, j'attendais ici ma chere Juliette.

TORILLOS.

C'est un hommage qu'ils vous doivent, & ils se rassemblent pour vous le rendre en cérémonie.

SANCHO.

Comment diable! il s'agit donc ici de représenter,

TORILLOS.

Sans doute.

SANCHO.

J'aimerais bien autant qu'on représentât mon dîner,

TORILLOS.

Les voici.



SCENE IV.

SANCHO, *au milieu*, TORILLOS, *à côté de lui*, UNE GOUVERNANTE, UN BARBIER, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE, UN TAILLEUR, UN MARECHAL, UN LAQUAIS, UN PROCUREUR, UN TRAITEUR, *ſuite de Valets & de Payſans.*

CHŒUR, *qui entoure & ſalue Sancho.*

CHantons, chantons la bienvenue
De notre nouveau Gouverneur.
Qu'à l'envi chacun le ſalue;
Honneur, honneur, honneur
A notre nouveau Gouverneur.

SANCHO.

Je ſuis content, ſi cela continue.

LE CHŒUR.

Monſeigneur, écoutez-nous,
Nous avons recours à vous.

SANCHO.

Mes enfants, expliquez-vous.

LE BARBIER *lui crie à l'oreille.*

Vous placerez ma famille.

LE PAYSAN *le tire par la manche.*

Vous marierez notre fille.

LA PAYSANNE.

Mon couſin eſt en priſon.

LE MARÉCHAL.

Je panſerai le griſon.

LA GOUVERNANTE.

Prenez-moi pour Gouvernante.

LA PAYSANNE.

Protégez une innocente.

LE TAILLEUR.

J'aurai l'honneur
D'être Tailleur.

LE LAQUAIS.

Laquais.

LE PAYSAN.

Fermier.

LE PROCUREUR.

Procureur.

LE MARÉCHAL.

Maréchal.

LE BARBIER.

Barbier.

LE CUISINIER.

Traiteur.

TOUS.

De Monſeigneur
Le Gouverneur.

SANCHO.

Je ne ſçais auquel entendre.

TORILLOS.

Répondez-leur,
Monſeigneur.

SANCHO.

Taiſez-vous tous.

LE CHŒUR.

Écoutez-nous,
Nous avons recours à vous.

SANCHO.

Je ne ſçais auquel entendre.
Que me veulent ces niais?

LE CHŒUR, *chacun tire un grand papier.*

Monſeigneur, ce ſont nos placets.

SANCHO.

Je ne ſçais auquel entendre.
Je vais tous les faire pendre.
Taiſez-vous, ou je m'en vais.

Me voilà devenu ſourd, qu'on me chaſſe ces coquins-là, oui dà, faites-vous bon, le loup vous mange; mais fin contre fin ne fait pas doublure, je vois bien qu'il faut ici de la réforme.

TORILLOS, *qui étoit ſorti un moment, rentre.*

Monſeigneur, une jeune habitante de l'Iſle demande....

SANCHO, *à part.*

Ce ſera ma petite Juliette... Oh! j'enrage, tous ces renégats-là ne s'en iront jamais.

TORILLOS.

Voulez-vous qu'elle entre?

SANCHO.

Aſſurément. Eſt-ce que les gens de mon état doivent refuſer rien aux jolies filles? Mais, dis-moi, mon ami, ne pourrais-tu pas me congédier, là, poliment à coups de bâton, ce troupeau de bavards? Et tout ſuite, je t'en prie, mon cher camarade, fais mettre la nappe, ou qu'on n'en mette pas, comme on voudra; ſans façon, deux ou trois plats, un peu de bœuf, du lard, des navets, quelques oignons, du fromage, je ne ſuis pas difficile, je t'aimerai de tout mon cœur.... *(Il l'embraſſe.)*

TORILLOS, *fait ſigne aux autres perſonnages de ſe retirer.*

Allons vîte avertir ſa femme, & donner avis à Monſieur le Duc des premieres actions de notre Gouverneur.

SCENE V.

SANCHO, JULIETTE.

JULIETTE.

Bon jour, Monſieur Sancho.

SANCHO.

Bon jour, ma bonne petite amie....,que vous êtes jolie!

JULIETTE.

A votre ſervice, Monſieur notre Gouverneur.

SANCHO.

Paix: attendez un moment; il eſt bon de voir ſi perſonne ne nous écoute; car chez nous autres gros Seigneurs, on dit que les murs ont des oreilles.

JULIETTE.

JULIETTE.

C'eſt vrai, on dit cela; vous voyez que je ſuis venue comme je vous l'avais promis, pendant que ma mere eſt ſortie, & ſans que mon Amant le ſçache.

SANCHO.

Qu'eſt-ce à dire? A votre âge vous avez déja un Amant?

JULIETTE.

Oh! oui. Et un grand encore, mais ça ne fait rien.

SANCHO.

Si fait, vraiment, ça me fait beaucoup.

JULIETTE.

Oh! je ne l'aime pas du tout, parce que c'eſt un méchant qui ne ſçait que crier & ſe battre.

SANCHO.

Et moi, ma petite?

JULIETTE.

Oh! je vous aime bien vous, parce que vous m'avez promis de me faire Reine.

SANCHO.

Vraiment, je vous le promets encore, foi d'Ecuyer errant.

JULIETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ça?

SANCHO.

Vous ne ſçavez pas ce que c'eſt qu'un Ecuyer errant? Diable, c'eſt une choſe qui eſt toujours à la veille d'être Gouverneur, ou roué de coups, tantôt mourant de faim, tantôt mangeant comme quatre... Enfin... ſuffit que vous n'aimez pas votre autre Amant; mais qu'un bon gros garçon tout uni, tout rond comme moi, là, qui vous ait du courage & de la ſanté, vous plairait mieux pour votre mari.

JULIETTE, *à demi voix.*

Oh!.. je ne ſçais pas.

SANCHO.

Plaît-il?

JULIETTE.

Oui, non. Dame, vous me rendez toute honteuſe, & puis votre mine me fait rire.

SANCHO, *à part.*

Comme c'eſt innocent! que ça me conviendrait! Ah! coquine de Thérèſe! Si tu pouvois être atteinte de quelque mort ſubite.

JULIETTE.

Mais je ſçais bien que je voudrais que vous me fiſſiez bien vîte, ou Reine, ou grande Dame, pour faire enrager mon oncle, ma tante, mon frere & ma couſine.

SANCHO.

Que vous avont-ils fait, Juliette?

JULIETTE.

Voyez donc, ils ſortent du matin au ſoir pour s'aller divertir, & me laiſſent toute ſeule; toute ſeule, en me diſant : petite Fille, reſtez ici, gardez la maiſon, comme s'ils avaient peur qu'elle ne s'enfuie.

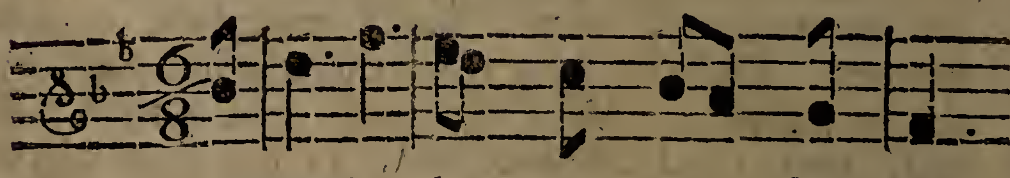
SANCHO.

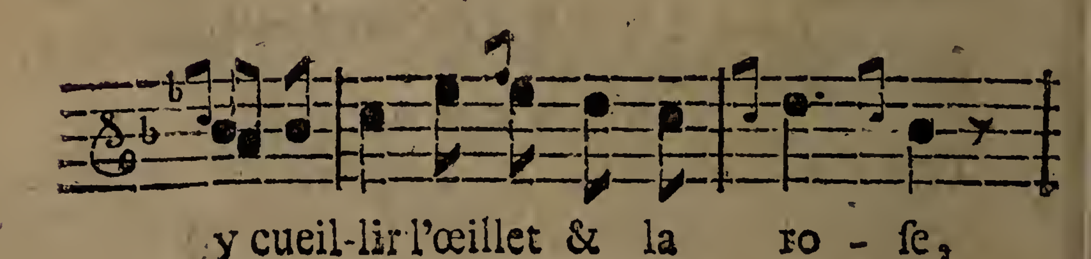
Quoi! vous n'avez aucun petit divertiſſement?

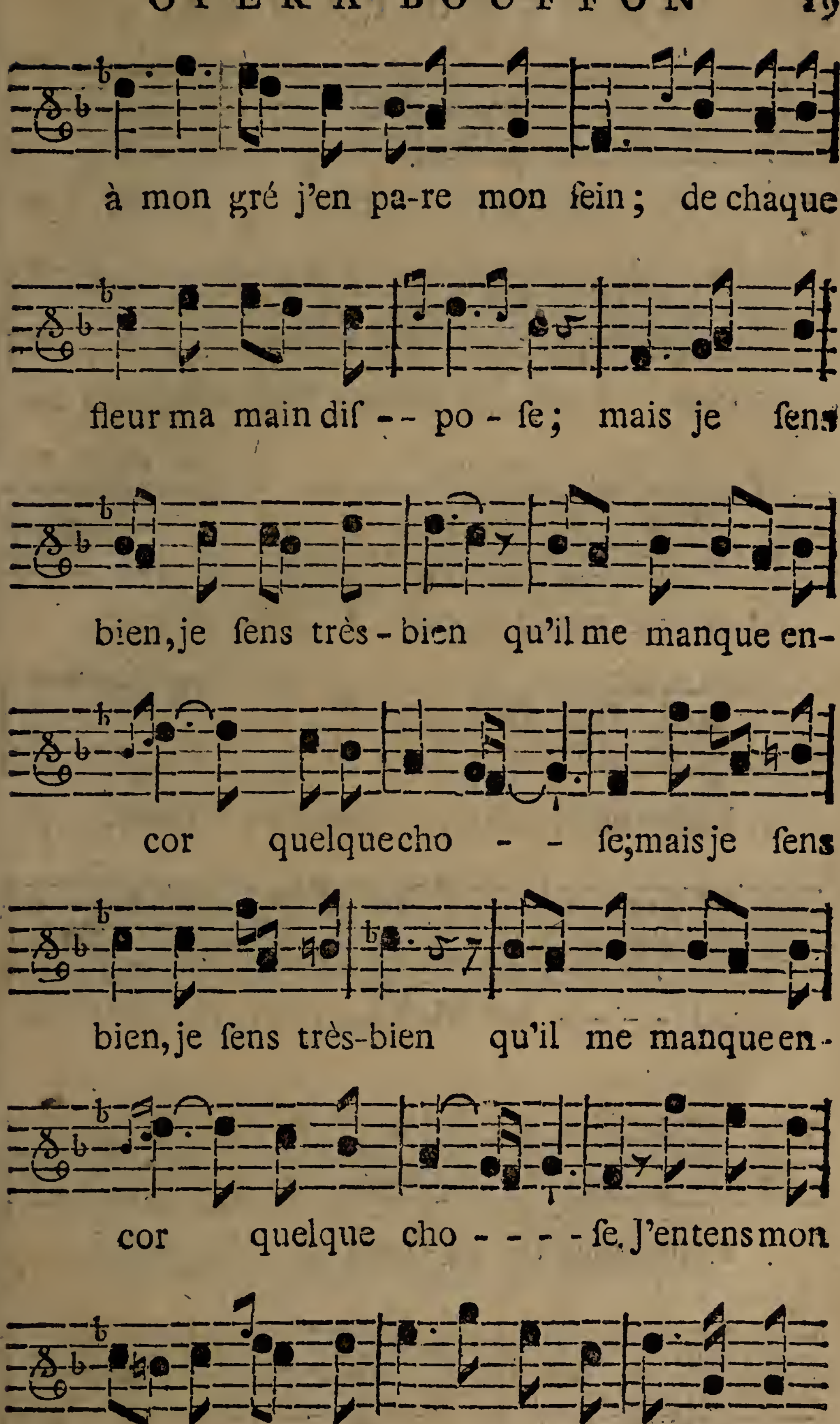
JULIETTE.

Pas du tout... Si fait, pourtant.... quelquefois.... Tenez, par exemple.

ARIETTE.

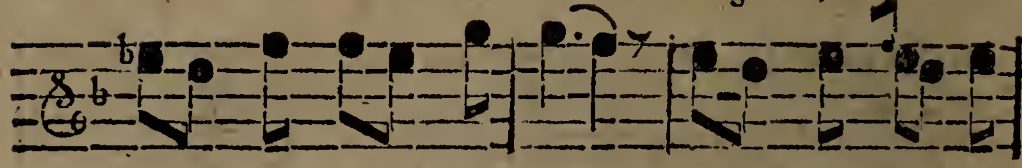


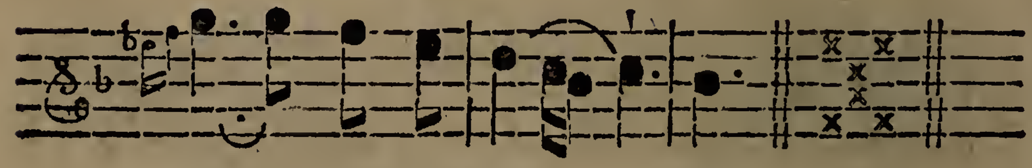



à mon gré j'en pa-re mon ſein; de chaque
fleur ma main diſ -- po - ſe; mais je ſens
bien, je ſens très - bien qu'il me manque en-
cor quelque cho - - ſe; mais je ſens
bien, je ſens très-bien qu'il me manque en-
cor quelque cho - - - - ſe. J'entens mon
per-ro-quet mignon qui me dit: bai-ſe-moi,


bai-ſe, baiſe, bai-ſe, je
t'ai - - - me: ma bouche lui ré-pond de
même, nous répétons à l'u-niſ-ſon;
baiſe-moi, baiſe, bai-ſe, baiſe, je
t'ai - - - - me. Ma bouche lui ré-pond de
même, nous ré-pé-tons à l'u-niſſon;
baiſe-moi, bai-ſe, bai-ſe, je


t'ai - - - me, je me plais à cet entre-
tien, ſans en trop dé-mêler la cau-ſe;
ſon plai-ſir augmente le mien, ſur mon
ſein ſou-vent il re - po-ſe; mais je ſens
bien, je ſens très-bien, je ſens très-bien
qu'il me manque encor quelque cho-
ſe; mais je ſens bien, je ſens très-





SANCHO.

Vraiment, oui, & ce quelque chose-là ne vous nuirait pas. Ah! ça, tenez... (*A part.*) Si pourtant Therese... Mais, bon, elle n'en sçaura rien... Moi, ça toujours été mon faible que la jeunesse. (*Haut.*) Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui serve, un bon *tien* vaut mieux que deux *tu l'auras*; je suis le maître, à ce qu'on m'a dit; restez avec moi.

ARIETTE.

Vous serez ma Dulcinée,
Je vous caresserai,
Chérirai
Toute la journée.
Vous plairez-vous à cela?

JULIETTE, *faisant la révérence.*

Oui-dà;
Ce sera,
Monsieur, tout comme il vous plaira.

SANCHO.

Puis ma femme mourra;
Elle est vieille, méchante,
Le Diable l'emportera;
Elle mourra:
Alors, ma chere Infante,
Sancho vous épousera.

JULIETTE.

Oui-dà, &c.

SANCHO.

Don Quichotte mon maître

Eſt allé ſe faire Empereur;
Un de ces matins peut-être,
Grace à ſa valeur,
Sancho ſera Prince
D'une province
Qu'à vos pétons il mettra.

JULIETTE.
Oui-dà, &c.

SANCHO.
Puis, ſans trop de peine,
Mon maître un jour pourra de moi
Faire un petit Roi;
Je vous ferai petite Reine.
Conſentez-vous à cela?

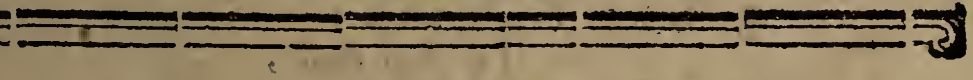
ENSEMBLE.

JULIETTE.
Oui-dà;
Ce ſera,
Monſieur, tout comme
il vous plaira.

SANCHO.
Cela
Ne ſera
Qu'autant que Sancho
vous plaira.

SANCHO.

Quelle docilité, vouloir bien être Reine! Ce n'eſt pas comme toi, chienne de Mauricaude; mais, patience; tous les biens ne viennent pas à la fois; me v'là Gouverneur cette année, il faut eſpérer que la prochaine je ſerai veuf.



SCENE VI.

SANCHO, JULIETTE, THERESE.

THERESE.

OH, ce ne ſera pas vrai, tu auras plutôt cent pieds de terre ſur la tête, que non pas moi deux pouces.

SANCHO, *à part.*

La coquine, qui l'aurait cru ſi proche?

THERESE.

V'là donc qu'à la parfin je te prens ſur le fait, vieux libertin, vieux yvrogne, vieux ingrat, v'là donc la belle récompenſe de toute mon amitié! Oh! n't'imagine pas que je le ſouffre; j'aimerais mieux que tu fuſſe crévé dix fois, que non pas de te voir tant ſeulement en regarder une autre.

JULIETTE, *à part.*

Oh! la méchante femme.

SANCHO.

Tiens, crois-moi, tais-toi, Thérefe.

THERESE.

Vraiment, oui, que je me taiſe! C'eſt bien dit, ſi je le veux.

ARIETTE.

Ne viens pas me chercher noiſe,
Ne faudra-t-il pas vraiment
A ta petite ſournoiſe
Faire ici mon compliment?
Regardez, qu'elle eſt jolie!
Comme elle a l'air gracieux!
Il me prend en fantaiſie
De vous étrangler tous deux.
Oh! je ne ſis pas peureuſe,
Et ſi t'es le Gouvarneur,
Par bonheur,
Je ſis itou Gouvarneuſe:
J'ai bon droit,
Je te ferai marcher droit.

SANCHO.

Le plus ſûr eſt de m'enfuir d'ici.

JULIETTE *à Thérefe.*

Madame, ne me frapez pas.

THERESE *arrête Sancho.*

Ne t'imagine pas m'échaper, & vous, peronnelle, vous ne rougiſſez pas à votre âge de venir comme ça débaucher les maris des autres?

JULIETTE.

C'eſt vous qui ne ſçavez ce que vous dites. Eſt-

ce que je cherche votre mari? je n'en veux, ni ne m'en foucie; c'eſt lui qui prétend me faire Reine malgré moi. Eſt-ce que je le connais? Si vous avez ſi peur de le perdre, pourquoi le perdez-vous de vue?

THERESE.

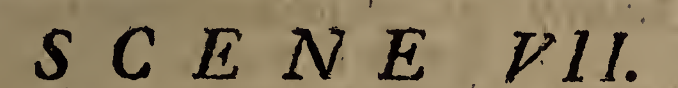
Comment ça raiſonne: oh! tu n'y es pas, j'ons déja averti toute ta famille, & ton grand eſcogriſe d'Amant va te venir chercher ici tout-à-l'heure.

JULIETTE.

Me v'là perdue!

SANCHO.

je ne ſçais qui me tient.



SCENE VII.

DON CRISPINOS, SANCHO, JULIETTE, THERESE.

DON CRISPINOS.

OU ſont-ils? où ſont-ils?... Ah! vous voici, Mam'ſelle; la peſte, il faut courir pour vous attraper... mais qu'avez-vous?

JULIETTE, *ſe leve vîte.*

Rien, rien.

DON CRISPINOS.

Je ſuis ravi de vous trouver, & vous auſſi, mon brave Gentilhomme.

SANCHO.

Monſieur, en vérité, vous êtes bien bon.

DON CRISPINOS.

Vous nous rendrez compte de votre petite conduite: nous ſçaurons pourquoi vous faites des eſcapades de la maiſon paternelle, & ce qui vous attire ici.

THERESE.

Je vous ai bien dit qu'elle y venait faire l'amour avec mon mari.

DON CRISPINOS.

Faire l'amour !

SANCHO.

Te tairas-tu ?

JULIETTE.

Ça n'est pas vrai.

THERESE.

Comment ! je ne l'ai pas vu qui te prenait la main, & toi qui lui disais : oui-dà, oui-dà.

SANCHO.

Ah ! si je tenais ta chienne de langue.

DON CRISPINOS.

Parler d'amour à ma Prétendue ! faire cet outrage à un noble Espagnol ! Allez, petite coquette, allez vîte à la maison ; & vous, bonne femme, fiez-vous à moi. (*Juliette sort.*) Je me charge de vous venger.

THERESE.

Grand-merci, Monsieur.

DON CRISPINOS.

Allez avec elle.

THERESE.

Oh ! que nenin, je ne l'abandonne pas : la peste ; il est trop sujet à broncher, quand on le quitte.



SCENE VIII.

SANCHO, DON CRISPINOS, LOPE TOCHO, THERESE.

LOPE TOCHO.

C'Est vous que je cherche, venez, venez vîte, Dame Thérese.

THERESE.

Et non, mon garçon, j'ons nos raisons pour rester ici.

LOPE TOCHO.

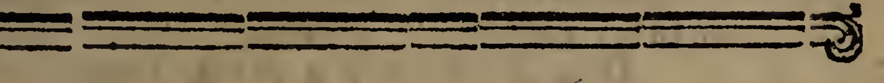
Et j'en ons pour vous emmener ailleurs ; v'là de la compagnie qui nous arrive.

THERESE.

Mais ...

LOPE TOCHO, *l'emmene.*

Et venez toujours, je retournerons tout de ſuite.



SCENE IX.

DON CRISPINOS, SANCHO.

DON CRISPINOS, *à part.*

BOn! nous voilà ſeuls.

SANCHO, *à part.*

Ils ſont tous partis: je ne me crois pas trop en ſûreté avec cet homme-ci; délogeons. Monſieur, je ſuis bien votre ſerviteur.

DON CRISPINOS, *enfonce ſon chapeau.*

Je ne ſuis pas le vôtre.

SANCHO.

Comme il vous plaira. Les volontés ſont libres.

DON CRISPINOS.

Un moment, s'il vous plaît: êtes-vous Chevalier?

SANCHO.

Ah! parbleu, mes épaules ſe ſouviennent encore de l'accolade.

DON CRISPINOS.

J'en ſuis ravi: me connaiſſez vous?

SANCHO.

Moi, non, j'arrive.

DON CRISPINOS.

Je m'appelle Don Criſpinos-Alonzos-Tapaginos-Dellos-Fuentes-Peyros.

SANCHO.

Eh! bien, Monſieur Tapaginot-Cripinot-Peyrot, je ne vous connais, ni ne m'en doute: je viens de mes vignes, je ne ſçais rien de rien; qui vous doit vous paye; bon jour, bon an.

DON CRISPINOS.

Et vous croyez bonnement vous difpenfer ainfi de me faire raifon de l'outrage ?

SANCHO.

Moi! Monfieur, qu'entens-je?... Ma foi... je n'ai rien fait, demandez plutôt.

DON CRISPINOS.

Me vouloir fupplanter! me couper l'herbe fous le pied! Allons, allons, je vous laiffe le choix des armes.

SANCHO, *à part.*

Ah! jufte Ciel! je l'avais bien prévu, pauvre Sancho! coquine de Thérefe! c'eft quelqu'enchanteur, mon Maître avait raifon. Ah! s'il était ici, qu'il aurait de plaifir à le pourfendre depuis le chignon du cou!

DON CRISPINOS.

Que dites-vous là?

SANCHO.

Rien, rien, je réfléchis.

DON CRISPINOS.

Au choix des armes?

SANCHO.

Non: le diable m'emporte.

DON CRISPINOS.

Dépêchons, j'ai d'autres affaires.

SANCHO.

Eh! bien, allez les faire; ne vous gênez pas.

DON CRISPINOS.

Un Gouverneur ne peut pas refufer de fe battre.

SANCHO.

Il ne le peut pas! Ah! le fot métier! Eh! bien, foit: puifqu'il faut choifir.... Battons-nous.

DON CRISPINOS.

Comment?

SANCHO.

Battons-nous... là, tout fimplement, au plutôt fait, comme amis, à coups de poings.

DON CRISPINOS.

Fi donc: quelle indignité! Allons, l'épée à la main.

SANCHO, *à part.*

(Pendant ce couplet, Crispinos essaye son épée, & la reguise sur une pierre.)

Je suis mort... On m'abandonne. Ah! si je croyais qu'en faisant bien du bruit, il vint quelqu'un nous séparer; mais peut-être fait-il le fanfaron, & au fond il a peur comme moi. Essayons un peu, quitte à m'enfuir, & s'il fait la canne, je le frotterai comme un Diable.

(Il tire son épée en mettant le pied sur la garde.)

Voyons, voyons donc.

DON CRISPINOS.

Tenons ferme.

DUO.

DON CRISPINOS.

Ah! une, deux.

SANCHO.

Trois, quatre.

DON CRISPINOS.

Comment diable! il sçait se battre.
Je ne l'ai pas cru si fort.

SANCHO.

S'il avance, je suis mort.

DON CRISPINOS.

Une, deux.

SANCHO.

Trois, quatre.

ENSEMBLE, *en baissant les pointes de leurs épées.*

Tiens, crois-moi, va-t'en chez toi.
Tiens, retire-toi, crois-moi,

DON CRISPINOS.

Faisons bonne contenance.

SANCHO.

Ah! ç'en est fait, il avance.
Il ne vient point de secours.

DON CRISPINOS.

Il avance toujours,
Il est pâle, ce me semble.

SANCHO.

Je crois que le coquin tremble.

(Les épées se touchant.)

Cric, crac; je meurs de peur.

DON CRISPINOS.
Je perds courage.
SANCHO.
Ne touchez point au visage.
ENSEMBLE.
La main me manque de frayeur.
(*Les épées leur tombent des mains.*)
SANCHO *le prend au colet.*
C'est où je t'attendais, traître.
DON CRISPINOS, *même jeu.*
Maraud, tu vas me connaître.
SANCHO, *reculant.*
Si je n'étais Gouverneur....
DON CRISPINOS, *même jeu.*
Si j'en croyais ma fureur...
SANCHO.
Je ne m'épouvante guere.
DON CRISPINOS, *ramassant son épée.*
Suffit... j'éteins ma colere.
(*A part.*) J'ai décidé cette affaire
Avec assez de valeur.
SANCHO, *à part.*
J'ai mis fin à cette affaire.
Avec assez de bonheur.
DON CRISPINOS, *lui prend la main.*
Serviteur.
Nous sommes bons l'un pour l'autre,
On sçaura votre valeur.
SANCHO.
Vous me faites trop d'honneur;
D'un grand cœur je suis le vôtre.
ENSEMBLE.
Serviteur, serviteur.

SCENE X.

SANCHO *seul.*

LE voilà donc parti; mais à quoi diable sert-il d'être Gouverneur, si l'on ne s'en trouve pas moins exposé à être assommé! Le coquin s'en mou-

rait d'envie, tout ici me trahit: on ne parle point de dîner, ma force diminue, & mon appétit s'augmente: si je mets le nez dehors, l'un me pousse, l'autre m'arrête, c'est à qui m'étourdira. Ah! malheureux Sancho!

ARIETTE.

Je suis comme une pauvre boule
Dont les enfants font leur jouet;
Petit & grand, comme il lui plaît,
La pousse, la chasse, la roule:
L'un la pousse, l'autre la roule
Sur un terrein facile & doux.
Soit qu'elle coule & se promene,
Soit, à travers mille cailloux,
Qu'elle se heurte & les entraîne,
Ce sont toujours tourments nouveaux.
L'un la pousse, l'autre la roule;
Jamais, jamais la pauvre boule.
Ne reste un moment en repos.

SCENE XI.

SANCHO, TORILLOS, LE DOCTEUR, *ensuite*, DOMESTIQUES.

TORILLOS.

J'Accours vous défendre: on vient, dit-on, de vous manquer de respect.

SANCHO.

Oui, mon ami; c'est un coquin, un maraud qui a voulu m'assommer.

TORILLOS.

Ah Ciel! insulter un Gouverneur dans son Gouvernement: qu'on cherche cet insolent, qu'on l'emprisonne. (*Il sort de droite & de gauche des Domestiques.*) Monseigneur n'est-il pas blessé? vîte un Médecin.

SANCHO.

Oh! ce n'eſt pas la peine, je n'ai reçu que quelques coups de poings, & j'y ſuis fait.

TORILLOS.

(*Le Docteur entre.*) N'importe : venez, Seigneur Docteur; voici Monſeigneur le Gouverneur qui vient d'être battu.

LE DOCTEUR.

Battu!... cela mérite attention.

TORILLOS.

(*On apporte un fauteuil.*)

Aſſeyez-vous; repoſez-vous.

SANCHO.

Que de cérémonies!

LE DOCTEUR.

Battu!... Examinons la choſe: ſont-ce des coups d'épée, des coups de ſabre, coups de bayonnette, coups de canne, coups de ſangle, coups de bâton, coups de pied, coups de canon...

SANCHO.

Et non, non; ce ſont de petits coups de poings qui ne valent pas la peine qu'on en parle ſi long-temps. Laiſſez-moi tous en paix, & qu'on me donne à dîner.

LE DOCTEUR.

Un verre d'eau à Monſeigneur.

SANCHO.

De l'eau! juſte Ciel! du vin ſi l'on veut que je boive.

LE DOCTEUR.

Gardez-vous-en bien.

ARIETTE.

Il vous faut des liqueurs calmantes,
Le ſang dans vos veines brûlantes,
S'élance & ſe roule à grands flots.
Il ſe précipite, il s'arrête.
Prenez un moment de repos:
Ah! que votre état m'inquiette!
De vos humeurs je crains le choc.

Voyons

Voyons ce pouls... Il m'épouvante,
Tic, tic, tac, tic, tic, tac, toc, toc.
C'eſt une fievre intermittente.
Votre pouls eſt dur, inégal.
Vous êtes mal, fort mal, fort mal.

SANCHO.

Moi, je me trouve bien, fort bien : qu'on me donne à manger.

LE DOCTEUR.

Je ſerais votre aſſaſſin, ſi je ſouffrais que l'on vous ſervît même une ſoupe d'ici à trois ou quatre heures.

SANCHO.

Ah! le traître!

TORILLOS.

Il s'agit d'ailleurs d'une affaire bien plus ſérieuſe; vos Gardes, en faiſant la viſite de l'Iſle, ont arrêté une jeune Bergere & un Fermier qui ſe diſputaient. On vous les amene; il faut être à jeun pour juger ſainement.

SANCHO.

Moi! je n'ai d'eſprit que quand je digere. Ah! le maudit métier! Qu'on m'approche ce ſiege, qu'ils viennent; mais je déclare, & très-clairement, que c'eſt pour la derniere fois, & que je ferai donner les étrivieres au premier étourdi qui oſera m'importuner à l'heure des repas.

LE DOCTEUR.

Nous eſpérons tous voir ici briller votre haute intelligence, & ſur-tout que vous vous deferez petit à petit de l'habitude de débiter à tout propos une légion de proverbes...

SANCHO.

Qu'eſt-ce à dire? Mes proverbes ſont à moi & je fais de mon bien ce que je veux; qui ne ſçait pas ſon métier doit fermer ſa boutique; un bon payeur ne craint point de donner de gages; bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée; on connait l'arbre au fruit; tant vaut l'homme, tant vaut ſa terre;

chaque oiſeau trouve ſon nid beau; & qui ne fait pas ce qu'il doit, ne trouve pas ce qu'il croit; le fruit verd...

LE DOCTEUR.

A votre aiſe; ne vous gênez pas, Monſeigneur.



SCENE XII.

Les Acteurs précédents, UNE BERGERE, UN FERMIER, GARDES.

LA BERGERE.

JE viens devant vous.

SANCHO.

Je le vois bien.

LA BERGERE.

On m'a pris...

SANCHO.

Quoi?

LA BERGERE.

Monſeigneur, malgré moi, ce méchant m'a pris mon Bouquet.

SANCHO.

Oui-dà!

LE FERMIER.

Monſeigneur, il faut que vous ſçachiez...

SANCHO.

Taiſez-vous, chacun à ſon tour. (*A la Bergere.*) Expliquez-moi comment s'eſt fait la choſe.

LA BERGERE.

*ROMANCE. Cette Romance peut ſe chanter ſur le même air que celle d'*On ne s'aviſe jamais de tout.

Je ne ſuis qu'une bergere,
Je ne vois que mes moutons;
Je ne veux aimer ni plaire,

Je ne ſçais que des chanſons.
Pour treſſer ma chevelure,
Mon miroir eſt un ruiſſeau;
Un bouquet fait ma parure;
Et mon bien, c'eſt mon troupeau.

Ce matin ſa voix m'appelle;
Il s'approche à pas de loups.
Laiſſe-moi, ma toute belle,
Me dit-il d'un ton ſi doux!
Ton amant ſoumis & tendre
Se croira trop ſatisfait,
Si tu veux lui laiſſer prendre
Un baiſer & ton bouquet.

Fi donc; laiſſez-moi, de grace,
Laiſſez; cela ſe prend-il?
Pour ſa réponſe il m'embraſſe:
Voyez qu'un homme eſt ſubtile!
Je veux fuir, il perſévere,
Malgré mes efforts, mes cris,
Malgré mon chien, ma colere,
Bouquet, baiſer, tout fut pris.

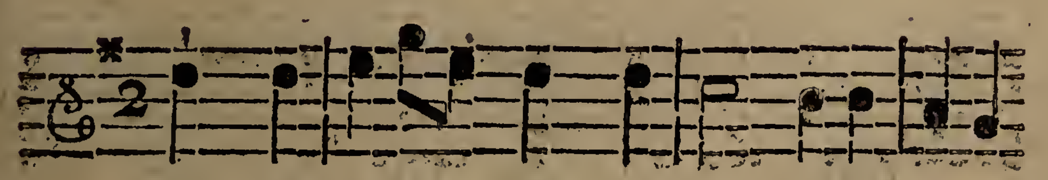
SANCHO.

Ah! ah! Monſieur le galant, voilà donc comme vous en uſez avec nos jeunes filles! mais à bon chat, bon rat; je vous ferai voir que le bien eſt pour tout le monde, & le mal pour qui le cherche: qu'avez-vous à répondre?

LE FERMIER.

Moi, rien: ſi ce n'eſt d'abord qu'elle a menti; v'là le fait de la choſe.

ROMANCE.



te fil - let-te. V'là, dis-je, un morceau tentant.

Je l'ap - prochai ſur l'herbet - te; vous en

au - riez fait autant. En tournant mon

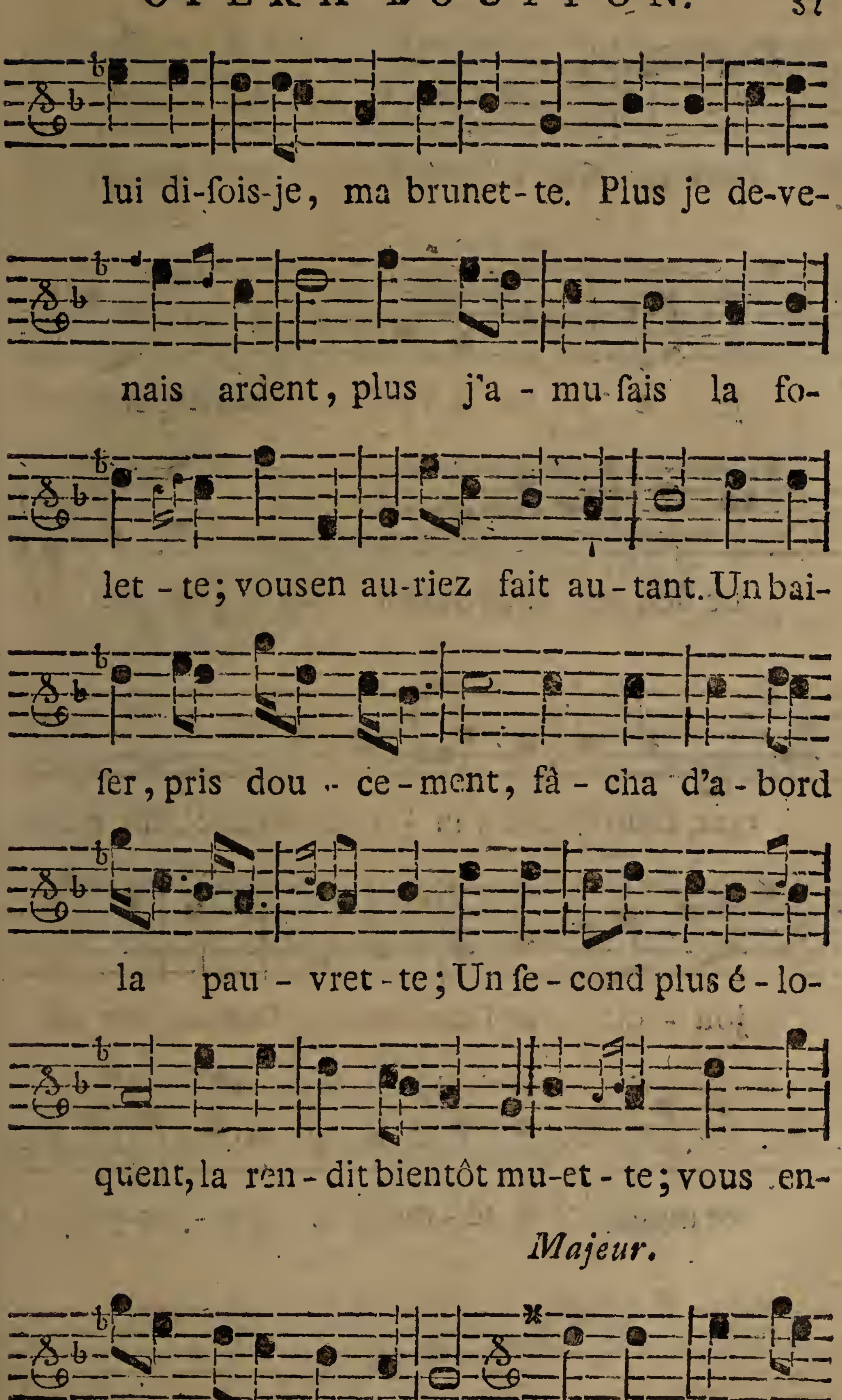
compliment, je ſai - ſis ſa main blanchette,

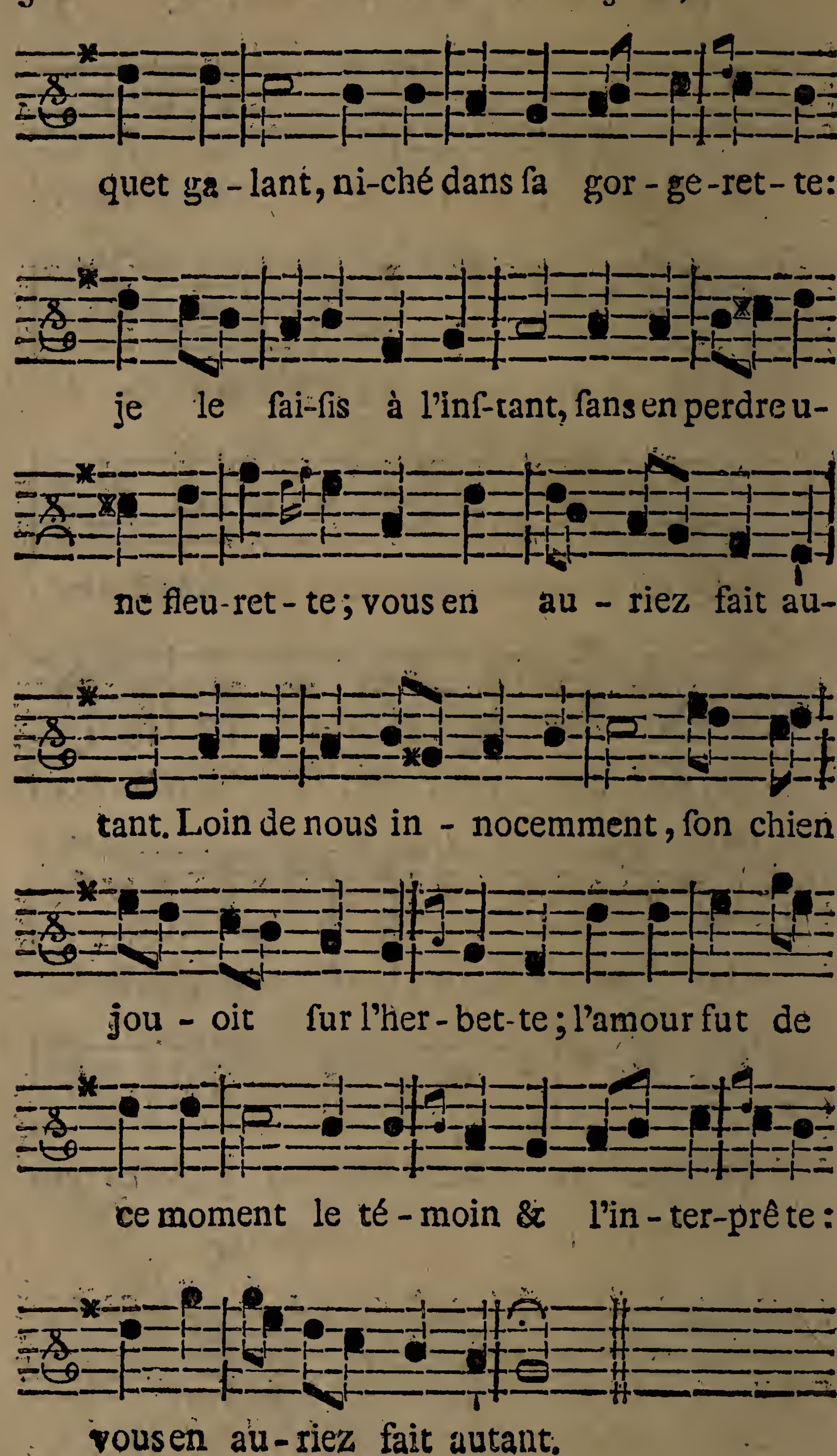
que je bai-ſis à l'inſtant : puis j'ou - vris ſa

co - le - rette ; vous en au - riez fait au-

Mineur.




lui di-ſois-je, ma brunet-te. Plus je de-ve-
nais ardent, plus j'a - mu-ſais la fo-
let - te; vousen au-riez fait au - tant. Un bai-
ſer, pris dou - ce - ment, fâ - cha d'a - bord
la pau - vret - te; Un ſe - cond plus é - lo-
quent, la ren - dit bientôt mu-et - te; vous en-
Majeur.
au - riez fait au-tant. Je vis ce bou-


quet ga - lant, ni-ché dans ſa gor - ge -ret - te:
je le ſai-ſis à l'inſ-tant, ſans en perdre u-
ne fleu-ret - te ; vous en au - riez fait au-
tant. Loin de nous in - nocemment, ſon chien
jou - oit ſur l'her - bet-te ; l'amour fut de
ce moment le té - moin & l'in - ter-prê te :
vous en au - riez fait autant.

SANCHO.

Il a ma foi raiſon; mais faut d'la juſtice: écoutez, que vois-je là ſortir de votre poche?

LE FERMIER.

C'eſt un beau mouchoir de fine ſoie que je vais porter à notre ſœur.

SANCHO.

Eh! bien, Monſieur le fripon, je vous ordonne de donner ce beau mouchoir de fine ſoie à cette jeune fille pour la conſoler du bouquet que vous lui avez pris.

LE FERMIER.

Oh! Monſeigneur, j'aime mieux tout rendre.

SANCHO.

Je le crois: mais voyez un peu cet impertinent, qui veut raiſonner avec la Juſtice! Obeiſſez.

LA BERGERE *met le Mouchoir ſur ſon col.*

Grand-merci, Monſeigneur.

SANCHO.

Attendez; & toi, mon garçon, ne laiſſe pas ſortir cette fille, & de gré ou de force reprens-lui le Mouchoir que tu viens de lui bailler.

LE FERMIER.

Oh! laiſſez faire.

DUO.

LE FERMIER.

Vous me le rendrez, j'eſpere.

LA BERGERE.

Tu ne l'auras pas.

LE FERMIER.

Tu me le rendras.

LA BERGERE.

Tiens, ne me mets pas en colere.

LE FERMIER.

Je veux ravoir
Mon beau mouchoir.

LA BERGERE.

Mais, mais je penſe qu'il radote:
Il faudroit que je fus bien ſotte.

LE FERMIER.

Je te dis que je le veux.

LA BERGERE.

Je t'arracherai les yeux ;
Magot, voilà pour ta peine.

LE FERMIER.

Je suis déja hors d'haleine,
Je dis que je le veux.

LA BERGERE.

Je t'arracherai les yeux.

SANCHO.

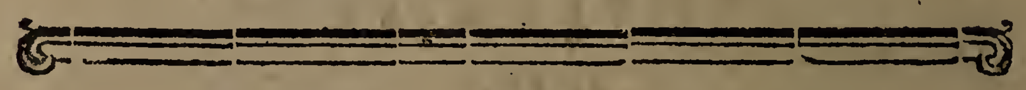
Arrêttez, arrêttez : qu'on me remette ce Mouchoir.

LA BERGERE.

Monseigneur...

SANCHO, *le rendant au Fermier.*

Tenez, mon ami, gardez-le bien ; & vous, ma belle petite poulette, si vous aviez defendu ce matin votre Bouquet comme vous venez de défendre ce Mouchoir, à coup sûr il ne vous l'aurait pas pris ; que je n'entende plus de vos nouvelles. Bon jour, qu'on les renvoie, & qu'on les marie pour les punir d'avoir retardé mon dîner.



SCENE XIII.

(*Torilios qui étoit sorti pendant le* DUO, *rentre avec une Lettre.*)

SANCHO, TORILLOS, LE DOCTEUR, DOMESTIQUES.

SANCHO.

ALlons vîte nous mettre à table.

TORILLOS.

Ecoutez-nous.

SANCHO.

Je n'écoute rien.

TORILLOS.

C'eſt une Lettre.

SANCHO.

Je ne ſçais pas lire.

TORILLOS.

Mais c'eſt de la part du Seigneur...

SANCHO.

Peu m'importe.

TORILLOS.

Du Seigneur Don Quichotte.

SANCHO.

Attendez; il faut avoir du reſpect pour ſes maîtres.

TORILLOS.

Vous reconnaiſſez ſon écriture.

SANCHO, *tourne & retourne la Lettre.*

Oui, ſans doute... (*A part.*) Comment ferais-je?... (*Haut.*) Allons, allons, liſez-la-moi bien vîte.

TORILLOS.

Moi, Monſeigneur?

SANCHO.

Oui, ſans doute, n'êtes-vous pas mon Secrétaire, mon Intendant?

TORILLOS.

D'accord; mais ſi vous la liſiez vous-même.

SANCHO.

Mais ſi je ne veux pas la lire.

TORILLOS.

C'eſt que l'écriture eſt un peu ingrate.

SANCHO.

Ah! le traître, le veillaque, le bourreau, le maudit Secrétaire! Comment, coquin, tu ne ſçais pas lire?

TORILLOS.

Mais, vous-même, Monſeigneur?

SANCHO.

Tiens, va-t-en, je t'en prie, va-t-en, crainte de malheur; & vous, Docteur, puiſque Docteur y a, voyons ſi vous ſçavez lire.

LE DOCTEUR.

Grec, Hébreu, Syriaque, Anglais, Italien, Français, Efpagnol, vous n'avez qu'à dire.

SANCHO.

Finiffons.

DUO.

LE DOCTEUR *lit, & Sancho l'interrompt*

Ami Sancho.

SANCHO.

C'était un fi bon maître!
Il m'avoit promis trois ânons,
Il me les donnera peut-être.

LE DOCTEUR *ôte fes lunettes.*

M'écoutez-vous?

SANCHO.

Lifons, lifons.

LE DOCTEUR *remet fes lunettes.*

Ami Sancho.

SANCHO.

Vous verrez qu'il m'envoie
Quelque joli petit préfent;
Ah! le cœur m'en faute de joie.

LE DOCTEUR.

M'écouterez-vous un inftant.

SANCHO.

Finiffons... c'eft une Province
Que fon bras vient de conquérir,
Et dont il va me faire Prince.

ENSEMBLE.

LE DOCTEUR. Êtes-vous las de difcourir?
SANCHO. Je n'eus jamais tant de plaifir.

LE DOCTEUR *lit.*

„ Ami Sancho, je te donne avis que les Enchanteurs mes ennemis & les tiens, ainfi que les voifins de ton Ifle, fe font réunis pour t'attaquer, & qu'ils veulent dès cette nuit fe rendre maîtres de ton Gouvernement & de ta perfonne.

SANCHO.

Tout le corps me tremble.

LE DOCTEUR.

„ Je crains de ne pouvoir pas aſſez tôt arriver à „ ton ſecours.

SANCHO.

Tenez, Meſſieurs, croyez-moi, ſauf meilleur avis, décampons tous.

TORILLOS.

Nous n'eſpérons qu'en votre valeur.

SANCHO.

Mais vous avez grand tort: je ne ſuis qu'un poltron quand j'ai l'eſtomac vuide: paſſe encore ſi j'avois dîné.

TORILLOS.

Qu'on ſerve Monſeigneur.

SANCHO.

Qu'entens-je? Ah! mon cher ami: oui, je vous l'aſſure, vous ſerez, après mon griſon, ce que j'aimerai le plus au monde... Je vais donc manger, je vais manger. Que je vous baiſe l'un & l'autre: je te pardonne tout pour la ſeule parole que tu viens de dire; je te diſpenſe de ſçavoir lire; je te permets même de me voler . . . quand je ſerai devenu riche. Allons vîte manger.

(Tout le monde ſort, on entend une ſymphonie agréable.)



SCENE XIV.

Le Théatre change, & représente un Salon magnifique; les pilastres sont ornés de girandoles chargées de leurs bougies. De droite & de gauche, on apperçoit la fumée des cassolettes; on voit au milieu une table superbement servie, & de toutes parts une foule de peuple rassemblée pour voir le dîner du Gouverneur. On apporte la table qui doit être couverte d'un tapis vers le milieu du Théatre; on place derriere un fauteuil pour Sancho, tous les domestiques s'empressent à faire le service.

SANCHO, TORILLOS, LE DOCTEUR, DOMESTIQUES.

SANCHO.

LE beau coup d'œil! que de plats! Courage, ami Sancho; on a raison de dire que le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme.... Que je vais m'en donner.

TORILLOS *tient un vase, & un valet une serviette.*

Il faut, s'il vous plait, vous laver.

SANCHO.

Oh, ce n'est pas la peine; je me trouve assez propre.

TORILLOS.

Mais, Monseigneur, il le faut.

SANCHO.

Mais, maraut, je ne le veux point.

TORILLOS.

Vous ne pouvez pas refuser de vous laver les mains.

SANCHO.

Soit, finissons. (*Il ôte son épée qu'un valet reçoit à genoux, & se lave les mains.*) Que j'ai de patience... Encore, cela est-il fini? (*On lui présente une serviette, puis un autre lui offre un verre d'eau.*) Que me veux-tu, toi?

LE VALET.

Que Monſeigneur ſe rince la bouche.

SANCHO *lui jette le verre.*

Que le diable te mouche, veillaque, le premier qui s'approche, je l'aſſomme. (*Il ſe met à table & ſe déboutonne.*) Ah! (*Il s'eſſuie le viſage.*) Pouf. Tranquilliſons-nous. (*On lui attache ſous le menton une grande ſerviette.*) Par où commencer. (*Il ſe frotte les yeux*) Par cette ſoupe.

LE DOCTEUR *ſe place derriere Sancho, d'un côté, & chaque plat qu'il veut avoir, il le touche d'une baguette, & on le deſſert, tandis que de l'autre côté Torillos eſſuie la bouche à Sancho à chaque plat que l'on enleve.*

Qu'on la deſſerve.

SANCHO.

Hem!

LE DOCTEUR.

La ſoupe relâche l'eſtomac & nuit à la digeſtion.

SANCHO.

Croyez-vous; moi cela m'eſt égal; qu'on m'approche ces deux friands perdreaux, cette poularde.

LE DOCTEUR.

Qu'on les emporte.

SANCHO.

Un moment, s'il vous plaît, ce n'eſt pas ſi fort la peine de m'eſſuyer la bouche; ſe mocque-t-on de moi, n'eſt-ce qu'avec les yeux qu'ici l'on dîne, & prétend-on me faire mourir de faim?

LE DOCTEUR.

Je veille à votre ſanté.

SANCHO.

Et morbleu, je veux être malade, quel diable d'homme êtes-vous?

LE DOCTEUR.

Un ſage Médecin prépoſé par les habitants de l'Iſle pour préſerver leur Gouverneur de toute intempérie d'eſtomac, on m'appelle...

SANCHO.

Et moi, je te chaſſe; oui, hors d'ici tout-à-l'heure,

ſinon je te jure que ſi je prens une corde, je t'étrangle, toi & tous les Médecins, Docteurs & Opérateurs de cette Iſle.

LE DOCTEUR.

Là, tranquilliſez-vous; ôtez les ragoûts, Monſeigneur eſt incommodé.

SANCHO.

Oh! le bourreau!

LE DOCTEUR.

ARIETTE.

La ſoupe rend flegmatique,
Tout ragoût eſt corroſif,
Vous deviendrez étique,
Le bœuf vous rendroit pouſſif,
Le veau n'eſt que viande fade,
Les poulets ſont vaporeux,
Tout le Gibier rend peureux,
Otez auſſi la ſalade.

SANCHO.

Auras-tu fini bientôt?

LE DOCTEUR.

Deſſervez vîte le rôt,
Le poiſſon gâte la poitrine.

SANCHO *ſe leve.*

Que le Diable t'endoctrine,
Docteur mille fois maudit.

LE DOCTEUR.

Gardez-vous de ſervir du fruit.

SANCHO.

(*Il fait un tapon de ſa ſerviette, & le met ſur la bouche du Docteur.*)

Je te vais fermer la bouche.

LE DOCTEUR, *comme en étouffant.*

Otez, ôtez, ôtez, ôtez.

SANCHO.

Tous les plats ſont emportés!
Au nom du Ciel, arrêtez.
Mes cris ne ſont point écoutés,
Docteur, ou monſtre farouche.

(*Il tombe à genoux.*)

Que mon appétit te touche;
Veux-tu me voir mourir de faim?

LE DOCTEUR.

Je prétens vous conserver sain.

SANCHO.

Ah Ciel! Maudit gouvernement, maudite ambition, maudit Docteur, il faut que je me venge en t'arrachant les yeux.

(*Il s'élance sur le Docteur, on l'arrête.*)

LE DOCTEUR.

Eh! tout doux; puisque vous le voulez, que l'on rende à Monseigneur cette poularde fine.

SANCHO.

Est-il possible?

LE DOCTEUR.

Au moins c'est contre mon avis, & s'il arrive quelque malheur....

SANCHO.

Il n'en arrivera pas, mon cher ami, il n'en arrivera pas, j'en suis garant. (*Aux Valets.*) Rangez-vous de là, coquins. (*Il court à la table.*

TORILLOS *veut le conduire au fauteuil.*

SANCHO *se met au coin de la table sur un petit tabouret.*

Non, non, je me trouve bien là. (*Il prend la poularde.*) Oh! qu'elle a bonne mine! quelle odeur.... (*On entend un tambour*) Mais, juste Ciel! pourquoi ce tapage?

TORILLOS.

Je crains quelque nouveau malheur: j'y vais voir. (*Il sort.*)

SANCHO.

Je frissonne.

LE DOCTEUR.

Gardez-vous de manger.

TORILLOS *revient.*

Ah! Seigneur, ce sont.... Ce sont les ennemis qui ravagent l'Isle.

LE DOCTEUR.

Il faut vous mettre en défenſe.

SANCHO.

Qui? Moi? je ne ſçais que juger; vous autres allez vous battre.

LE DOCTEUR.

Le Seigneur Don Quichotte nous l'avait bien prédit.

SANCHO.

Mes chers amis, ne m'abandonnez pas.

TORILLOS.

Nous tremblons comme vous, ce ſont des gens terribles, des Turcs, des Renegats.

SANCHO.

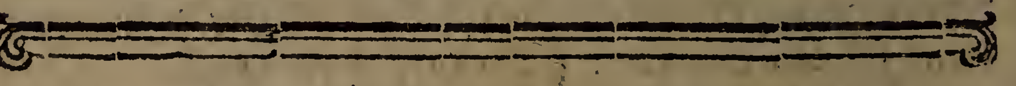
Pauvre Sancho!

LE DOCTEUR.

Nous allons raſſembler vos Gardes, chercher des armes pour vous, pour nous.

SANCHO.

Quant à moi, ce n'eſt pas la peine, je me tiens déja pour battu; reſtez: vous me quittez; oh! Ciel!



SCENE XV.

SANCHO, *ſeul.*

RÉCITATIF.

ILs ſont partis... Le bruit croît & s'augmente,
Je n'entens plus que fuſils & canons;
Ils ont pris tous les plats, & la faim me tourmente.
Enfuyons-nous..... quels plus doux ſons...
C'eſt le chalumeau, la muſette....
C'eſt la timbale, la trompette....
Pauvre Sancho! que devenir?...
La faim me tourmente....
Ce doux ſon me charme & m'enchante...
Ce tintamare m'épouvante....
Hélas! était-ce à jeun que je devais mourir?

ARIETTE.

ARIETTE.

Ciel! oh ciel! fais que j'en ſois quitte
Pour quatre cent coups de bâtons,
Que l'on me les donne au plus vîte,
Et de ce pays décampons.
Où me cacher, où trouver gîte?
Mais que vois-je? encore un gigot;
Une ſalade délectable;
Il faut ſe ſaiſir au plutôt,
Et nous cacher, où? Sous la table.
Que l'ennemi faſſe le Diable,
Mangeons bien, & ne diſons mot.

SCENE XVI.

SANCHO, *caché ſous la table*, TORILLOS, *ſuivi de Domeſtiques qui portent des armes pour Sancho, & qui ſont armés eux-mêmes.*

TORILLOS.

OÙ eſt donc le Gouverneur? Seigneur Sancho, le temps preſſe; Seigneur Sancho, répondez-nous.

SANCHO *leve un coin du tapis; on le voit manger.*

Leur répondre, quelque ſot! j'ai bien autre choſe à faire.

TORILLOS.

C'eſt en vain que je cherche, aidez-moi donc vous autres; il ne peut être ſorti, puiſque j'ai fait veiller aux portes, que diable, ſerait-il fourré ſous la table? Voyons. (*On leve le tapis.*) Quoi, vous voilà, Monſeigneur?

SANCHO.

Vous en avez menti, ce n'eſt pas moi.

TORILLOS.

Levez-vous vîte, les ennemis ſont arrivés;

SANCHO.

Qu'ils s'en aillent.

TORILLOS.

L'Isle sera prise.

SANCHO.

Je m'en mocque?

TORILLOS, *aux valets.*

Emportez vîte cette table . . . vous, aidez au Gouverneur à se relever... Et vous, Monseigneur, prenez ces armes.

SANCHO *voulant s'en aller.*

Je n'en ferai rien.

SCENE XVII.

SANCHO, TORILLOS, THERESE, LOPE TOCHO, *suivi de Paysans & de Paysannes.*

THERESE, *aux Paysans.*

VEnez, venez, vous autres: (*A Sancho.*) Tian, v'là la plus jolie jeunesse de la Manche qui s'en vient tout en chantant te féliciter sur ta fortune. . . Mais, qu'avons-je appris? Qu'ést-ce que tout ce tintamare?

SANCHO.

Oh! je n'en sçais rien moi-même, ma chere Thérese! (*Il apperçoit Lope Tocho, & court l'embrasser.*) Ah! mon cher Lope, mon cher ami.

QUATUOR.

TORILLOS.

Prenez vîte cette lance,
Armez-vous en diligence.

SANCHO.

Mon cher Lope, avance, avance,
Prens, prens vîte cette lance.

(*Il met sur le corps de Lope les armes que lui donne Torillos.*)

TORILLOS.

Ce casque & ce bouclier.

SANCHO

Prens, sans te faire prier,
Ce casque & ce bouclier.

LOPE TOCHO ET THERESE.

Mais, mais, c'est un vertige.

SANCHO.

Prens, prens, te dis-je,
C'est un service d'ami.
Mon bonnet, ma robe aussi.

(Il ôte sa robe, son bonnet, sa perruque, & reste vêtu d'une robe de serge grise attachée avec une ceinture, il met tout sur le corps de Lope Tocho, qui le donne à un domestique.)

LOPE TOCHO ET TORILLOS.

Daignez nous dire de grace....

SANCHO.

Sois Gouverneur à ma place,
Prince, Roi, Duc, s'il te plaît.
Quant à moi, votre valet;
Je n'en mets, n'y je n'en ôte,
Ici nud je suis venu,
Et je m'en retourne nud,
J'avais compté sans mon hôte.

ENSEMBLE.

SANCHO. Mais, serviteur, je m'en vais.
TORILLOS. Vous quitteriez vos sujets?
LOPE, THERESE. Expliquez-nous vos projets.

LOPE TOCHO.

Vous renoncez à votre Gouvernement?

SANCHO.

Si j'y renonce, ah! je t'en répons, & s'il faut que la sotte envie d'être Gouverneur me reprenne, je consens à mourir de faim dès le premier jour; mais suffit, pierre qui roule n'amasse pas de mousse.

LOPE TOCHO.

Vous consentez donc à venir avec nous, à m'accorder votre fille?

SANCHO.

V'là qu'est fini, je te baille ma petite Sancha,

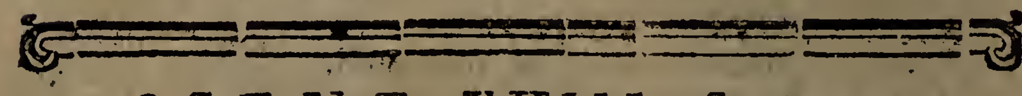
je m'en retourne avec vous... (*Il ſe range du côté des Payſans.*) Je tope à tout, je me ſens déja le cœur en joie de ne me plus voir entouré que de bonnes gens de ma ſorte.

TORILLOS.

Mais, que dira Monſieur le Duc?

SANCHO.

Tout ce qu'il voudra.



SCENE XVIII. & derniere.

Les Acteurs précédents, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

SEigneur, l'Iſle eſt en paix.

SANCHO.

Tant mieux pour elle.

LE DOCTEUR.

Les ennemis ſont vaincus.

SANCHO.

Tant mieux pour vous.

LE DOCTEUR.

Graces à votre valeur.

SANCHO.

Taiſez-vous, menteur inſigne, taiſez-vous... Si je n'étais prudent, mais ſuffit, qu'on m'ouvre la porte.

LE DOCTEUR.

Vous voulez nous quitter.

SANCHO.

Et tout-à-l'heure, je pars avec mon gendre, mon âne & ma femme. Mon cher âne que je vais t'embraſſer! Oui, vous avez beau rire, mon âne, tout âne qu'il eſt, vaut cent fois mieux que vous, il m'a rendu ſervice, & vous ne m'avez fait que du chagrin.

LOPE TOCHO, *à Thérèſe.*

Le voilà devenu raiſonnable.

SANCHO.

Adieu, Meſſieurs, adieu, je ſuis né pour bêcher la vigne, & non pour défendre des Iſles; chacun doit faire ſon métier; je ne ſçais manier ni lance, ni lancette, & j'aime mieux une ſoupe qu'on mange, qu'un grand repas qu'on regarde. Gouvernez votre Iſle, ou qu'elle ſe gouverne toute ſeule, faites à votre guiſe; je m'en lave les mains, je n'y perds, n'y gagne, & je m'en ſoucie comme d'un zeſte.

LE DOCTEUR.

Soyez ſûr qu'à l'avenir....

SANCHO.

Serviteur, on ne m'attrape pas deux fois.

ARIETTE.

J'ai donné dans la grandeur,
Le plus fin peut s'y méprendre,
Bon à prendre eſt bon à rendre,
Contre fortune bon cœur.
Laiſſons Marc-Aurelle à Rome;
C'eſt le bon ſens qui fait l'homme.
Prenez-moi l'œuf du moment,
Pain d'un jour & vin d'un an,
Femme à quinze, ami de trente;
Ce qui nuit, mettez-le en vente,
Va-t-il pleuvoir, couvrez-vous,
Quittez méchante partie,
Le mouton doit fuir les loups;
Au fait, cela ſignifie
Que je veux fuir de ce lieu,
J'ai tout dit, bon ſoir, adieu.

LOPE TOCHO.

Venez, beau-pere, j'ons déja des écus, j'en amaſſerons d'autres, vous trouverez chez nous une vie tranquille.

SANCHO.

Et morgué, c'eſt là le bonheur.

THÉRESE.

Mais, ta petite peronnelle....

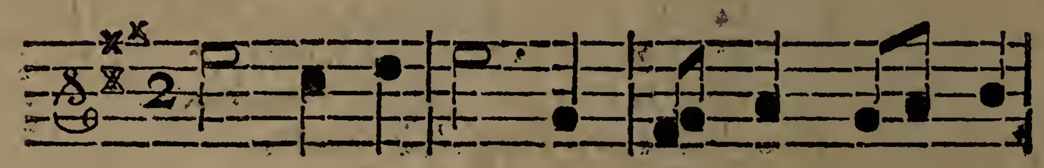
SANCHO.

Paix, Thérese! touche là, pas de rancune, quand la fortune nous trouble une fois la visiere, on ne sçait plus ni ce qu'on dit, ni ce qu'on fait, & c'est pour ça qu'on voit tant de sots & de sottises dans le monde; mais que tout soit fini; je renonce aux Gouvernements & aux Chevaleries, renonce à ta mauvaise humeur, marions notre fille, travaillons la terre, & disons toujours à nos enfants que pour être heureux; il faut que chacun vive dans son état.... Pour moi.

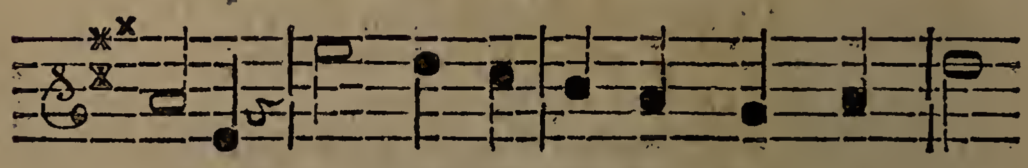


VAUDEVILLE.

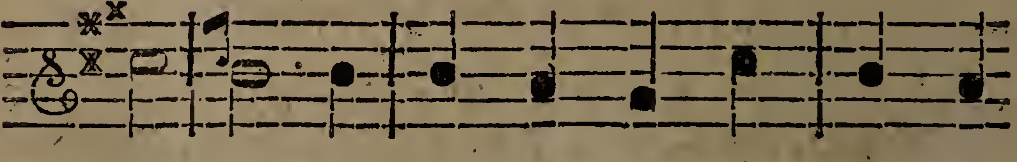
SANCHO.



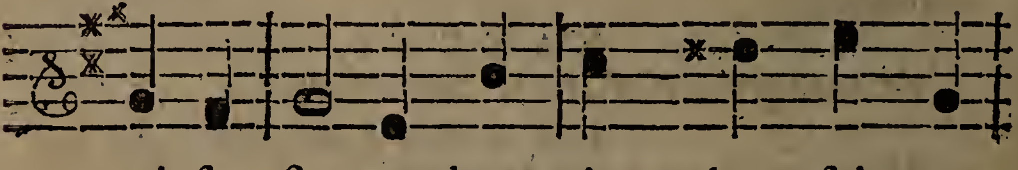
Je vais re-voir ma che-re mé-tai-



ri-e, je dis a-dieu pour ja-mais aux



grandeurs. Sur l'a-ve-nir est bien fou



qui se fi-e, bon pain chez soi vaut



THERESE.

Qu'une bourgeoise en beaux habits de noces,
Dans le grand monde étale de grands airs,
Ça ne sçait pas se tenir en carrosse,
Ça veut parler, ça dit tout de travers,
Bien loin de donner dans la bosse,
Chacun rit de son faux éclat.
Il faut, &c.

LOPE TOCHO.

Qu'un jeune Abbé tranchant du militaire;
Tienne à Chloé des propos indécents;
Malgré son ambre & son air de mystere,

Ont fait peu de cas de ses petits talents,
Ce qui plait dans un Mousquetaire
Déplait dans un homme à rabat.
Il faut, &c.

TORILLOS.

Qu'un parvenu dont la grande richesse
N'est pas toujours le prix de ses vertus,
Veuille imiter les airs de la noblesse,
Il voit bientôt la fin de ses écus.
Adieu les amis, la maîtresse,
Chacun rit aux dépens du fat.
Il faut, &c.

THERESE.

Fille qui veut sans bien & sans naissance
Dès son printemps donner dans la grandeur;
Risque d'abord sa gentille innocence,
Et par degrés se pervertit le cœur;
L'estime honore l'indigence,
Le mépris suit un faux éclat.
Il faut, &c.

LOPE TOCHO.

Par vanité que le jeune Valere,
Veuille toujours hanter de grands Seigneurs,
Que gagne-t-il à sortir de sa sphere,
Il perd son temps, & quelquefois ses mœurs;
Le Public en Juge sévere,
L'accuse d'être sot ou fat.
Il faut, &c.

LE DOCTEUR.

Le Gentilhomme est né pour le service,
Le Villageois pour cultiver les champs,
Le Magistrat pour rendre la Justice,
Le Médecin pour soulager les gens,
Qu'à son sort chacun s'asservisse,
Tout va prendre un nouvel éclat.
Il faut, il faut quoi qu'il arrive,
Que chacun vive
Dans son état.

FIN.

LE BUCHERON, OU LES TROIS SOUHAITS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MESLÉE D'ARIETTES.

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Lundi 28 Février 1763.

La Musique par Mr. PHILIDOR.

Le prix est de 24 sols.

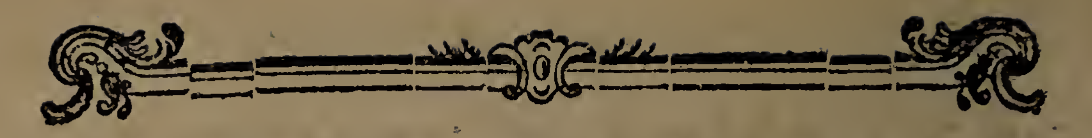


A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

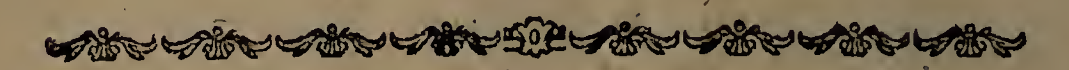
M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

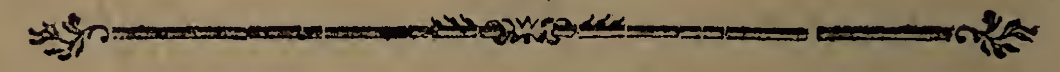


ACTEURS.

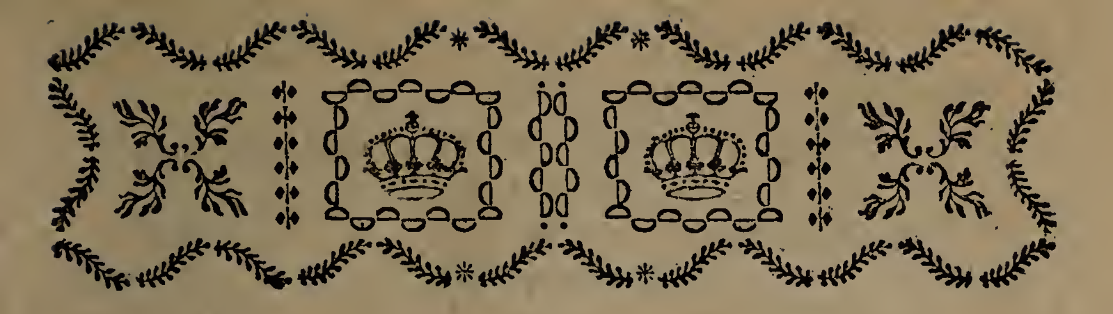
BLAISE, Bucheron.	*Mr. Caillot.*
MARGOT, Femme de Blaiſe.	*Mme. Berard.*
SUZETTE, Fille de Blaiſe.	*Mme. la Ruette.*
COLIN, Amant de Suzette.	*Mr. Clairval.*
SIMON, vieux Fermier, Amoureux de Suzette.	*Mr. Champville.*
LE BAILLI.	*Mr. La Ruette.*
UNE MEUNIERE. / UNE COMERE.	*Mlle. Deſglands.*
UN CABARETIER. / MERCURE.	*Mr. St. Aubert.*



La Scene eſt dans un Hameau.



Le Théatre repréſente, à droite une Forêt, & à gauche quelques Chaumieres, qui paroiſſent terminer un Hameau. On entend du fond de la Forêt des coups de Cognée, dont le bruit ſourd annonce que celui qui y travaille eſt encore bien loin; ce bruit s'accroît & s'éclaircit ſucceſſivement.

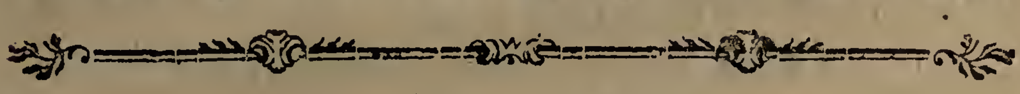


LE

BUCHERON,

OU

LES TROIS SOUHAITS.



SCENE PREMIERE.

COLIN, SUZETTE.

COLIN *cherche Suzette.*

SUZETTE *ſortant de la Forêt, un panier à la main, & chantant le petit Air qui ſuit :*

AIR.

NAnette, au bois, tout en ſautant,
Cueilloit & caſſoit la noiſette;
Un gros loup vint, elle fuit à l'inſtant:
Un beau Berger ſuit la folette;
Autre accident.
Ah! la pauvrette!
Ah! le méchant!

COLIN *avançant.*

Quelle innocence!... Qu'elle eſt aimable!

SUZETTE.

Eh! c'eſt toi, Colin?

COLIN *tendrement.*

Eh! c'eſt toi, Suzette?

SUZETTE.

Oui, vraiment : mais je m'en vais bien vîte.

COLIN.

Arrête un moment, je te prie.

SUZETTE.

Oh ! je ne ſçaurois. Je viens de porter à déjeûner à mon Pere, qui travaille dans cette Forêt : ma Mere m'a ordonné de revenir tout de ſuite ; ſi je tarde, elle me grondera.

ARIETTE.

Quel bruit, hier, pour un bouquet !
Tu me l'offris d'un air ſi tendre :
Je ne pus me défendre
D'en parer mon corſet.
Devois-je m'attendre
Que Maman s'en fâcheroit ?
Ah ! dit-elle, en colere,
D'où vient ce bouquet-là ?
Quelqu'un cherche à vous plaire,
Je n'entens point cela.
Qu'on me le donne....
Je crois qu'elle raiſonne....
Sa voix, ſes yeux, tout marquoit ſa fureur.
Je tremblois de frayeur.
Quel bruit, hier, pour un bouquet !
Tu me l'offris d'un air ſi tendre ;
Je ne pus me défendre
D'en parer mon corſet.
Devois-je m'attendre
Que Maman s'en fâcheroit ?

Elle me queſtionna beaucoup. Pour l'appaiſer, je lui répondis que c'étoit moi qui l'avois fait. Je ne veux plus mentir, laiſſe-moi, Colin.

COLIN.

Mais, ma chere Suzette....

SUZETTE.

Non, te dis-je ; ſi ma Mere nous ſurprenoit enſemble, ce ſeroit bien pis, après le deſſein qu'elle a de me marier avec M. Simon.

COLIN.

Simon!

SUZETTE.

Lui-même, ſon ancien ami, ſon voiſin, ce riche Fermier qui eſt veuf, qui eſt d'un certain âge...

COLIN.

Qu'entens-je?

ARIETTE

Vois le chagrin qui me dévore,
Prens pitié de mes feux.
Quand je t'aime; quand je t'adore,
Un autre, hélas, ſeroit heureux!
Paſſer toute ma vie,
Belle Suzette, auprès de toi,
C'étoit ma ſeule envie;
J'euſſe été plus content qu'un Roi.
Vois le chagrin qui me dévore,
Prens pitié de mes feux.
Quand je t'aime, quand je t'adore,
Un autre, hélas, ſeroit heureux!

SUZETTE.

Tu m'affliges.

COLIN.

Et toi, tu me déſeſpères.

(*Les coups de Cognée ſe font entendre de plus près.*)

SUZETTE.

Entens-tu mon Pere qui s'avance? Sauvons-nous.

COLIN.

Ah! que je t'aime!

SUZETTE *avec inquiétude.*

Et moi auſſi.

COLIN.

Mais, Simon....

SUZETTE.

Laiſſe faire, je le refuſerai toujours, & nous verrons. Vîte, vîte, enfuyons-nous.

(*Colin lui dérobe un baiſer ſur la main, & ils ſe ſéparent.*)

SCENE II.

BLAISE, *une Cognée sur l'épaule & une Bouteille d'osier sous le bras. Il les pose à terre, & s'essuie le front avec sa manche.*

OUf! je suis tout en eau. Respirons un moment... Les pauvres gens sont-ils assez à plaindre? Depuis que je suis au monde, je ne fais que travailler, & je n'en suis pas mieux.

ARIETTE.

Dès le matin,
Je prens en main
Ma lourde Cognée;
Et dans le bois voisin,
Toute la journée,
Je vais taillant,
Coupant,
Abbatant,
Han, han!
Qu'on a de peine
Pour un petit gain!
Mais un peu de vin
Me redonne haleine,
Mais un peu de vin
Me remet en train.
Ma besogne achevée,
Je n'ai pas plus de repos;
Sergent, Taille, corvée,
Sont les moindres de mes maux.
A la maison,
Un vrai démon
Me querelle,
Me harcelle.
Méchante femme, & point de pain:
Ah! quel destin!

Dès le matin,
Je prens en main
Ma lourde Cognée;
Et dans le bois voiſin,
Toute la journée,
Je vais taillant,
Coupant,
Abbatant,
Han, han!

(*Careſſant ſa bouteille.*) Ah! mignonne; ſans toi.... (*On entend gronder le tonnerre.*) O Ciel!

SCENE III.

BLAISE, MERCURE.

BLAISE, *appercevant Mercure ſur un nuage.*

QUe vois-je?...

MERCURE.

Mercure.

BLAISE, *s'inclinant.*

Seigneur.... ah!... que je ſouffre toujours, pourvu que je vive.

MERCURE.

RECITATIF.

Blaiſe, raſſure-toi. Le grand Dieu du tonnerre
Veut bien, touché de ta miſere,
Y mettre fin, & pour jamais.
Toi même de ton ſort tu vas être le maître;
Oui, de ſa part je te promets
Qu'il remplira les trois premiers ſouhaits
Que tu voudras former ſur quoi que ce puiſſe être.

Profite, ſi tu es ſage, de la bonté de Jupiter.

(*Mercure diſparoît.*)

SCENE IV.

BLAISE.

TRois ſouhaits, qui tous trois ſeront accomplis!

ARIETTE.

Mais quand j'y ſonge,
J'en ſuis émerveillé.
Suis-je bien éveillé?
Non. C'eſt un ſonge....
Blaiſe, réveille-toi,
Ouvre les yeux... Ma foi
Non, ce n'eſt point un ſonge.

Je vais donc voir
Ducats pleuvoir
En abondance,
Tout à mon gré
Je nagerai
Dans l'opulence.
Plus de chagrin, toujours bombance,
Tout eſt en mon pouvoir;
Je n'aurai qu'à vouloir,
Pour être un homme d'importance.

Mais quand j'y ſonge, &c.

Trois ſouhaits!... pourquoi point quatre?... Chut! Les Dieux ſont les maîtres, & ce n'eſt pas à nous de raiſonner. Tatigué, nous n'allons donc plus crier miſere! Que ſouhaiter? c'eſt là le point. (*Il rêve.*) Oui, c'eſt bian penſé.... Non, faut mieux que ça.... Si je demandions la Terre du Seigneur?... Bon, je ne ferions quaſiment que rentrer dans notre bien... Le Maître d'Ecole?... Il n'eſt gueres plus riche que nous.... Le Bailli?.... La juſtice eſt un bon métier, & je me ſens aſſez d'appétit; mais

c'eſt un vrai grimoire, & je ne veux rien qui me fatigue.... Trois ſouhaits, n'eſt-il pas vrai?.... (*gaiement*) Je n'en ai pas encore formé un, au moins. Attendez, attendez.... Un carroſſe?... Ils riroient tous en me voyant par les portiéres.... Si je ſouhaitions d'abord une autre figure, afin de n'être pas reconnu?... mais il faudroit dire laquelle, & je tiens un peu à la mienne. Tout ça m'échauffe. Morgué! (*Il remue ſa bouteille.*) Il n'y en a preſque plus; avalons le reſte, ça nous ouvrira l'eſprit. (*Il boit.*)



SCENE V.

BLAISE, MARGOT.

MARGOT.

AH! je t'y prens, maître yvrogne.

BLAISE *achevant d'avaler.*

Bon jour, ma petite femme, bon jour.

MARGOT.

Comment, bon jour. C'eſt donc ainſi que tu travailles?

BLAISE.

j'ai fait plus de beſogne que tu ne penſes.

MARGOT, *d'un ton plus élevé.*

Où eſt-elle, cette belle beſogne?

BLAISE.

Ah! ah! ne te fâche point.

MARGOT.

Que je ne me fâche point, chien de fainéant, que je ne fâche point!

BLAISE.

Eh bian! fâche-toi, ſi ça te fait plaiſir.

MARGOT.

Je n'en ai que trop ſujet vraiment.

ARIETTE.

Tout l'ouvrage
Du ménage.

Roule ſur la pauvre Margot.
Je file, je tricotte,
Je cuis le pain, j'ai ſoin du pot,
Je balaie & je frotte;
Tout eſt d'un net à s'y mirer....
Je ſuis bien ſotte:
Monſieur ne ſçait que s'enyvrer.

BLAISE *très-haut.*

Ma femme!

MARGOT.

Ta femme! Tu ne te ſoucies ni d'elle, ni de tes enfants Eſt-ce comme ça, dis, que tu ſonges à pourvoir Suzette? Simon la demande.

BLAISE.

Pr, pr, pr, pr.

MARGOT.

Il eſt riche.

BLAISE.

Je le ſçais.

MARGOT.

Eh! bian?

BLAISE.

Tarrare. (*hauſſant les épaules.*) Simon!

MARGOT.

A qui veux-tu la donner?

BLAISE.

A un Comte.

MARGOT.

Es-tu yvre?

BLAISE.

A un Marquis.

MARGOT.

Je n'y tiens pas.

BLAISE.

A un Roi.

MARGOT.

Es-tu fou?

BLAISE.

Je n'ai qu'un mot à lâcher pour ça.

MARGOT.

Queu galimathias!

BLAISE.

Enfin, je ſuis le plus heureux des hommes; & ſi tu es ſage, je te rens la plus heureuſe des femmes, vois-tu?

MARGOT, *à part.*

Eſt-ce qu'il auroit perdu la tête?

BLAISE, *avec tranſport.*

Margot!

MARGOT.

(*A part.*) Il n'y paroiſſoit pas ce matin..... (*haut.*) Blaiſe!

BLAISE.

Ecoute.

MARGOT.

Quoi?

BLAISE.

Tu ne me croiras point.

MARGOT.

Que de diſcours!

BLAISE.

As-tu entendu un grand coup de tonnerre?

MARGOT.

Qu'eſt-ce que le tonnerre me fait?

BLAISE.

L'as-tu entendu?

MARGOT.

Oui. Après.

BLAISE.

Bon. (*Il s'arrête un inſtant pour voir ſi elle ne l'interrompra point.*) Bon. A la place où nous ſommes, fatigué du travail de la matinée, maudiſſant notre malheureux ſort, peſtant fort honnêtement contre ton humeur....

MARGOT.

Comment, traître! as-tu rien à me reprocher?

BLAISE.

Paſſons, paſſons. Mercure....

MARGOT *à part.*

En v'là bien d'une autre.

BLAISE.

Au bruit de mes plaintes....

MARGOT, *à part.*

Il va nous faire un conte.

BLAISE.

Eſt venu m'annoncer....

MARGOT.

(*A part*) Ne le contrediſons pas. (*haut.*) Que t'a-t-il annoncé?

BLAISE.

Que je pouvions à notre gré former trois ſouhaits.

MARGOT.

J'en formons plus de mille, nous; comme, par exemple, de te voir raiſonnable, un; que tu travailles davantage, deux; que tu boives moins, trois....

BLAISE.

Et que Jupiter....

MARGOT.

(*A part.*) Stenpendant il ne ſe joueroit pas des Dieux. (*haut.*) Eh bian! que Jupiter?....

BLAISE.

Les accompliroit tous trois.

MARGOT.

Sérieuſement?

BLAISE.

V'là le fait, que diable! Je te demande ſi après cette aventure-là on ne peut pas ſe repoſer un peu? (*Il ſuce le gouleau de ſa bouteille.*)

MARGOT, *ſe radouciſſant.*

Trois ſouhaits, mon cher ami?

BLAISE, *d'un ton d'humeur.*

Apparemment.

MARGOT.

Sur trois choſes.... là?....

BLAISE.

Sans doute....

MARGOT, *très-vivement.*

O tatigoi! Tu n'as pas tort, faut te repoſer, mon cher cœur... Que dis-tu là? mais c'eſt charmant! Ah, Blaiſe!

BLAISE, *ſe faiſant valoir.*

Je ſuis un yvrogne.

MARGOT.

Non, non.

BLAISE.

Un fainéant.

MARGOT *lui fermant la bouche.*

Laiſſe donc.

BLAISE.

Un homme qui n'aime point ſa femme.

MARGOT, *le flattant.*

Oh! que ſi.

BLAISE.

Ni ſes enfants.

MARGOT.

Dame, je ne ſçavions pas.... Eſt-ce que tu veux toujours bouder?

BLAISE, *lui préſentant la main.*

Allons, touche, Margot; le bonheur raccommode tout.

MARGOT.

Tu n'as encore rien ſouhaité?

BLAISE.

Ça m'embarraſſe, morbleu!

MARGOT.

Prens bien garde, au moins, à ce que tu ſouhaiteras. Trois ſouhaits! il n'y en a que trois, ce n'eſt pas comme s'il y en avoit cent.

BLAISE.

Tu as raiſon.

MARGOT.

S'il viant queuqu'idée à ta petite femme?...

BLAISE.

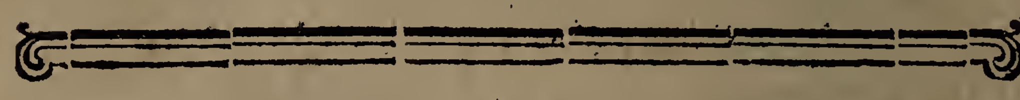
Oui, oui. Mais comme deux avis valent mieux qu'un, j'allons trouver M. le Bailli, il n'eſt pas fier,

j'avons quelquefois bu ensemble; il trouvera peut-être mieux que nous notre affaire; & je passerons auparavant chez nos Créanciers pour les appaiser en attendant.....

MARGOT.

A merveille! Va, mon petit homme, va.

(*Blaise sort.*)



SCENE VI.

MARGOT.

ÇA me semble un rêve! Adieu le Village pour le coup; queu changement!

ARIETTE.

Plus de bavolet;
Les dentelles
Les plus belles!
Ce juste me déplaît.
Robe trainante,
Riches habits,
Perles, Rubis,
A chaque oreille une pendante.
Ce sera-t-il bientôt?
Ah! Blaise!
Je ne me sens pas d'aise.
Saute, Margot.
Une fois si bien mise,
Je n'entens plus qu'on dise:
Margot par-ci, Margot par-là.
Fi, fi de ce nom-là.
Tredame!
Chapeau bas:
Madame,
Gros comme le bras.
Plus de bavolet, &c.

SCENE VII.

MARGOT, SIMON.

SIMON.

COurage, Madame Margot! Vous me paroiſſez bian contente aujourd'hui.

MARGOT, *dédaigneuſement.*

Vous voyez, Mr. Simon.

SIMON.

Peut-on ſçavoir?...

MARGOT.

Ce n'eſt pas ſans ſujet.

SIMON.

Mais encore?

MARGOT, *ſe parlant à elle-même.*

Je ferons créver de jalouſie tout le Village.

SIMON.

C'eſt donc queuque choſe de biau?...

MARGOT, *toujours ſans l'écouter.*

Oui, tout le Village, juſqu'à la Dame du Château,

SIMON.

Peſte!

MARGOT

J'en ris d'avance.

SIMON.

Et moi auſſi....Madame Margot!

MARGOT.

Queu plaiſir!

SIMON.

On écoute les gens, aû moins. (*Très-haut.*) Madame Margot?

MARGOT.

Qu'eſt-ce qu'il y a, Mr. Simon.

SIMON.

Puiſque vous êtes de ſi bonne humeur, je ſuis charmé....

MARGOT, *avec dignité.*

Vous me faites bian de la grace.

SIMON, *à part.*

Diable ſoit de la mijaurée! Mais Suzette eſt gentille, filons doux.... (*haut.* Oh! çà ma voiſine.... & biantôt ma belle-mere, car...

MARGOT.

Plaît-il, Mr. Simon?

SIMON.

Nous devons épouſer la petite Suzette.

MARGOT.

Vous, Mr. Simon? ah! ah! ah! ah!

SIMON.

Mais, ſans doute, & je venons tout exprès....

MARGOT.

Pour épouſer Suzette? ah! ah! ah! ah!

SIMON, *la contrefaiſant.*

Ah! ah! ah! ah! A la fin, ça m'impatiente. Ne me l'avez-vous pas promiſe.

MARGOT, *froidement.*

J'ons queuqu'idée de ça.

SIMON.

Mais, mais, ne vous en déplaiſe, Dame Margot, vous faites bian la renchérie; hier, vous me trouviez bon, & très-bon pour votre fille.

MARGOT.

Hier, il eſt vrai, Mr. Simon nous faiſoit beaucoup d'honneur.

SIMON.

Ecoutez donc; ſans vanité....

MARGOT.

Mais tous les jours ne ſe reſſemblent pas.

SIMON.

Comment! n'êtes-vous pas aujourd'hui ce que vous étiez hier? Margot, femme de Blaiſe le Bucheron; & moi, Simon, un des riches Fermiers du Canton.

MARGOT.

Oui, vous êtes, & ſerez toujours Mr. Simon, que

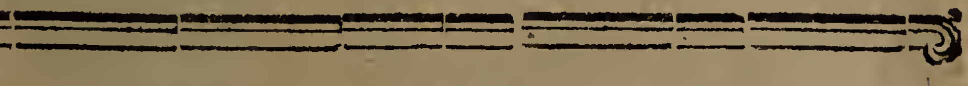
que j'honorons infiniment : mais je ne ferai biantôt plus Margot, ni Suzette ne fera plus Suzette.

SIMON, *à part & avec surprise.*

Elle extravague!

MARGOT.

Il en est tout ébahi, hi, hi, hi, hi!



SCENE VIII.

MARGOT, SIMON, UNE MEUNIERE, UN CABARETIER.

LA MEUNIERE *du fond du Théatre.*

JE ferons peut-être payés ste fois-ci ?

LE CABARETIER.

Ou je mettrons le Sergent en campagne.

LA MEUNIERE.

C'est bian dit, le Sergent.

(Ils avancent.)

SIMON, *à part, les appercevant.*

V'là, ma foi, de quoi rabatre son caquet.

LA MEUNIERE, *brusquement.*

Bon jour, voisine.

LE CABARETIER, *de même.*

Sarviteur, Madame Margot. Blaise n'est point ici, mais je vous trouvons, c'est la même chose.

MARGOT.

Vous vous êtes donné le mot; c'est fort plaisant.

SIMON, *à part.*

Ça me passe.

MARGOT.

Et c'est de l'argent que vous demandez?

LA MEUNIERE.

Assurément.

LE CABARETIER.

Vous l'avez dit.

MARGOT.

Pour vous, M. le Cabaretier, un moment, les dettes du cabaret ne me regardent pas: Blaiſe eſt allé chez vous....

LE CABARETIER.

Pour y boire ſur nouveaux frais: car pour payer il n'eſt pas ſi alerte; mais morguenne il n'en tâtera que de la bonne magniere, & je ſçaurons qui de vous deux ça doit regarder.

MARGOT.

C'eſt bian le prendre ça, ah, ah, ah!

SIMON.

Oui, riez.

MARGOT.

Pourquoi pas? ſi j'ons dequoi.

LE CABARETIER.

A la bonne heure.

LA MEUNIERE.

En ce cas v'là mon petit mémoire.

MARGOT.

Mathurine a de l'ordre.

LA MEUNIERE, *au Cabaretier.*

Alle ſe gauſſe de nous, je crois.

LE CABARETIER.

M'eſt avis qu'oui.

MARGOT.

Voyons ce petit mémoire.

LA MEUNIERE, *feuilletant ſon livre de comptes.*

Ce n'eſt pas ça.... ce n'eſt pas ça: c'eſt l'article du Seigneur. (*Elle tourne long-temps.*) Ah!...non, c'eſt votre article, M. Simon.

SIMON.

Je ſçais, je ſçais.

LA MEUNIERE.

Ah! enfin.

QUATUOR.

Item. A Margot ma voiſine,
Cinq ſeptiers de farine.

MARGOT.

Combien?

LA MEUNIERE.

Le tout ſe monte à vingt écus.
Depuis deux ans, c'eſt conſcience.

MARGOT.

Patience,
Vous ne vous plaindrez plus.

LE CABARETIER.

Depuis quatre mois, Blaiſe
Chez nous boit à crédit,
C'eſt en prendre à ſon aiſe;
A ce prix-là j'aurions un grand débit.

LA MEUNIERE.	MARGOT.	LE CABARETIER.
C'eſt par trop attendre.	Voulez-vous m'entendre	C'eſt par trop attendre.
	(*riant.*) Ah! ah! je ſuis en train.	Qu'on me paie mon vin.
A moi, ma farine,	Ah! ah! Mathurine!	
L'inſolence!	SIMON, *à part* Elle a perdu l'eſprit.	L'impudence!
Ou de l'argent, Ou le Sergent.	MARGOT. Leur dépit Me divartit. Un Sergent! ah! ah! ah! SIMON, *à part.* Je ne comprens rien à cela. MARGOT.	Ou de l'argent, Ou le Sergent.
(*avec menace.*) Nous verrons ça, Nous verrons ça.	(*toujours riant.*) Un Sergent! ah! ah! ah! ah!	(*avec menace.*) Nous verrons ça, Nous verrons ça.

MARGOT.

Mes enfants, un mot.

LE CABARETIER.

Je ne nous payons point de cette monnoie.

LA MEUNIERE.

C'eſt du comptant qu'il nous faut.

MARGOT.

Vous ſerez payés les premiers, c'eſt trop juſte.

LA MEUNIERE ET LE CABARETIER.

Quand ?

MARGOT.

Un thréſor....

SIMON, *à part.*

Je ne m'étonnons plus.

LE CABARETIER, *à la Meuniere.*

Un thréſor, Mathurine !

LA MEUNIERE, *à Margot.*

Vous avez trouvé un thréſor ?

MARGOT.

C'eſt tout comme.

SIMON, *à part.*

Autre folie !

LE CABARETIER.

Que ne diſiez-vous d'abord.

LA MEUNIERE, *curieuſement.*

Mais comment donc ça, voiſine ?

MARGOT.

Suffit que Blaiſe va devenir gros Seigneur.

LE CABARETIER.

Belle ſûreté !

MARGOT.

Il eſt même allé vous trouver.

LA MEUNIERE.

C'eſt différent.

MARGOT.

Envoyez, envoyez le Sergent.

LE CABARETIER.

Je n'aimons point à faire de la peine.

LA MEUNIERE.

Nous, ce n'eſt jamais qu'à notre corps défendant.

MARGOT.

Allez, bonnes gens, allez.

SIMON, *à part.*

Il y a queuque chose là-deffous.

LE CABARETIER.

Sarviteur, Madame Margot. Blaife fera toujours le bian venu.

LA MEUNIERE.

Sans rancune, ma voifine.

MARGOT, *d'un air pincé.*

Adieu, adieu.

LE CABARETIER.

Un thréfor !

LA MEUNIERE.

Un thréfor, tatigué !

(*Le Cabaretier & la Meuniere fortent.*)



SCENE IX.

MARGOT, SIMON, SUZETTE.

SUZETTE.

AH ! ma Mere ! eft-il vrai que nous allons être bien riches ? Mon Pere m'a dit...

MARGOT.

Taifez-vous, petite fille, ce ne font point vos affaires ; vous venez ftenpendant à propos, & je fuis bian aifé de vous feignifier en un mot comme en cent, de ne plus fonger à M. Simon que v'là.

SIMON.

Mais, voifine !

MARGOT.

Mais, voifin !.. Suzette, obéirez-vous ?

SUZETTE.

Oh ! mon Dieu, oui !

MARGOT.

A la bonne heure.

SUZETTE.

Monfieur Simon ne m'a jamais plû.

MARGOT.

Tant mieux.

SUZETTE.

C'eſt la vérité.

SIMON.

Pas tant d'aſſurances.

MARGOT.

Ça eſt du poſitif, M. Simon! (*à Suzette.*) Et toi, à cauſe de ta docilité, baiſe-moi; je te réſarvons queuqu'un qui ſera mieux ton fait.

SUZETTE

O Maman, que je vous ſerai obligée! Colin, en effet, eſt bien plus aimable.

MARGOT, *fronçant le ſourcil.*

Qu'eſt-ce que c'eſt que Colin?

SIMON, *riant à part.*

Hi, hi, hi, hi.

SUZETTE.

C'eſt ce Berger...

MARGOT.

Comment?

SUZETTE.

Si jeune, ſi bien fait.....

MARGOT.

Oui-dà!

SUZETTE.

Et ſi tendre.

MARGOT.

Jour de ma vie!

SIMON, *à Margot.*

Embraſſez-la donc à cauſe de ſa docilité.

SUZETTE.

Quoi! ce n'eſt pas Colin....

MARGOT,

Tubleu! vous prononcez ce nom-là!

SUZETTE.

Avec bien de la joie.

SIMON, *à part.*

Queu franchiſe! je l'en aimons davantage.

MARGOT.

Ah! ah, v'là donc l'hiſtoire du bouquet, ſans ce que je ne ſçavons point... Ça m'eſt égal; tu renonceras à ce Colin ſi bien fait, ſi tendre...

SUZETTE.

AIR.

Je voudrois bien vous obéir,
Maman, pour cela je ſuis faite;
Mais ſi vous chériſſez Suzette,
La voulez-vous faire mourir?

Quel chagrin pour Colin lui-même,
Si mon cœur alloit le trahir!
Non, non, je n'y puis conſentir:
Quel mal fais-je donc quand je l'aime?

Je voudrois bien vous obéir,
Maman, pour cela je ſuis faite;
Mais ſi vous chériſſez Suzette,
La voulez-vous faire mourir?

MARGOT, *ſéchement.*

On ne meurt pas de ça.

SUZETTE.

Colin....

MARGOT.

Tu penſes encore à Colin?

SUZETTE, *avec obſtination.*

J'y penſerai toujours, là.

MARGOT, *allant pour la battre.*

Attens, attens, petite Péronelle!

SIMON, *l'arrêtant.*

Eh! là, là. (*Il reçoit un ſoufflet que Suzete évite.*) Peſte ſoit de la femme! (*Il porte la main à ſa joue.*)

MARGOT, *à Suzette.*

Tu m'obéiras, je t'en répons. (*A part.*) Mais j'oublions l'eſſentiel : ſon pere, ſans moi, pourroit faire queuques ſottiſes; faut que j'allions le rejoindre. (*Haut.*) Reſtez ici. (*A part.*) Je ne pouvons pas

l'avoir ſans ceſſe à nos côtés; & je préférons qu'alle ſoit plutôt avec le vieux qui lui déplaît, qu'avec le jeune qui eſt de ſon goût. (*Du haut de l'épaule.*) Adieu, M. Simon. (*A Suzette.*) Fais ce que je t'ordonne.

(*Elle ſort.*)



SCENE X.

SUZETTE, SIMON.

SUZETTE.

JE ſuis fâchée, M. Simon....

SIMON.

De quoi, ma belle enfant?

SUZETTE.

Du ſoufflet....

SIMON.

Parlons d'autre choſe.

SUZETTE.

Que vous avez reçu là pour moi.

SIMON.

Il vaut bian mieux, petite poule, qu'il ſoit tombé ſur ma joue, que non pas ſur celle-ci, (*pinçant celle de Suzette.*

SUZETTE.

Ma mere a la main forte?

SIMON.

Un peu.

SUZETTE, *avançant la main.*

Vous fait-il bien du mal?

SIMON, *la lui baiſant.*

Ah!... je ne ſouffrons plus.

SUZETTE, *la retirant.*

Comment! M. Simon, vous baiſez ma main, ſans me la demander encore!

SIMON.

C'eſt que vous me refuſeriez.

SUZETTE.

Faut-il donc la baiser pour cela? Fi! Colin n'est pas si hardi que vous au moins.

SIMON.

C'est que je vous aimons mieux que lui.

SUZETTE.

Mieux que lui! c'est tout le contraire.

SIMON.

Si vous deveniez ma petite femme!...

SUZETTE.

Colin ne pourroit plus vivre, M. Simon.

SIMON.

Qu'est-ce que ça me feroit?

SUZETTE.

Ni Suzette non plus.

SIMON.

Je sommes à notre aise, je satisferions, morgué, tous vos besoins.

SUZETTE.

Je n'ai besoin que de Colin, M. Simon.

SIMON.

V'là un terrible garçon que ce Colin. Qu'est-ce qu'il a donc de si agréïable?

SUZETTE.

COUPLETS.

Colin a des yeux charmants,
Sur-tout lorsqu'il me regarde.
Je fuis les autres amants;
Avec lui je me hazarde.
Enfin, voyez-vous enfin,
C'est un plaisir d'aimer Colin.

Il faut l'entendre chanter!
Fait-on quelque chansonnette?
Je ne veux point l'écouter,
Si Colin ne la répete.
Enfin: voyez-vous enfin,
C'est un plaisir d'aimer Colin.

Colin ne néglige rien;
Si je veux aller plus vîte,
Sous ſon bras il prend le mien;
Je ſens ſon cœur qui palpite.
Enfin, voyez-vous enfin,
C'eſt un plaiſir d'aimer Colin.

SIMON, *à part.*

La Mere ne veut plus de moi; la Fille voudra toujours ſon Colin; je ne ſommes plus de ſte premiere jeuneſſe: quand je la déſolerons, à quoi ça ſarvira-t-i? ... Suzette!

SUZETTE, *gracieuſement.*

Plaît-il, M. Simon?

SIMON, *à part, en la fixant.*

Stenpendant qu'c'eſt dommage!

SUZETTE.

Qu'eſt-ce que vous voulez?

SIMON.

Je voulons.... je voulons vous rendre contente.

SUZETTE, *avec vivacité.*

Eſt-ce que vous allez chercher Colin?

SIMON.

Pas tout-à-fait; mais....

SUZETTE.

Dites donc.

SIMON.

Je cauſerons de lui avec le Papa, & je manigancerons ça ſi bian....

SUZETTE, *lui ſautant au cou.*

Que je vous aimerai, M. Simon!

(*Colin paroît.*)

SIMON, *à part.*

Queu Commere!

SUZETTE.

Ah! tenez, voici Colin.

SCENE XI.

SUZETTE, SIMON, COLIN.

COLIN *du fond du Théatre, avec douleur.*

CIel!

SUZETTE, *l'appellant.*

Colin, Colin!

COLIN.

Vous êtes trop bien avec M. Simon.

SIMON, *à part.*

Il eſt jaloux, ça eſt riſible.

SUZETTE.

Avance, avance; je ſerai encore mieux avec toi.

COLIN.

Mais tout-à-l'heure....

SIMON.

Tu me fais pitié, mon pauvre garçon; c'eſt pour l'amour de toi qu'on m'embraſſoit.

SUZETTE.

Oui, Colin, embraſſe le auſſi, & le remercie bien; il va parler à mon Pere pour toi, pour moi.....

COLIN.

Eſt-il poſſible?... Ah!... je ne ſçais.... Suzette!... M. Simon....

SUZETTE.

Il ne peut pas achever; voyez comme il m'aime!

COLIN.

Que d'obligations!

SIMON, *à part.*

Ça coûte.... n'importe.

COLIN.

Allons de ce pas.....

SIMON.

V'là juſtement l'ami Blaiſe.

SCENE XII.

SUZETTE, SIMON, COLIN, *tous trois à l'écart.* BLAISE, LE BAILLI.

(*Le Bailli rêve.*)

BLAISE.

QUeu plaiſir d'être riche, ou de pouvoir le devenir ! Ventregué ! depuis qu'on ſçait mon aventure dans le Village, c'eſt à qui me fera le plus de careſſes.

ARIETTE.

On me fête, on me cajole,
L'un me ſourit, l'autre me prend la main :
„ Mon bon ami, mon bon voiſin!
Rien n'eſt ſi drole;
Chacun m'offre ſon bien
Pour avoir part au mien.

Mais je ne ſerons point leur dupe.

COLIN, *à Simon.*

Parlez donc, M. Simon.

SIMON.

Un inſtant.

BLAISE.

Oh! çà, M. le Bailli, vous m'aiderez donc de vos conſeils?

SIMON, *pouſſé par Colin.*

Monſieur Blaiſe!

LE BAILLI, *toujours gravement.*

Je vous en aiderai, mon ami, je vous en aiderai.

BLAISE.

De vos meilleurs?

LE BAILLI.

Ne vous inquiétez pas.

BLAISE.

C'eſt que c'eſt bian embarraſſant, oui-dà! Je ne m'étonnons point ſi les plus riches ne paroiſſent pas les plus contents; l'envie ſeule que j'ai de l'être me baille un tintoin....

LE BAILLI.

Ne vous inquiétez pas, vous dis-je, c'eſt mon fort que les conſeils, & chacun s'eſt toujours bien trouvé de ceux que j'ai donnés... par la raiſon... que... mes conſeils ſont excellents.

BLAISE.

Tant mieux.

LE BAILLI.

Il n'y a point de Procureurs, d'Avocats, de Notaires qui oſent joûter contre moi.

BLAISE.

Voyons donc ça.

LE BAILLI.

Je ne dis ſouvent qu'un mot, mais ce mot porte ſentence.

BLAISE.

Tant mieux, tant mieux. (*Appercevant Suzette & Simon.*) Quoi! vous v'là ici vous autres? Bon jour, Simon. (*Colin ſe cache derriere lui.*) Qu'eſt-ce qu'il y a, Suzette? (*à Simon.*) L'aimes-tu toujours, toi?

SIMON.

Oui; mais il y a de par le monde un certain M. Colin.... (*Il pouſſe Colin devant Blaiſe.*)

BLAISE *l'examinant.*

Qui l'aime auſſi, n'eſt-ce pas?.. Suzette! (*Il la fait paſſer entre lui & le Bailli, qui la regarde amoureuſement.*) Je ſuis votre farviteur, M. Colin.

SUZETTE.

Mon pere!

COLIN.

Monſieur Blaiſe!

SIMON.

Ma foi, Colin eſt ſon fait.

BLAISE.

Laiſſons-ça ; je ſuis en affaire avec Mr. le Bailli, & tu ſçauras pourquoi. D'ailleurs j'ons des vues pour Suzette, puiſque tu n'en veux plus.

COLIN.

AIR.

Ah ! faites mon bonheur,
Et croyez que mon cœur
Partagera ſans ceſſe
Entre Suzette & vous
Ses ſoins & ſa tendreſſe !
Uniſſez-nous :
Je meurs, ſi je n'en ſuis l'époux.

Voyez combien je l'aime !
Ne pouvoir obtenir
L'objet de ſon deſir
Eſt un tourment extrême.

COLIN ET SUZETTE *enſemble.*

Ah ! faites mon bonheur,
Et croyez que mon cœur
Partagera ſans ceſſe
Colin. Entre Suzette & vous,
Suzette. Entre Colin & vous,
Ses ſoins & ſa tendreſſe.
Uniſſez-nous :
Colin. Je meurs ſi je n'en ſuis l'époux.
Suzette. Je meurs s'il n'eſt pas mon époux.

BLAISE, *attendri.*

Que me conſeillez-vous, M. le Bailli?

LE BAILLI.

Mais les Parties contractantes me ſemblent aſſez ſe convenir.

SUZETTE, *d'un ton très-careſſant.*

Mon petit Papa.

BLAISE.

Mon petit Papa..... Allons, va, tu ſeras Madame Colin, pourvu ſtenpendant que ça ſoit du goût de ta Mere : car....

SUZETTE.

Je ne la ferai donc jamais!

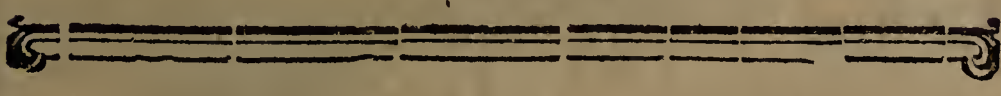
COLIN.

Je fuis perdu!

BLAISE.

Eh bian! je l'y détarminerons; vous n'aurez qu'à revenir : allez-vous-en. (*à Simon.*) Refte, toi. Rien ne finira de la journée.

(*Suzette & Colin fortent.*)



SCENE XIII.

SIMON, BLAISE, LE BAILLI.

SIMON.

QU'eft-ce, voifin? on dit que tu vas.... que vous allez devenir gros Seigneur?

BLAISE.

Oui, mon ami, c'eft ce que j'voulions te communiquer; ça dépend de moi, j'allons y travailler avec M. le Bailli, & tu n'es pas de trop pour ça.

LE BAILLI.

Un moment, un moment.

SIMON.

Un thréfor....

BLAISE.

Faut, dis-tu, que je fouhaite un thréfor? ça ne feroit pas fi mal.

SIMON.

Nenni, puifque tu l'as déja.

BLAISE.

Non, que je fçache; mais il ne tiant qu'à moi.

SIMON.

Margot pourtant m'a dit....

BLAISE.

Margot eft une folle.

SIMON.

C'eft ce qu'i m'a paru,

SCENE XIV.

SIMON, BLAISE, LE BAILLI, MARGOT.

MARGOT.

(*A Blaise.*)

GRand marci.... (*à Simon.*) Encore ici, vieux....

BLAISE.

Eh! pourquoi non, ma femme? Simon a queuqu'esprit, il nous aidera; aussi bian M. le Bailli se creuse-là la tête depuis une heure sans rien trouver, & tu sçais...

LE BAILLI.

De la modération, mes enfans.... Trois souhaits, dites-vous?

BLAISE ET MARGOT.

Oui.

SIMON.

Que voulez-vous dire avec vos trois souhaits? si c'est-là ce thrésor.

MARGOT.

Justement.

BLAISE, *à Simon.*

J'allons t'expliquer ça. (*Il lui parle à l'oreille.*)

MARGOT, *au Bailli. pendant que Blaise met Simon au fait.*

M. le Bailli, n'allez pas écouter Blaise; c'est une bonne bête qui ne sçait pas ce qu'i lui faut. Tenez, je ne suis qu'une femme, moi, mais j'ai plus de bon sens dans mon petit doigt....

LE BAILLI, *en pesant ses paroles.*

Quelle vivacité! oh! que ce n'est pas de la sorte que les affaires se traitent!

SIMON *au fait.*

Diantre, M. Blaise!

BLAISE, *au Bailli.*

Eh! bian?

SIMON, *à part.*

Je ſis curieux de voir la fin de tout ceci.

LE BAILLI, *à Blaiſe.*

Ne me troublez point.

BLAISE.

Tenez, aſſeyons-nous à ce bout de table, M. le Bailli; ça vous viandra peut-être mieux comme çà. Margot, va nous querir du vin.

SIMON.

Bonne penſée!

BLAISE.

Et ces petits poiſſons que tu ſçais.

(Margot ſort.)

SIMON.

Vin porte conſeil.

LE BAILLI.

Cela arrive par fois; par fois auſſi..... cela n'arrive point; au contraire, il y a des cas.... & cela dépend des circonſtances, où le vin.... ſût-ce le meilleur, ne ſçauroit.... abſolument, quoiqu'on en boive.... mais j'eſpere....

BLAISE *voyant Margot qui apporte ce qu'il lui à demandé.*

Ah! bon.

SIMON.

Place, place! Aidons à Madame.

MARGOT *ſe rengorgeant.*

Madame! V'là ce que c'eſt.

BLAISE *au Bailli qui ſe dérange.*

Reſtez, reſtez.

(On étend une nappe jaune que chacun tire à ſoi pour la faire cadrer à la table. Le Bailli, Blaiſe, Simon ſont aſſis, Margot reſte debout, & va de l'un à l'autre.)

Plus j'approche de l'inſtant, plus je ſis embarraſſé.

LE BAILLI.

C'eſt l'ordinaire.

SIMON ET BLAISE.

Buvons.

LE BAILLI *leur arrachant la bouteille, & se versant à lui seul.*

Messieurs, Messieurs, de la modération.

SIMON.

M'est avis que vous en avez un peu trop, M. le Bailli.

MARGOT.

Dépêchez-vous donc.

LE BAILLI *après avoir bû très-promptement.*

Je ne peux pas aller plus vîte.

SIMON.

Il n'y a pas d'homme plus habile.

LE BAILLI.

TRIO.

Trois souhaits ne sont pas
Une petite affaire.

MARGOT.

Faut-il tant d'embarras?
Laissez, laissez-moi faire....

BLAISE.

Veux-tu, veux tu te taire?

LE BAILLI.

Ne précipitons rien,
La prudence
En tout fait bien.
Silence!

MARGOT.

Ecoutons
Et voyons
Si ce qu'il nous va dire
Est ce que je desire.

BLAISE.

Que de façon!
Tout nous est bon.

LE BAILLI.

Patience!

BLAISE.

Monſieur le Bailli....

MARGOT

Paix, mon cher mari:
Tout dépend de ce moment-ci.

LE BAILLI

A votre aiſe.

(Il ſe fait un aſſez long ſilence, pendant lequel Simon éclate de rire: on lui fait ſigne du doigt de ſe taire.

LE BAILLI *reprend.*

Souhaite, Blaiſe....

MARGOT, *vivement & avec joie.*

Nous y voici, nous y voici!

LE BAILLI.

Premiérement, ta cave bien remplie....

MARGOT.

Non, c'eſt trop peu ... Margot toujours jolie.

BLAISE.

Nenni, nenni.
Je veux une fortune;
Si femme gentille en eſt une,
C'eſt moins pour un mari
Que pour un favori.

LE BAILLI.

Je penſe ainſi.

BLAISE.

Toutes ces penſées-là n'avancent pas la beſogne.

MARGOT.

Non vraiment..

SIMON.

Achevons la bouteille, c'eſt peut-être au fond.

BLAISE.

Tant que vous voudrez, pourvu que ça vienne: mais il ne faut pas toujours boire ſans manger. Tenez, M. le Bailli, prenez-moi ce petit poiſſon, c'eſt le plus gros; j'voudrions pouvoir faire mieux, mais demain....

LE BAILLI, *mangeant.*

C'eſt bon, c'eſt bon.

BLAISE.

Encore, que n'avons-je à la place (car je ſçais que vous les aimez,) là.... une belle Anguille!

(Il en paroît une dans le plat)

MARGOT.

ARIETTE.

Une Anguille!

BLAISE.

Foin de moi!

SIMON.

Comment!

LE BAILLI.

Toute rôtie.

MARGOT.

Me voilà bian lotie.

SIMON.

Elle eſt ma foi
Excellente.

LE BAILLI *ſuçant ſes doigts.*

Succulente!

MARGOT.

L'étourdi!

SIMON, *à Margot,*

Goûtez-y.

BLAISE.

J'enrage!

MARGOT.

Le nigaut!

BLAISE.

Eh! Margot!

MARGOT.

Le magot!

LE BAILLI, *après avoir bû.*

Point de tapage.

MARGOT.

Admirez ſon ouvrage!

BLAISE.

Deux autres ſouhaits encor....

MARGOT.
Le butord!

LE BAILLI, *un peu yvre.*
Ah!... ah!... point de tapage:
Il eſt un remède à cela....
(*Tous écoutent*)
On la mangera.

MARGOT.
Une Anguille!

SIMON.
Ça m'étonne!

MARGOT, *à Blaiſe*
Oh! ſi j'étois moins bonne,
Je t'étranglerois,
Je t'aſſommerois.

SIMON.
La bonne ame!

LE BAILLI, *à Margot.*
Modérez-vous un peu.

MARGOT.
Morbleu!

BLAISE.
La voilà toute en feu!

MARGOT.
Morbleu!
Nous verrions beau jeu!

BLAISE.
Ma chere femme!

MARGOT, *très-en colere, les poings ſur les côtés.*
Hein

LE BAILLI.
Doucement, Madame Margót, doucement.

MARGOT.
Laiſſez-moi tranquille.

SIMON.
Je n'ai jamais rien mangé de ſi bon.

LE BAILLI.
Il en coûte un peu cher à notre hôte.

BLAISE.

J'ai tort, j'en conviens; mais il nous reſte encore deux ſouhaits.

MARGOT.

Deux diables.

BLAISE.

Ouais!

LE BAILLI, *la bouche pleine.*

Quand vous crierez, il n'en ſera ni plus ni moins.

MARGOT.

Taiſez-vous, M. le Bailli. (*A Blaiſe.*) Mange, mange ton Anguille.

LE BAILLI, *mangeant toujours.*

Il faut qu'il ſe dépêche.

BLAISE, *à part.*

Je devrions bian ſouhaiter d'être veuf.

MARGOT.

Qu'elle te faſſe crever!

BLAISE.

La ſorciere!

MARGOT, *avec un violent dépit.*

C'eſt vrai; quand il peut ſouhaiter un Empire, de l'or, que ſçais? il va ſouhaiter une Anguille... Va, tu ne feras jamais... je ne veux pas achever.

LE BAILLI.

Ah! ah! c'eſt trop fort.

MARGOT.

Si c'étoit à moi à ſouhaiter, tu verrois, tu verrois!

BLAISE.

Maudite bavarde! chienne de langue! puiſſes-tu devenir muette!

SIMON.

Ça feroit plaiſant!

LE BAILLI.

Et fort rare.

MARGOT, *voulant continuer ſes invectives.*

Hon, hi, hon.

BLAISE, *ſe jettant les coudes ſur la table.*

Ah! malheureux!

LE BAILLI, *levant la tête.*

Oh! oh!

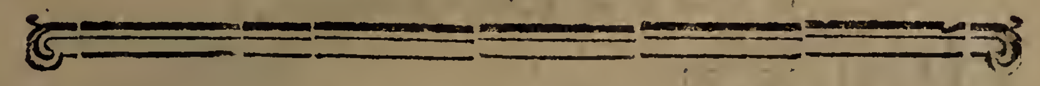
SIMON, *s'appuyant ſur ſes genoux, & riant de toute ſa force.*

Et de deux: ah, ah, ah, ah.

LE BAILLI.

Ce que c'eſt que de n'avoir pas de modération.

(*Margot de rage renverſe les bancs, veut battre Simon, le Bailli, Blaiſe, & ſort déſeſperée.*)



SCENE XV.

SIMON, BLAISE, LE BAILLI.

LE BAILLI, *après avoir ri avec Simon, pendant que Blaiſe reſte ſot.*

SI cela continue, je ne ſerai bientôt plus néceſſaire ici. Cependant, M. Blaiſe, je vous conſeille à préſent. .

BLAISE, *en frapant du pied.*

De me pendre.

LE BAILLI.

Cela regarde la Juſtice.

BLAISE.

Deux ſouhaits de pardus.

SIMON.

Ta femme au moins ne t'étourdira plus, c'eſt toujours ça de bon.

BLAISE.

Je ſis un franc étourdi!

LE BAILLI.

Auſſi vous ne me donnez pas le temps....

SCENE XVI.

SIMON, BLAISE, LE BAILLI, SUZETTE.

(Blaiſe, juſqu'à ce qu'il parle, exprime ſes regrets par des mouvements variés.)

SUZETTE, *pleurant.*

HI, hi, hi, hi.

SIMON.

Qu'eſt-ce qui vous chagrine, ma belle enfant ?

SUZETTE.

C'eſt ma Mere.... hi, hi.

LE BAILLI.

Elle n'a dû vous rien dire.

SUZETTE.

Je viens de la rencontrer, je ne faiſois point de mal, & elle m'a battue ; je lui ai demandé pourquoi, elle a recommencé ſans me répondre.

SIMON.

Je le crois.

LE BAILLI.

Quand on n'a pas de bonnes raiſons, on fait prudemment de ſe taire.

SUZETTE.

Oh ! mais mon Papa me dédommagera de cela.... Colin n'eſt pas encore ici ?

BLAISE, *à part.*

J'ons ſouhaité tout ça par mégarde !

SUZETTE.

Quoi donc, M. Simon ! eſt-ce que vous m'auriez oubliée ?

BLAISE.

Quel ſera mon darnier ſouhait ?

LE BAILLI, *chancelant.*

Je ſerois d'avis....

BLAISE.

Il m'en restoit deux, il faut qu'alle jase!

SIMON.

Ça ne lui arrivera plus.

SUZETTE.

On ne m'écoute point... Papa... M. Simon... M. le Bailli.

(Le Bailli rêvant, fait un geste pour lui imposer silence.)

SIMON.

Suzette, vous venez dans un mauvais moment : une Anguille....

SUZETTE.

Eh bien! qu'est-ce que cela fait?

SIMON.

Que trop, pargué! Je l'ons mangée, cette Anguille, aux dépens d'un des souhaits de votre Pere; Margot votre Mere a pardu la parole aux dépens du second; & le troisieme....

SUZETTE.

Et le troisieme sera pour que j'aie Colin.

SCENE XVII.

SIMON, BLAISE, LE BAILLI, SUZETTE, COLIN.

COLIN, *à Simon.*

ENfin consent-on?....

SIMON, *le renvoyant à Blaise.*

Demandez, demandez.

COLIN, *à Blaise.*

Avez-vous eu la bonté....

BLAISE.

Coquine de Margot!

COLIN.

Que dit-elle?

LE BAILLI.

Elle ne dit plus rien.

BLAISE.

Dont bian me fâche!

SIMON.

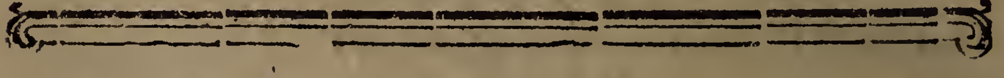
V'là un regret qui n'eſt pas ordinaire.

COLIN, *à Suzette qui eſſuie quelques larmes.*

Ma chere Suzette!.... vous pleurez! ne puis-je ſçavoir au moins....

SIMON.

Tenez, tenez, voici Madame Margot qui vous expliquera la choſe, ſi elle peut.



SCENE XVIII. & derniere.

SIMON, BLAISE, LE BAILLI, SUZETTE, COLIN, MARGOT, UNE COMMERE.

LA COMMERE, *du fond du Théatre.*

NOus allons voir ça, nous allons voir ça.... Quoi, Me. Blaiſe! comment! qu'eſt-ce? la pauvre Margot que je vous amenons ne peut plus parler, & c'eſt vous qui en êtes cauſe! Ah! v'là un vilain tour, mon Compere; ſi mon Mari m'en avoit fait autant, jarni!....

BLAISE.

Taiſez-vous. Venez-vous morgué pour que je vous ſouhaitions la même choſe, & que tout ſoit dit? Mais, non, j'agirons ſte fois-ci (*regardant le Bailli*) avec plus de moderation.

LE BAILLI.

C'eſt ce que je me tue de recommander.

BLAISE, *de mauvaiſe humeur, à ſa femme qui geſticule.*

Tous tes ſignes....

LA COMMERE.

Ah! ne ne la chagrinez pas davantage, c'eſt bian aſſez.

SEPTUOR.

Voyez ſa peine,
L'horrible gêne!

BLAISE.

Eſt-ce ma ſaute à moi?

COLIN, *à Suzette.*

Qu'allons nous devenir?

SUZETTE, *à Blaiſe.*

Laiſſez-vous attendrir.

MARGOT.

Hon, hon.

BLAISE.

Allons, faiſons-nous Roi.

LA COMMERE.

Voyez ſa peine.

BLAISE, *à Margot.*

Veux-tu devenir Reine?

LE BAILLI.

Reine, & ne point parler! Non, non.

MARGOT, *tournant la tête en ſigne de négative.*

Hon, hon.

LA COMMERE.

Ah! mon Compere,
Toujours ſe taire!

SIMON.

C'eſt bien ſenſible:
C'eſt impoſſible!

MARGOT.

Hon, hon.

TOUS.

Pardonnez-lui!

BLAISE.

Non, non.
C'eſt bian facile à dire...
Vous me priez en vain;
Plus qu'un ſouhait!

SIMON, *à part.*

De ſon chagrin
Je ne puis m'empêcher de rire.

LE BAILLI.

Je crois bien que c'eſt un martyre.

BLAISE, *à part.*

Son ſort me fait pourtant pitié.

SIMON.

Ah! par notre amitié!

COLIN, *montrant Suzette.*

Par notre amour!

BLAISE.

Femme muette,
Combien en voudroient faire emplette!

LA COMMERE.

Regardez-la?

SIMON.

Quelquefois cependant
Ça jaſe joliment.

LE BAILLI.

Certainement

BLAISE.

Eſt-ce avec des paroles
Qu'on chaſſe les Huiſſiers?
Il nous faut des piſtoles
Pour contenter nos Créanciers.

MARGOT *ſe jettant aux genoux de Blaiſe, & la Commere la relevant auſſi-tôt, en hauſſant les épaules ſur elle.*

Hon, hon.

BLAISE, *à part*

Oh! la friponne:
Comme elle fait la bonne!

TOUS

Pardonnez-lui.

BLAISE.

Non, non.

MARGOT, *plus fort.*

Hon, hon

BLAISE.

Non, non.

Margot en colére fait des contorſions.

SUZETTE.

Maman, appaiſez-vous. (*Margot l'embraſſe, & la pouſſe devant Blaiſe.*) Papa, vous êtes ſi bon !

BLAISE.

D'accord : mais dans ce cas-ci il n'y a bonté qui tienne. Faites tous attention : plus qu'un ſouhait ! Je reſterons donc toujours Blaiſe ?

SIMON.

Et Margot toujours Margot ; le grand malheur !

LA COMMERE.

Pardi, ces noms-là en valent bian d'autres.

SUZETTE.

Pour moi, je ne demande pas mieux que d'être toute ma vie Suzette, pourvu que j'aie Colin.

COLIN, *avec feu.*

Ah ! Suzette !

BLAISE.

Trois ſouhaits, & pas un à notre profit !

LA COMMERE.

Vous aurez la paix, votre femme vous aimera bian, alle fera tout ce que vous voudrez, pour peu qu'alle le veuille itou.

BLAISE, *à Margot.*

Bian vrai ?

MARGOT.

Hi, hi, hi.

LA COMMERE, *à Blaiſe.*

Elle dit oui. Ferme !

BLAISE, *héſitant.*

Allons je ſouhaite ....

LA COMMERE.

Pourſuivez donc.

BLAISE.

J'enrage !

LE BAILLI.

Si vous aviez ſuivi mes conſeils....

SIMON, *ironiquement.*

Sans doute.... Mais tiens, voiſin, pour que tout le monde ſoit content, rens-lui la parole, à condi-

tion qu'elle consentira au mariage de Suzette avec Colin.

COLIN ET SUZETTE, *avec instance.*

Oui.

BLAISE, *à Margot.*

Y consens-tu ?

MARGOT.

Hi, hi.

BLAISE.

Dit-elle oui ?

LA COMMERE.

Eh ! oui : quel homme !

BLAISE, *hésitant encore.*

Je souhaite... que ma femme... redevienne femme.

LA COMMERE.

Ça ne dit pas assez, vous voyez qu'elle n'en parle pas plus.

LE BAILLI.

Il faudroit spécifier...

BLAISE.

Jupiter donc, je souhaite... je souhaite que vous rendiez la parole à ma femme. (*Il fait un grand soupir.*)

MARGOT, *avec un grand soupir aussi.*

Ouf ! ah ! mon cher ami ! mon cher Blaise, mon petit homme, embrasse-moi... encore ; & vous Simon ; & toi, Colin ; & vous, M. le Bailli ; & toi, Suzette ; & toi, ma Commere, & moi aussi. Je consens à tout, je ne m'oppose à rien ; tu t'es bian fait prier, je devrions t'en vouloir, mais si de la rancune, v'là qu'est fini. (*à Blaise.*) Donne-moi la main. (*A Colin & à Suzette.*) Donnez-moi les vôtres, aimez-vous, mes enfants ; je vous l'ons défendu, je vous l'ordonnons...

BLAISE.

Tatigué !

LE BAILLI.

Comme un charme !

SIMON.

Aurons-nous notre tour ?

MARGOT.

Laiſſez-moi donc parler; qu'eſt-ce que je diſions? vous me l'avez fait perdre.

SIMON.

Eh bian! dites autre choſe.

BLAISE.

Eh! en v'là aſſez.

LA COMMERE.

Lui avez vous rendu la parole pour qu'alle ne parle pas? Faut de la Juſtice auſſi, Me. Blaiſe.

LE BAILLI.

Juſtice! oh! elle a raiſon.

BLAISE.

Çà....

MARGOT.

Je t'approuve, on ne peut pas mieux parler, ça ſera comme tu vians de dire; je ſuis honnête femme, je ne donnerons point un démenti à notre Commere; alle a répondu pour moi, c'eſt tout un; & pis d'ailleurs ça me plaît: car tu ſens bian....

SIMON.

Courage!

BLAISE, *ſe mordant les doigts.*

Morgué!.... c'eſt notre faute, il n'y a plus de remede. (*d'un ton doux.*) Veux-tu écouter?

MARGOT.

Parle, mon Roi; parle; eſt-ce que ce n'eſt pas à un mari à parler? Sans contredit. Mais voirement, il feroit biau de diſputer ça, oh dame, c'eſt que je ne ſerions pas pour l'endurer, non. Parle, parle.

BLAISE.

Tais-toi donc.

MARGOT.

Ah! Blaiſe, je te dis de parler, & tu me dis de me taire.

SIMON, *éclatant de rire.*

A, ah, ah, ah.

BLAISE.

Tous ces ris-là ne paieront point mes dettes; ſi j'étions riche, je ne nous en ſoucierions guere.

SIMON.

C'eſt l'uſage.

LE BAILLI.

Allons, allons, car il faut conclure. Puiſque mes conſeils ne vous ont ſervi de rien, je veux vous être utile d'une autre façon, & je me charge d'obtenir du temps de vos Créanciers. Travaillez, Blaiſe.

SIMON.

V'là un bon avis ſti-là.

BLAISE.

ARIETTE.

Reprenons gaiement, reprenons
Le chemin de notre chaumiére,
Conſolons-nous ; ces bras ſont bons,
Ils écarteront la miſere.

Du vin, de la gaieté,
Ménagere gentille ;
Sur-tout de la ſanté,
C'eſt par où Blaiſe brille ;
De la tranquillité,
Tout le reſte eſt vétille.

Reprenons, &c.

SUZETTE.

Maman, à quand notre noce ?

LE BAILLI.

Eh ! eh !

MARGOT, *avec ſa volubilité ordinaire.*

Dans l'inſtant ; laiſſe-moi faire, j'ons vu ton bon cœur & celui de Colin, ça m'a touchée ; il eſt joli garçon, il te plaît, il me plaît auſſi, embraſſe-le ! fort bian. Je ne ſerons point groſſe Dame, ni Blaiſe gros Monſieu, il n'y a peut-être pas tant de mal.

VAUDEVILLE.

VAUDEVILLE.

MARGOT.

MAris qui querellez ſans ceſſe,
Vous nous pouſſez bientôt à bout:
Que la paix jointe à la tendreſſe
De nos devoirs nous faſſe un goût.
Autrement garre la vengeance,
Des femmes c'eſt le vrai ragoût.
Trop de pétulance
Gâte tout.

SIMON.

Vieillards, renoncez à l'épreuve
D'un feu léger qui s'étendroit;
N'épouſez ni fille ni veuve,
Car votre honneur en ſouffriroit.
Vous voulez vous mettre en dépenſe,
Et pour l'hymen il faut beaucoup.
Trop de pétulance
Gâte tout.

LA COMMERE.

L'Amour, ce Dieu de la jeuneſſe,
Tente nos cœurs par ſes attraits,
On ſe livre à ſa douce yvreſſe:
Pour l'avenir que de regrets!
Le Printemps à peine commence,
Le plaiſir fuit, vient le Dégoût:
Trop de pétulance
Gâte tout.

LE BAILLI.

Supôts de la chicanne ingrate
Sont animaux à ménager,
Redoutez leur funeſte patte,
Ils ſont ſi prompts à vous gruger
Un Plaideur crie à toute outrance,
Un mot, un rien, il ſe réſout:

Trop de pétulance
Gâte tout.

S U Z E T T E.

Tendrons qu'une Maman domine,
Sur votre choix, ſçachez tromper;
A l'époux qu'elle vous deſtine,
C'eſt le moyen ſeul d'échaper.
Doucement & dans le ſilence
Vous en alliez venir à bout:
Trop de pétulance
Gâte tout.

C O L I N.

Galants, auprès d'une cruelle
Conduiſez bien l'art des ſoupirs,
Pous gagner le cœur de la Belle
Mettez un frein à vos deſirs.
Le Timide, en tremblant, s'avance,
L'Entreprenant manque ſon coup:
Trop de pétulance
Gâte tout.

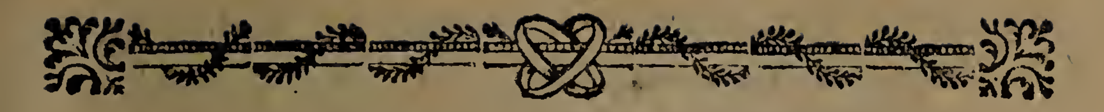
B L A I S E.

Richards qui faites grand tapage,
Blaiſe eſt pour vous une leçon;
J'aurois pu, me montrant plus ſage,
Quitter l'état de Bucheron.
De vos biens, malgré l'abondance,
Vous trouverez dans peu le bout;
Trop de pétulance
Gâte tout.

S U Z E T T E.

Auteurs avides de ſuffrage
Pour parvenir à votre but,
Dans la route où la gloire engage
Ne preſſez pas trop le début;
Du Public qui tient la balance
Etudiez long-temps la goût;
Trop de pétulance
Gâte tout.

F I N.



CONTE

De feu Mr. PERRAULT, qui a donné lieu à la Piéce.

IL étoit une fois un pauvre Bucheron,
Qui las de ſa pénible vie,
Avoit, diſoit-il, grande envie
D'aller ſe repoſer aux bords de l'Acheron.
Car enfin, malheureux depuis qu'il eſt au monde,
L'injuſte Ciel a-t-il jamais
Accordé quelque tréve à ſa douleur profonde?
A-t-il daigné remplir un ſeul de ſes ſouhaits?
Un jour que dans le bois il ſe mit à ſe plaindre,
Jupiter, foudre en main, à ſes yeux apparut.
On auroit peine à bien dépeindre
La peur que le bon homme en eut.
Je ne veux rien, dit-il, en ſe jettant par terre,
Point de ſouhaits, point de tonnerre,
Seigneur, demeurons but-à-but.
Ceſſe d'avoir aucune crainte:
Je viens, dit Jupiter, touché de ta complainte
Y mettre fin, & pour jamais.
Ecoute donc: je te promets,
Moi qui du Monde entier ſuis le ſouverain Maître,
D'exaucer pleinement les trois premiers ſouhaits
Que tu voudras former ſur quoi que ce puiſſe être.
Vois ce qui peut te rendre heureux,
Vois ce qui peut te ſatisfaire,
Et comme ton bonheur dépend de tous tes vœux
Songes-y bien avant que de les faire.
A ces mots, Jupiter dans les Cieux rémonta.
Et le gai Bucheron embraſſant ſa falourde,
Pour retourner chez lui, ſur ſon dos la jetta;

Cette charge jamais ne lui parut moins lourde.
Il ne faut pas, disoit-il en trotant,
Dans tout ceci rien faire à la légere:
Il faut, le cas est important,
En prendre avis de notre Ménagere.
Çà, dit-il, en entrant sous son toît de fougere,
Faisons, Fanchon, grand feu, grand'chere,
Nous sommes riches à jamais,
Et nous n'avons qu'à former des souhaits.
Là-dessus Blaise lui raconte
Le fait dont il s'agit. L'Epouse vive & prompte
Forme sur ce récit mille vastes projets.
Ne gâtons rien par notre impatience,
Mon cher ami, dit-elle à son Epoux;
Examinons bien entre nous
Ce que nous devons faire en pareille occurence;
Remettons à demain notre premier souhait,
Et consultons notre chevet.
C'est bien pensé, lui répond Blaise,
Mais va tirer du vin derriere ces fagots.
A son retour il but; & goûtant à son aise
Près d'un grand feu la douceur du repos,
Il dit, en s'appuyant sur le dos de sa chaise,
Pendant que nous avons une si bonne braise,
Qu'une aune de boudin viendroit bien à propos!
A peine achéva-t-il de prononcer ces mots,
Que la femme apperçut, grandement étonnée,
Un boudin fort long, qui partant
D'un des coins de la cheminée,
S'approchoit d'elle en serpentant.
Mais jugeant que cette aventure
Avoit pour cause le souhait,
Que par sotise toute pure
Son homme imprudent avoit fait;
Quand on peut, lui dit-elle, obtenir un Empire,
De l'or, des perles, des rubis,
Des Diamants, de beaux habits,

Eſt-ce alors du boudin qu'il faut que l'on deſire?
Eh bien! fanchon, j'ai tort, j'ai mal placé mon choix,
J'ai commis une faute énorme,
Je ferai mieux une autre fois.
Bon, bon, répond ſa femme, attendez-moi ſous l'orme;
Pour faire un tel ſouhait, il faut être bien bœuf!
Excedé par ces mots, & bouillant de colere,
Blaiſe penſa tout bas ſouhaiter d'être veuf;
Et peut-être entre nous ne pouvoit-il mieux faire.
Les hommes, diſoit-il, pour ſouffrir ſont bien nés:
Peſte ſoit du boudin, & du boudin encore!
Plût à Dieu, maudite pécore,
Qu'il te pendît au bout du nez!
La priere auſſi tôt du Ciel fut écoutée,
Et l'épouſe déconcertée,
En voyant de ſon nez l'horrible ſupplement.
Fanchon étoit ſi jolie, elle avoit bonne grace;
Et pour ne point mentir, un pareil ornement
Figuroit mal en cette place.
Je pourrois, dit Blaiſe à part ſoi,
Après un malheur ſi funeſte,
Avec le ſouhait qui me reſte,
Tout d'un plein ſaut me faire Roi.
Rien n'égale, il eſt vrai, la grandeur ſouveraine;
Mais encore faut-il ſonger
Comment ſeroit faite la Reine,
Et dans quelle douleur ce ſeroit la plonger
De l'aller placer ſur un Thrône
Avec un nez plus long qu'une aune.
Conſultons-la du moins, ſçachons ſon ſentiment,
Et ne décidons rien que de ſon agrément.
La choſe bien examinée,
Quoi qu'elle ſçut d'un ſceptre & la force & l'effet,
Et que lorſqu'on eſt couronnée
On a toujours le nez bien fait;

Comme au desir de plaire il n'est rien qui ne céde,
Elle aima mieux garder son bavolet
Que d'être Reine & d'être laide.
Ainsi le Bucheron ne changea point d'état,
Ne devint point grand Potentat,
D'écus ne remplit point sa bourse:
Trop heureux d'employer le souhait qui restoit,
(Foible bonheur, pauvre ressource !)
A remettre sa femme en l'état qu'elle étoit.

Ainsi que Blaise, tous les hommes
Se plaignent de leur sort, & forment des souhaits.
Songeons plutôt, songeons, imprudents que nous sommes,
A bien user des dons que le Ciel nous a faits.

FIN.





